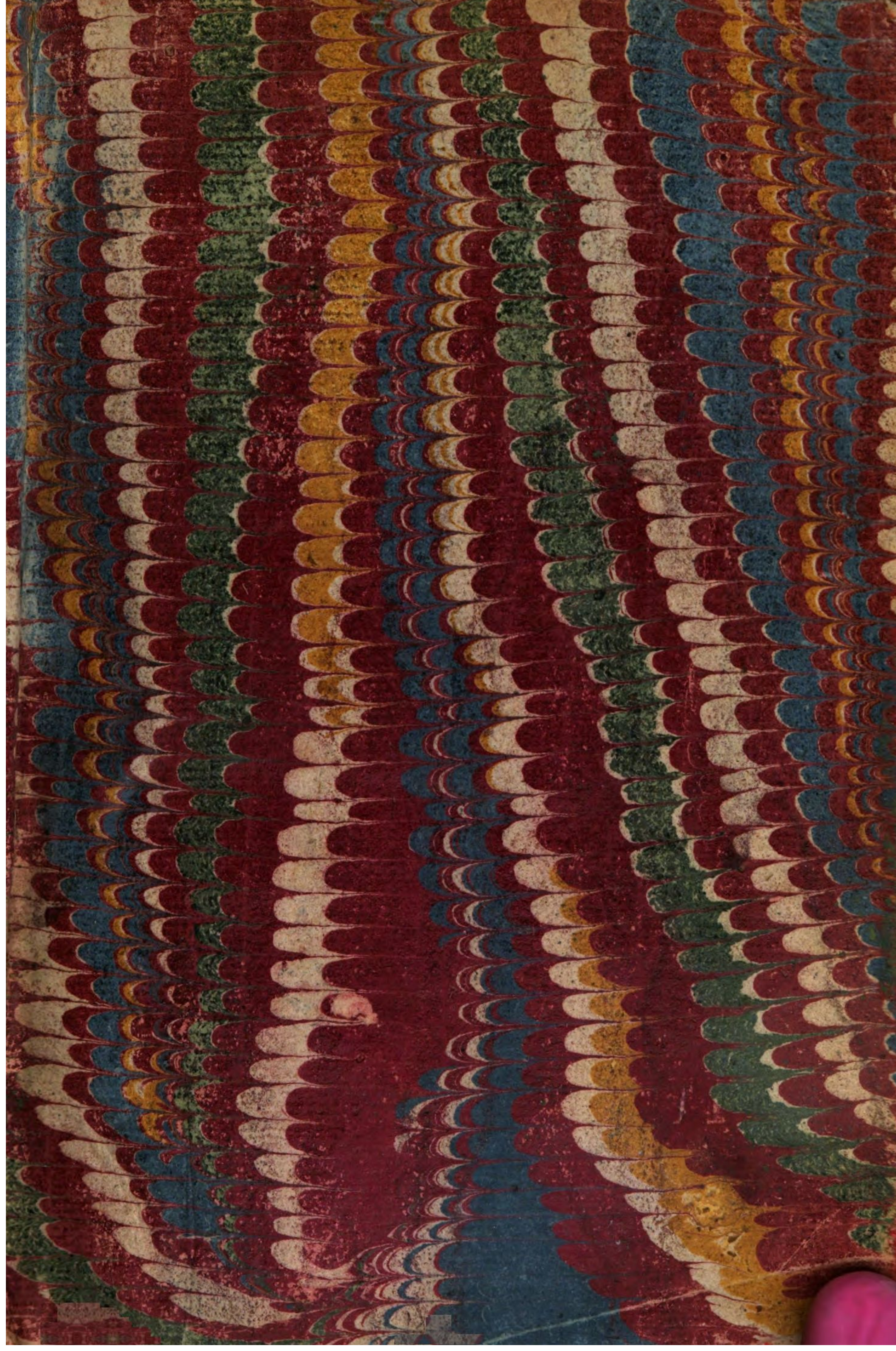






С. 17
0

р. о. м. 1941 - 2

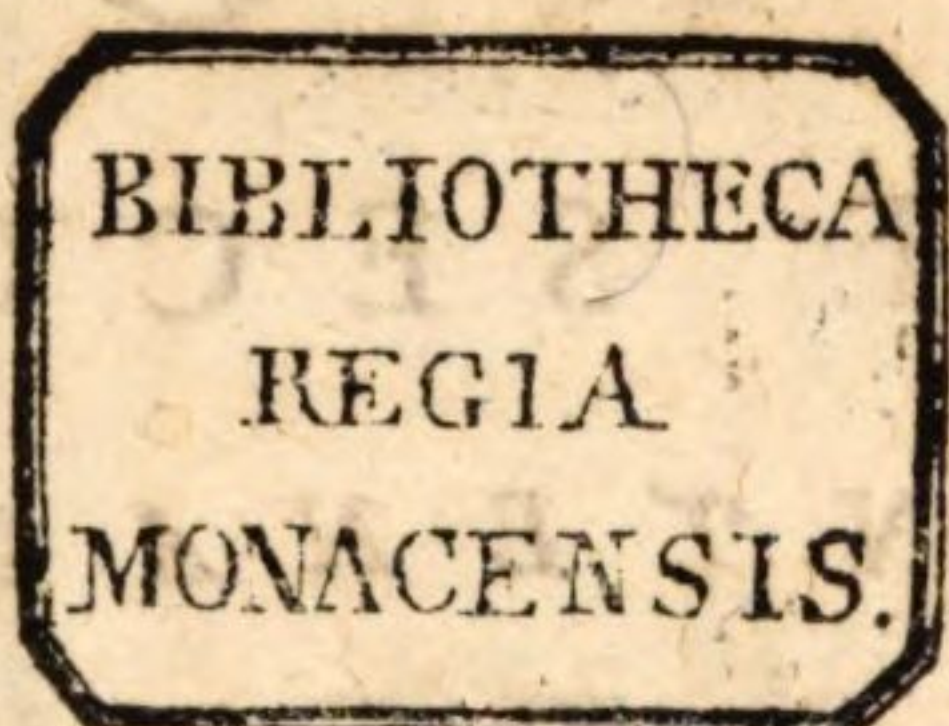
Роз

B. L. franc. pag. 566.

OEUVRES
DIVERSES
DE
M^R. ROY

1727





ŒUVRES DIVERSES

DE
M. ROY.

TOME SECONDE,

C O N T E N A N T

DES ODES, DES POÈMES:
Avec des Reflexions sur l'Ode, & des
Discours sur diverses matieres de Morale
& de Religion.



A PARIS,

Chez { ROBUSTEL, rue S. Jacques, à l'Image S. Jean.
| PISSOT, Quay des Augustins, à la Croix d'Or.
| HUART, rue S. Jacques, à la Justice.
| CHAUBERT, Quay des Augustins, à la
| Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.



Reconnu, & la Prudence.
L'ONHABBE ET MONTAGNE Augustin, à la
Rome HUART, rue 2. Jacques, à la Justice.
142201. Ouvrage Augustin, à la Croix d'Or.
reveler les mystères de l'âme, à la Justice, Jean.

M. DCC. XXV. I.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



REFLEXIONS SUR L'ODE.



L'ODE étoit peu connuë des François avant Malherbe ; elle fut ensevelie avec lui ; on ne la vit renaître qu'à la fondation des prix de l'Académie Française. Elle parut dans un nouveau lustre , lorsque M. Despreaux célébra sur le ton de Pindare la Prise de Namur. Enfin le rétablissement des Jeux Floraux, & les Couronnes, que Toulouse distribuë tous les ans, ont réveillé un nombre considerable de Poëtes Liriques.

L'Ode sans être un ouvrage de

REFLEXIONS

longue haleine est le plus susceptible de Poësie. Elle est caractérisée par le desordre apparent, par la hardiesse des pensées, la vivacité des images, la force des expressions, l'adresse des transitions. C'est cet Entousiasme, plus facile à sentir qu'à définir, qui ne dépend pas d'un trait, qui n'est pas renfermé dans une strophe, qui circule dans l'ouvrage entier, qui lui donne la chaleur & la vie. Eh ! comment se passeroit-t'il d'un pareil secours ? Le froid est si mortel à toute Poësie, qu'il fait périr les Pièces les plus régulières, tandis que de moins exactes se soutiennent par la chaleur.

Personne ne doute que l'Entousiasme ne soit nécessaire à l'Ode. Aussi n'est-elle autre chose qu'un chant, qu'une inspiration continuelle. Chaque espèce de Poësie a ses attributs, qu'on ne remplace ni par les agré-

S U R L' O D E.

mens du langage , ni par la finesse de quelques tours : coloris foible qui s'efface promptement. On cherche le feu & le génie , & toutes les autres ressources n'attirent à l'Auteur, que la triste louange qu'on a donnée à Menage & à Chapelain. *Il méritoit d'être né Poète.*

Je sçais bien qu'il faut dans nos Ecarts même conserver à la Raison tous ses droits. Le nœud qui unit deux choses qui paroissent si opposées, est le véritable artifice de l'Ode. Il est aisé à découvrir dans Pindare & dans Horace ; une profonde méditation de leurs Odes , peut fournir les règles , comme l'étude d'Homere & de Virgile a produit à notre siècle un traité du Poëme Epique.

Loin qu'une Ode puisse naître du dérèglement d'une imagination enivrée, elle est le fruit d'une imagination ra-

REFLEXIONS

pide & tenduë , fortement occupée du sujet , assez vaste pour l'embrasser tout entier , assez hardie pour n'en point paroître esclave , assez maîtresse de l'arrangement pour vous causer des surprises continuelles , & vous faire passer d'un objet à l'autre par des chemins nouveaux. C'est la route des Dieux d'Homere ; ils ne marchent pas , ils coulent dans les airs ; on ne compte point leurs pas , ils partent & ils sont arrivez. Un sujet envisagé sous ses divers aspects par un Génie pénétrant & fécond , peut-il manquer d'être abondant ? A-t-il besoin de ces Ornaments Episodiques amenez avec peine , soudez grossierement , fatigante ressource des Esprits steriles. Chez eux la fin d'une strophe n'est sentie que par un mot précieux , ou par une pointe frivole : chez lui elle frappe par la fin d'un sens , ou par l'attente

SUR L'ODE.

d'un autre, ou par quelque heureux trait de Fable ou d'Histoire. N'ai-je point sans y penser fait le portrait d'un Poëte de nos jours, que son malheur ou peut-être celui des Muses tient éloigné de sa Patrie ?

L'ordre exact n'est donc pas l'ennemi de l'entouffiasme, peut-être en est-il le pere. Démontez cette Ode impétueuse, étalez-en les ressorts, montrez ces liaisons qu'Horace rejette comme des chaînes qui apesantissent sa Muse, & le Lecteur ne trouve plus rien de découfu. L'Ode est semblable à ces jardins en terrasse qui paroissent des hauteurs naturelles, & dans lesquels on a voulu ménager des irrégularitez.

Aussi les Odes d'Horace n'ont point de titre. Vous diriez d'abord qu'il ne s'est point proposé de sujet, c'est à vous à le découvrir. Pourquoi les

REFLEXIONS

nôtres ne feroient-elles qu'un Texte donné & un remplissage contraint? L'intervention des Dieux, la Morale en action, les Digressions hardies qui semblent entraîner le Génie par un côté, & le ramènent par un autre, voilà ce qui produit l'Entouffiasme d'Horace.

Veut-il louer Alcée & les anciens Poètes Liriques? Il a pensé perdre la vie par la chute d'un arbre, il a entrevû les champs Elifées, il a entendu Alcée qui enchantoit de sa Lyre les ombres des Heros.

Faut-il parler à Auguste des guerres civiles, matiere délicate à toucher: le fouvenir de Cefar étoit odieux. Il déguife tantôt cette idée fous celle de la guerre des Geans; tantôt il attribué les difcordes intestines à la haine de Junon contre les Romains: elle a voulu vanger Jugurta, & les Carthaginois.

S U R L' O D E.

La Fable & les allegories qu'elle produit, font donc une source d'Entoufiafme; Source que l'on veut aujourd'hui fermer, sous prétexte que ces misteres, ce culte, ces loix des Anciens ne nous interessent plus, & que ces idées nous sont étrangères; comme si les Poëtes n'avoient pas étalé dans les Métamorphoses les richesses de leur imagination, autant pour divertir les hommes, que pour honorer les Dieux. Il est vrai que d'appeller toujours le pain Cerès, & la flûte Syrinx, c'est un langage obscur; mais les traits de la Fable sont aussi connus chez nous que chez les Grecs, & les Romains. Les livres, les tableaux, les spectacles, les mettent sous nos yeux, & ce qui assujettissoit les Payens, comme objet de leur culte, est pour nous un objet d'amusement. Ces Dryades sous l'écorce des bois, ces Nymphes habitantes des

REFLEXIONS

mers , ces palais de Thetis , du Soleil , de l'Aurore , d'Eole , de l'Envie animent toute la Nature ; tout est personnifié , tout agit , tout parle. Voilà des trésors ouverts pour l'Entoufiasme. Il faut être né Poëte pour sçavoir y puiser.

La Morale , loin de rallentir le feu de l'Ode , le ranime si elle est mise en sentiment , en action , ou sous des images brillantes. Horace ne dit point aux Romains d'encenser les Dieux , mais il frémit de voyager avec un impie. Il ouvre le Ciel , c'est Junon dans le Conseil des Dieux ; ce n'est pas le Poëte qui exorte à la Vertu. Il donne à la Vertu des aîles , elle fend les airs , elle élève l'Homme dans l'Olympe.

Sans cet enchantement l'instruction est déplacée dans une Ode. Elle le feroit même dans une Satire ; la raison en est toute simple. C'est l'amour

SUR L'ODE.

propre qui nous applique à la lecture, comme aux autres plaisirs. Il se révolte secrètement contre la Morale ; la Satyre la lui insinuë par deux voyes, tantôt par la curiosité d'un Paradoxe, tel que la Satire de l'Homme mis au-dessous des bêtes, tantôt par la malignité qu'elle flatte, dans les peintures outrées d'un ridicule dont le Lecteur se croit exempt, & qu'il rejette sur autrui.

Si la Morale n'entre qu'avec ces précautions dans la Satire, elle ne doit s'introduire dans l'Ode qu'à la dérobée. L'Ode ne raisonne point, elle entraîne.

Ce que je dis de la Morale s'étend aux autres Sciences dont le détail ne nous sied pas : nous ne touchons point les règles de la Peinture, de la Musique ; nous nous en réservons le côté délicieux, & les effets sensibles.

REFLEXIONS

Il est parmi nous un secours pour l'Entoufiasme qui a été ignoré des Anciens , & qui pourroit seul nous dédommager de leurs avantages sur nous. C'est la Religion. Cet Heroïsme dont ils n'ont vû que l'ombre , ces exemples qui élevent & consolent notre foiblesse , ces actions dont la raison est étonnée , ces prodiges où toute la nature est en mouvement , un nouveau Monde , le Ciel joint à la Terre , un Dieu Homme , des Hommes devenus semblables à Dieu : Eh ! dans quel Poète trouverait-on des Images plus sublimes que dans Isaïe & David , plus touchantes que dans Job ? La Poësie s'embelliroit par des sujets si sublimes , & pourroit se réconcilier avec ceux qui la traitent d'amusement frivole.

Un Lyrique de nos jours nous a montré le chemin , & je ne lui sou-

SUR L'ODE.

haiterois qu'un digne Traducteur. Il a célébré les Heros du Christianisme d'un ton aussi sublime, qu'Horace célébroit ses Dieux, & le Poëme Séculaire ne l'emporte de guerre sur les Hymnes de Santeüil. Il chante le zèle des Pontifes, il mène au triomphe les Martyrs, il ouvre les cavernes des Anacorettes; sans exposer en Historien, il choisit en Poëte ce qui procure l'Entoufiafme veritable.

Il en est un faux qui rebute le Lecteur. Avertir qu'on va s'égarer, & dire qu'on revient à son sujet, invoquer une Muse, se donner pour inspiré par Apollon au hazard d'en être desavoüé, assembler dans un tableau des figures mal assorties, se faire répondre par sa Muse que de tels écarts sont Pindariques & ridicules: Le Lecteur vous a prévenu, il se souvient des railleries d'Horace contre le Pein-

REFLEXIONS

tre qui dans le tableau d'un naufrage assembloit un ruisseau, des prairies, & l'Autel de Diane. Il ne diminuë rien de son estime pour Pindare, quoique défiguré par ces malignes imitations. Il sçait qu'il est plus difficile de copier exactement les Anciens, que de faire des régles de fantaisie, ou une Ode par Theorêmes & par Corollaires. Par malheur ces Odes sortent de la Nature, que ces grands Hommes ont si bien étudiée; & comme elle ne change point, leurs exemples sont des loix pour nous.

Non que des Génies dont j'admire la fertilité, se réduisent à la condition d'imitateurs serviles. Le respect pour les Anciens n'interdit point aux Modernes de penser, mais il les avertit de puiser comme les Maîtres dans le sein de la Nature, Souveraine des uns & des autres.

SUR L'ODE.

Heureux s'il se pouvoit trouver entre nos ouvrages & ceux des Anciens, sinon la ressemblance entiere d'une copie à l'original, du moins ces rapports éloignez que donne un air de famille, cette ressemblance des enfans à leur pere !

A la noblesse des pensées, il faut joindre celle des expressions. Quoique notre langue n'ait pas l'effor de la Gréque & de la Latine, je ne la crois pas incapable de prêter à l'Ode des ornemens convenables. Horace ne vous annonce point le changement des Mortelles en arbres, il les couvre tout d'un coup d'écorce. Pour décrire le prodige de Bacchus, qui fit couler le miel & le lait, il frappe le rocher, & lui fait rendre ces trésors fluides. Il appelle un terrain trompeur, celui qui ne rend pas la semence qui lui a été confiée ; la Mort, un exil

REFLEXIONS

éternel : enfin il bannit les termes vulgaires , il n'en employe que de brillans & de lumineux. Il cherche autant la précision que l'élégance. En effet , plus le stile est ferré , plus il frappe : par le grand nombre de mots la pensée est retardée ; elle part , elle éclate , elle fait plus promptement quand elle en est débarassée. Eh ! pourquoi notre Langue ne remplaceroit - elle pas toutes ces beautez ?

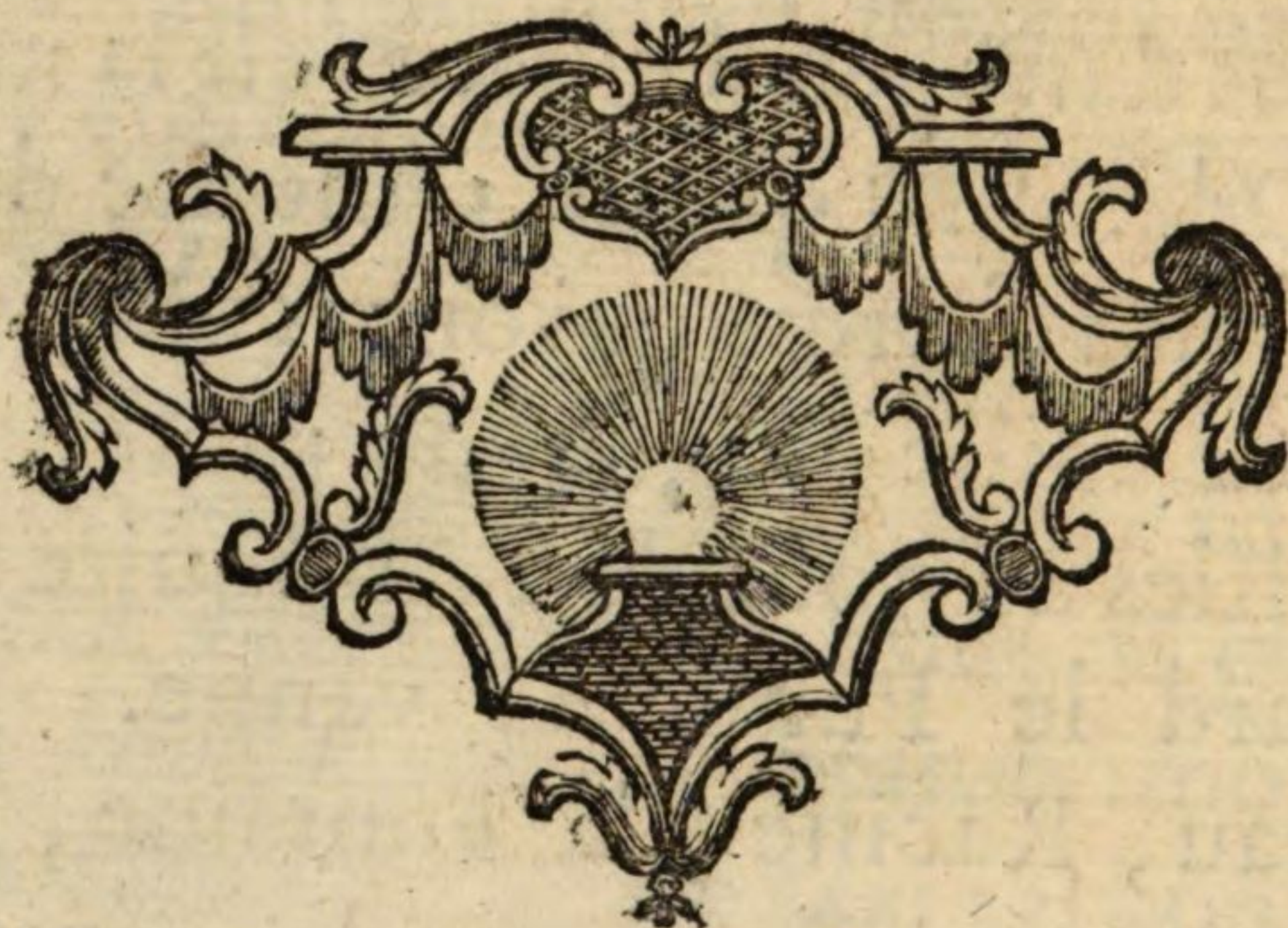
Je n'entrerais pas dans le détail des parties de l'Ode , je ne dirai point par où il la faut entamer , ou finir. C'est au Génie formé sur les grands modèles à en décider. Je ne sçai s'il convient de comencer toujours par des exordes pompeux , & de promettre beaucoup pour un Poëme si court , s'il n'y a pas autant de grace à insinuer le sujet , & à faire éclore les beautez d'un germe où l'on ne soubçonoit pas qu'elles

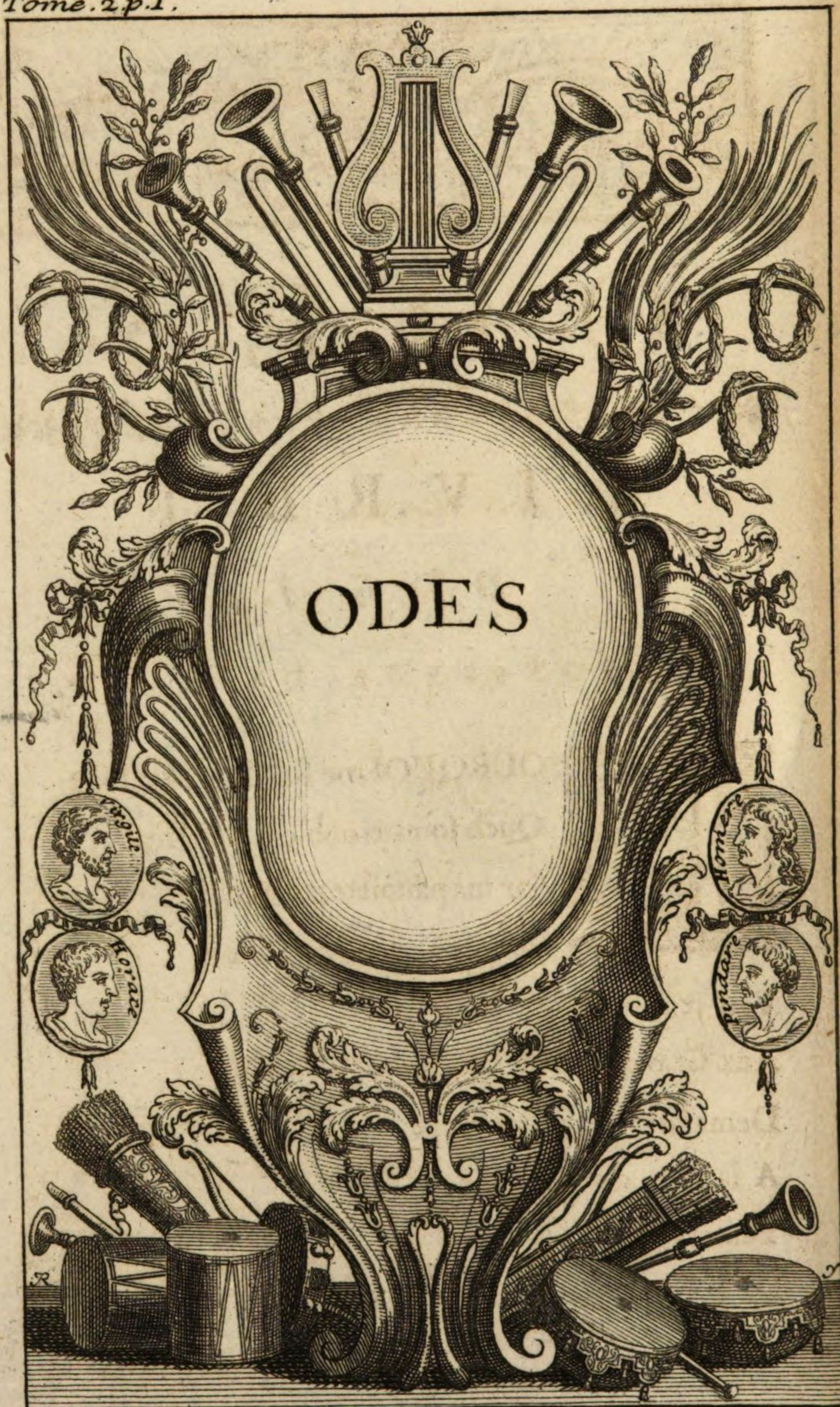
SUR L'ODE.

qu'elles fussent renfermées. Pindare & Horace ouvrent par une comparaison, par une allusion : ces traits qui paroissent éloignez & qui se rapprochent tout d'un coup, frappent le Lecteur : il jouit de la surprise. L'esprit aime à faire beaucoup de chemin en peu de tems. La multitude d'images réunies dans peu d'espace, est la magie de l'Ode. Eh ! quelle temerité de négliger des secrets qui ont réussi depuis plus de mille ans, & de préférer ses fantaisies au goût de l'Antiquité ! Tôt ou tard le Public la vange. Déjà Boileau, Racine, la Fontaine, & la Bruyere vrai Poëte par le génie, & la fécondité des peintures, font corps avec les Anciens, tandis que les nouveaux Législateurs survivent à leur propre réputation. Les Amis de Lucilius portoient des foüets sous leurs robes pour battre ceux qui desaprou-

REFLEXIONS SUR L'ODE.

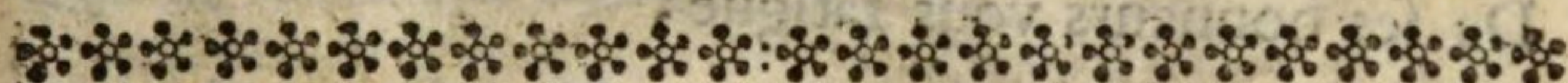
voient les vers de ce Poëte. En vain s'appuyoient - ils sur la mode & la cabale. L'Ouvrage a péri, & il n'est demeuré aux Aprobateurs que la honte & le mépris.







ODES.



LIVRE I.

ODE I.

A MONSIEUR DE SACY.



POURQUOI me fuis-tu, Morfée ?

Quels soins troublent mon repos ?

Sur ma paupière échauffée,

Qui dessèche tes pavots ?

Vais-je, ambitieux Esclave,

Aux Grands, dont l'orgueil nous brave,

Demander de tristes fers ?

A la voix de l'Avarice,

Tenterai-je le caprice

De la Fortune, & des Mers ?

Tome II.

A

Je laisse au foible Vulgaire
Former les vœux de Midas,
Que l'Or, pour les satisfaire,
Sorte des lointains Climats.
Que la Fortune prodigue
De ses honneurs vous fatigue,
Vous qui les croyez si doux :
Mon ame en est peu tentée;
Du larcin de Prometée
J'ai mieux profité que vous.

Oui, d'une Celeste Flâme
Je sens le secret pouvoir :
Elle allume dans mon ame,
L'ardente soif de sçavoir.
Je rassemble tous les Ages,
Nature, de tes ouvrages
Je sonde l'Immensité.
O felicité suprême !
Je vais, Rival des Dieux même,
Jouïr de la Verité.

Mais quoi ! quelle Nuë épaisse
Couvre la Route où je cours ?
Elle croît , & ne me laisse
Que lueurs , & que faux jours.
Quelle foule de vains Songes !
Que de séduifans Mensonges !
Qui pourra m'en dégager ?
Jamais , par plus de Phantômes ,
Enée , aux sombres Royaumes ,
Ne se sentir assieger.

Cessez Prestige inutile ,
Cessez de nous ébloûir ;
Raison , nouvelle Sibile ,
Vien les faire évanoûir.
Foible Raison , tu chancelles ,
Des Sens toujours infideles ,
Reine , Esclave tour à tour :
Des Tableaux qu'on te présente ,
Décide , ton trouble augmente ,
Et tu doutes s'il est jour.

Du Vrai constantes idées,
Que ma Raison veut choisir,
De tous côtez regardées,
Par où faut-il vous saisir ?
Les plus simples sont trop vastes,
Leurs rapports, & leurs contrastes
Ne se peuvent embrasser:
L'une par l'autre s'efface,
L'œil s'arrête à la surface,
Rempart qu'il ne peut forcer.

Et ce peu de certitude,
Qui sous nos Sens peut tomber,
Souvent notre inquiétude
Sert à nous le dérober.
En un instant l'Objet change,
Ou l'Organe se dérange :
A quoi donc avoir recours ?
L'Aparence se déclare,
Et d'autant mieux nous égare,
Qu'elle ne ment pas toujours.

O D E.

Je vois une Espace aride
 Coupé de mille chemins ;
 A chaque entrée est un Guide,
 Qui tend les bras aux Humains.
 Venez, venez, à ma vuë,
 La Verité s'offre nuë...
 Taisez-vous, fiers Discoureurs ;
 Vos Sectes imperieuses
 Ne furent ingenieuses,
 Qu'à se montrer leurs Erreurs.

Du Feu sçait-on la Nature ?
 Celle des Vents, des Eclairs ?
 Connoît-on la source obscure
 Des Accès reglez des Mers ?
 En vain l'Auteur d'un Siftême
 Croit, par un effort suprême
 Fixer un point contesté :
 Nouveau Sisife, il succombe,
 Sur lui le Rocher retombe,
 Quand il le croit arrêté.

La MORALE aura peut-être
Des Dogmes moins combatus :
On s'accorde à reconnaître
Les Vices , & les Vertus.
Non : Ce qu'ici l'on aprouve ,
Un peu plus loin on le trouve
Digne d'imprécations :
Les limites d'un Empire ,
Un autre air que l'on respire
Décident des actions.

Répondez Morale Active ,
HISTOIRE , rassurez-nous ;
La Verité fugitive
A son azile chez vous.
Quel azile ! A cette Reine
La Flatterie , & la Haine
Ravissent la liberté :
Adroites Usurpatrices !
Sous votre nom , leur caprices
Trompent la posterité.

Une Evidence certaine
Est le pur Nectar des Dieux.
L'Aveuglement est la peine
De nos desirs curieux.
Ainsi ta haine irritée,
Bachus, punit dans Pentée
L'Espion de tes secrets,
Et d'une éternelle ivresse
L'obscurité vangeresse
Couvrit ses yeux indiscrets.

Quoi donc ! Toute connoissance
Nous fuit-elle également ?
Non. Mais hélas ! plus j'avance,
Et plus s'acroît mon tourment.
L'Espace le dissimule :
De loin mon œil trop credule
N'a vû qu'un humble Coteau :
J'accours, j'aproche ; à ma vuë
Il croît, il fuit dans la nuë,
Je trouve un Atlas nouveau.

L'Ambitieux, ou l'Avar

Est-il donc plus agité,

Que cet Esclave bizarre

De la curiosité ?

Lui-même il forge sa chaîne,

Dans une recherche vaine

Il se consume, il périt :

Le Sçavoir le charme encore,

Aliment qui le dévore,

Au moment qu'il le nourrit.

C'en est fait, je me renferme

Dans la molle Oisiveté :

Ne feroit-ce point le terme

De notre Felicité ?

Regne, Ignorance paisible.

Mais quelle cohorte horrible

Vois-je marcher sur tes pas ?

Tu traînes l'Ennui stupide,

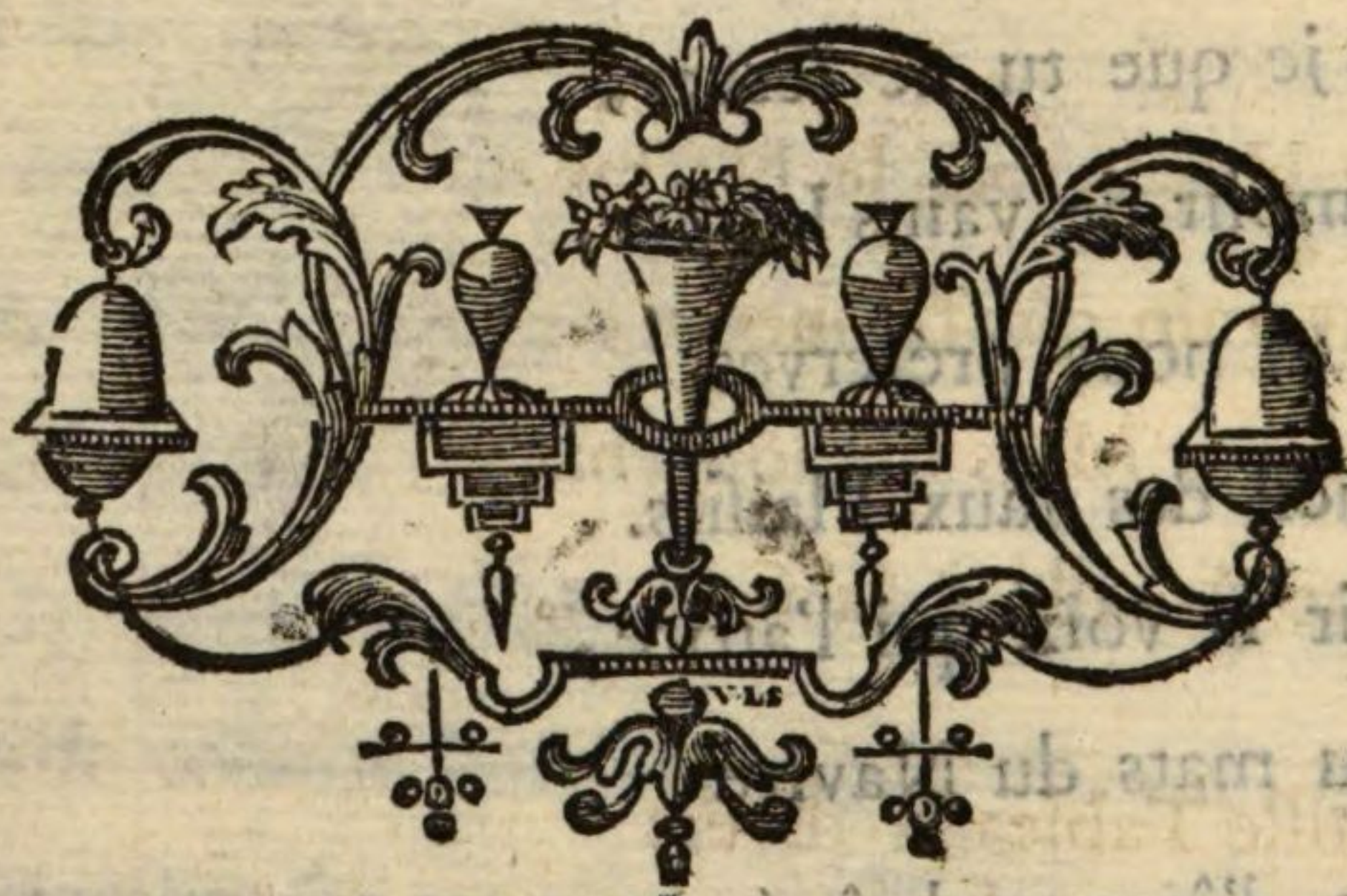
Le Chagrin pâle, & livide,

Les Langueurs, Sœurs du Trépas.

Je retombe sur moi-même,
L'Etude étoit mon appui.
Que faire du vuide extrême,
Qu'en moi je trouve aujourd'hui
Des Oiseaux Portrait fidele,
Tant qu'ils agitent leur aîle
L'air suffit à les porter :
Dès que ce mouvement cesse,
Leur propre poids les abaisse,
Il va les précipiter.

Croirai-je que tu ne serves,
Qu'à remplir de vains Loifirs,
Etude, tu nous preserves
De l'Ecuëil des faux Plaisirs.
Pour fuir la voix qui l'attire,
Ulyffe au mats du Navire
A besoin d'être enchaîné :
Mais prenant sa Lire, Orphée
Brave les chants de la Fée,
Et le Charme est détourné.

Le Scavant , à sa Patrie
 Plus utile encor qu'à soi,
 Vange la Vertu flétrie,
 Pour elle il arme la Loi;
 Pour elle SACY tu veilles,
 C'est dans tes doctes merveilles,
 Qu'elle trouve son soutien :
 Doux fruit d'une Etude austere,
 Récompense la plus chere
 Pour un cœur tel que le tien !





O D E I I.

A M. CREBILLON.



REND des tons audacieux;

Muse, plais, touche, imagine,

Porte ton vol jusqu'aux Cieux,

Remonte à ton origine.

Comme Hebé, fers le Nectar

Au Souverain du Tonnerre,

Monte avec Mars sur son char,

Ou mene Achille à la Guerre,

Dans mille Tableaux divers

Anime, embelli le monde,

Rempli de Dieux les Deserts,

Fai sortir Venus de l'Onde.

Ce Martyr de la Raison,
Ce Poëte létargique
Te veut tenir en prison,
Sous les loix de sa Logique.

Les Graces & les Amours
Chez toi cherchent leur azile;
Leurs Flambeaux & leurs Atours
Fatiguent son œil débile.

Tu prêtes à l'Orateur
Tes Transports, ton Harmonie :
Fui son ordre, & sa lenteur,
Et n'obei qu'au Génie.

Le Pinceau prend les contours,
Le relief de la Sculpture :
Et le Ciseau fut toujours
Plus hardi, que la Peinture.



L'Esprit est-il le soutien
D'une languissante Strophe?
Lucain n'est qu'Historien,
Lucrece , que Philosophe.

Tel que roule dans les Cieux
Le Char du Fils de Saturne,
Tel , & plus audacieux
Est le Stile du Coturne.

Corneille , on croit t'imiter
Par une verve effrenée ,
Je vois se précipiter
Le malheureux Salmonée.

Racine offre la douceur
D'un vers coulant & facile ,
Près de lui tombe en langueur
Son imitateur servile.

L'Effor n'est point un hazard :
 Un Maître est exact sans peine ;
 Sujet & vainqueur de l'Art,
 Libre encor quand il s'enchaîne.

Des Zeuxis, des Phidias
 La main est legere & sure ;
 L'Artisan court au Compas
 Pour tracer une figure.

Brillez termes lumineux,
 Peres de la Poësie :
 Que le Censeur épineux
 Sente son ame faisie.

Mais le Rival envieux
 Craint les beautez, qu'il ignore :
 Tout paroît fard à ses yeux,
 Jusqu'au teint naïf de Flore.

Vives fleurs, sans vous chercher
L'un vous voit sur son passage:
L'autre n'en peut arracher,
Et veut en bannir l'usage.

A quel sort est-il réduit ?
Las, sans fournir de Carrière:
Sans abondance il produit,
Il est seul son Plagiaire.

Noms fameux, Prévention,
Vains apuis d'un foible Ouvrage !
Chapelain eut pension,
Et fut loué de Menage.

Sylla, rebuté de Vers
Paye un Auteur qui l'ennuie,
Et le menace des fers,
S'il travaille de sa vie.

Princes , ôtez aux Rimeurs
 L'excuse de l'indigence :
 Mais pour prix de vos faveurs,
 Condamnez-les au silence.

CREBILLON , dont les essais
 Ranimerent nôtre Scene ,
 Qui puifas dans les succès ,
 Les leçons de Melpomene :

Dans tes Vers fais triompher
 Le Touchant & le Sublime :
 Et puiffai - je m'échauffer
 Au noble feu qui t'anime !

Ne payons jamais tribut
 Au faux goût , à la Cabale ,
 L'Efprit juſte frappe au but ,
 C'eſt le vrai dard de Céphale.



O D E I I I.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.



IGNE heritier d'ARMAND, Emule
de sa gloire,
Qui du sein des Plaisirs sçus voler aux
Travaux,

Dont le Goût, avoüé, des Filles de Mémoire,
A peu d'imitateurs, encor moins de Rivaux.

Viens, descends avec moi sur les bords du Permesse,
L'Erreur séditeuse en veut troubler la Paix,
Défend les Demi-Dieux de Rome & de la Grece,
Aux mêmes sources qu'eux tu puiskas tes succès.

Quel spectacle ! Des Grecs on vante les merveilles,
Et l'Algebriste exact calcule leurs défauts ;
Ici combat Boileau, Racine, les Corneilles,
Je vois dans l'autre Camp les Cotins, les Perrauts.

Eh ! pourquoi des Perrauts rabaisser le Courage ?

Ils flatent la paresse & l'orgueil de leurs Tems ;

Et dans l'autre parti quel long apprentissage,

Que de Maîtres d'abord obscurs & rebutans !

Oublions-les : Moderne, il est tems de paraître :

Aux jours grossiers d'Homere on a pû s'égarer,

Pour toi, sois tout à coup ton disciple & ton maître,

Riche de ton seul fonds, vien te faire admirer.

Des antiques Auteurs cours abolir le culte,

Tes superbes Talens dédaignent ces liens :

Mais crains que le Lecteur ne vange cette insulte,

Supprime, s'il se peut, leurs Ecrits, ou les tiens.

Tu rapelles encor nôtre Eloge Frivole,

Tu nombres les secrets découverts de nos jours,

Le Meandre du sang, l'Acier qui tourne au Pole,

Et le Ressort qui suit le Soleil dans son cours.

Adjoûte à ces Tréfors, que nôtre Siècle enfante,
Tout ce qu'à nos Neveux découvriront les ans:
Mais le Génie est un: la Nature est constante,
Et la Nature aux Grecs fit ses premiers presens.

Eh! croit-on que le Tems la flétrisse ou la ride?
Il lui fait seulement changer d'admirateurs;
Heros, que dans la Grèce amenoit Euripide,
Revenez, & Paris vous donne encor des pleurs.

Jamais les Passions ne parlent qu'un langage;
Le Cœur s'ouvre toujourns par les mêmes ressorts.
Mais vous, qui du terrain négligez l'avantage,
Vous faites pour l'orner d'inutiles efforts.

Dans l'Eglogue aujourd'hui l'Esprit s'enfle, & se guinde:
Eh le chant de Virgile est si doux, si léger!
Apollon n'est pas là sur le sommet du Pinde,
C'est aux bords du Penée, Apollon est Berger.

Ode, affranchissez - vous d'un joug qui vous captive,
La contrainte est toujours la source de l'Ennui:
Reprenez votre effort ; que Pindare revive,
Animez à ses airs, concertons avec lui.

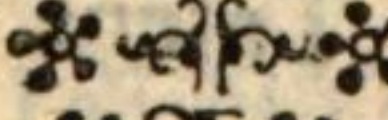
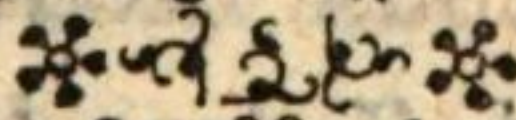
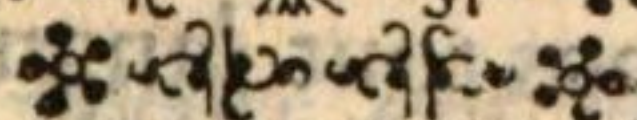
Climats, qui vîtes naître Euripide & Pindare,
C'est le même Soleil qui luit encor sur vous :
Pourquoi de pareils fruits la Terre est-elle avare ?
Grecs, dans vos Descendans vous reconnoissons-nous.

Ah ! c'est peu qu'un Tyran les tienne en esclavage,
L'Ignorance encor mieux a fçu les avilir ;
Ces Grecs de leurs Ayeux ont perdu l'heritage ;
L'heritage est pour nous, osons le recueillir.

De Virgile & d'Homere aimons la sage audace,
Le suffrage du tems ne fait pas tout leur prix.
Les Pointes de Seneque & l'Enflure de Stace
Ont-ils pû par leur datte échaper au mépris ?

Homère a l'abondance & le choix en partage;
 Ses vers offrent au Goût tout ce qui peut flater,
 Tant de traits, qu'on n'en peut désirer davantage
 Et si bien disposez, qu'on n'en veut rien ôter.

Pour modèle César eut besoin d'Alexandre,
 Enée après Alcide ouvrit les sombres bords:
 Excité par Pindare Horace ose entreprendre:
 Guerriers, Auteurs, l'Exemple enfante vos efforts.





O D E I V.



UR nos Esprits vous prenez trop
d'empire ,

Jugemens du Public , bruit vague , &
passager.

Un Mérite ignoré ne peut-il nous suffire ?

Par son aspect la Vertu nous attire ;

A-t-elle donc besoin de ce charme étranger ?

Ah ! gardons-nous d'un chagrin trop austere ,

Epurons l'Interêt , c'est trop de le bannir :

Sans lui, dans le repos tout languit , tout s'altère ;

Des grands Talens le Siecle est tributaire ,

Il leur rend quelque honneur , songeons à l'obtenir.

Eh ! par quel prix le Siécle nous anime !

Il vend cher un Encens , qui ne lui coûte rien.

Je l'entens ; il répond , l'Auteur le moins sublime

Veut en Tyran subjuguier mon estime ,

Son amour propre éclate , & révolte le mien.

Est-il obscur, stérile, ou plagiaire ?

J'ouvre mon Tribunal aux Dénonciateurs ;

J'accueille des Rivaux sortis de la poussière :

J'aime à les voir lutter dans la Carrière,

Enfin je bats des mains à ces Gladiateurs.

Un Esprit rare aux autres fait ombrage ;

Si jusqu'à l'approuver le Torrent les contraint,

Les modestes Jaloux vantent un foible Ouvrage :

L'Encens confond dans un même nûage

Le Rimeur qu'on méprise, & le Rival qu'on craint.

J'entens vanter des Poètes vulgaires,

Mais des Adulateurs j'étouferai les voix ;

Les Titres de l'Auteur ne m'éblouissent gueres :

J'essaye enfin ces Especes legeres,

Qui n'ont que de l'éclat, sans valeur & sans poids.

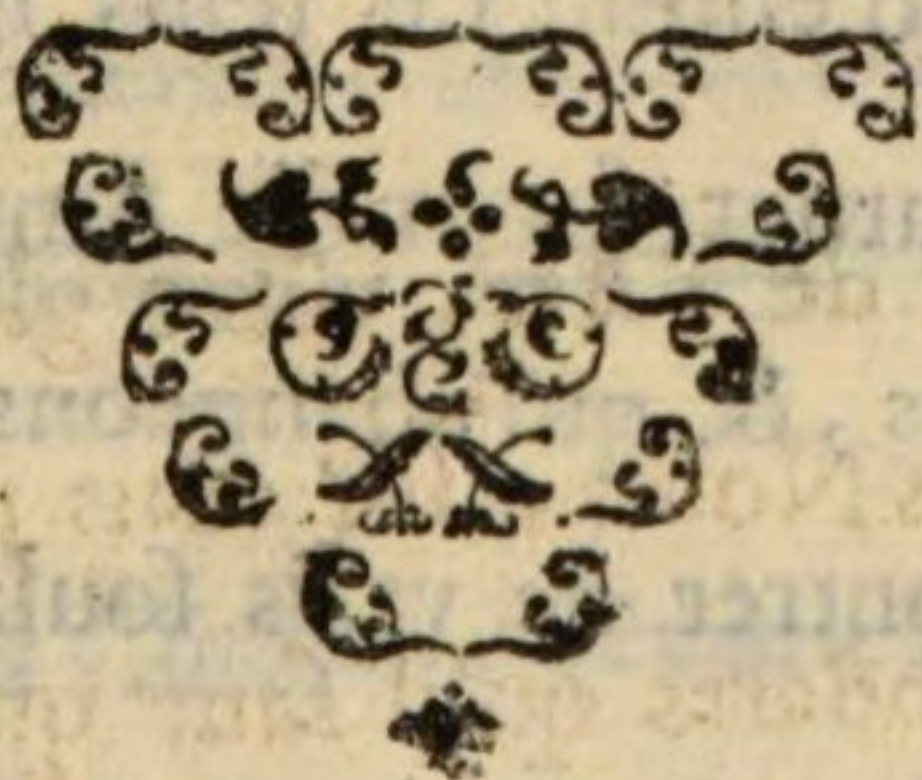
Jr sifflerai ce Lyrique barbare
Des Grecs & des Latins ridicule ennemi :
Il acorde sa Lyre, il chante, & je compare
Sa Vapeur froide aux transports de Pindare.
Seroit-ce impunément, qu'il m'auroit endormi ?

Poursui, Lecteur, arbitre de nos Veilles,
Tes Esclaves en vain se plaignent de leurs fers,
Ce n'est qu'à tes rigueurs qu'ils doivent leurs Merveilles :
Ton Goût forma les Boileaux, les Corneilles,
Tu leur montras la source où coulent les bons vers.

Maîtres de l'Art, vôt're gloire me flaté,
J'atteste vos grands Noms, sur vous j'aurai les yeux,
C'est sous vos Etendarts qu'il faut que je combatte :
Ainsi jadis le Guerrier Spartiate
Juroit sur les Tombeaux de ses braves Ayeux.

Le tour aisé naît de l'exactitude.
Il faut qu'un Auteur lise, & qu'il sçache choisir,
Que d'un Soleil à l'autre il pousse son Etude,
Qu'il se corrige avec inquietude,
Et qu'il adjoute au Temps ce qu'il ôte au Plaisir.

Horace étale un orgueil poétique.
Ovide s'aplaudit, Emule de tous deux
Malherbe, de ses Vers fait le Panegyrique.
Mais de quel nom appeller un Lyrique,
Qui n'auroit que ce ton qu'il eût retenu d'eux ?





O D E V.

A M. LE DUC DE LA TREMOILLE.



O U S , par qui nous croyons nous
 suffire à nous-meme ,
 Reste si précieux de notre Liberté ,
 Repos , de tous nos soins récompense
 suprême ,

Où sont donc les Douceurs, dont vous m'aviez flaté ?

Quel vuide ! que d'ennui ! Le tems nous embarasse ;
 Las de nous retourner sur mille Amusemens ,
 Malades , Inquiets , & qui changeons de place ,
 Sans jamais rencontrer de vrais soulagemens.

Consolez-vous Mortels : un Dieu vient à votre aide ,
 Du Chagrin , de l'Ennui le rapide Vainqueur ,

A son activité quel obstacle ne cede ?

L'Age oublie avec lui son poids & sa langueur.

Du séduisant Morfée il détruira l'Empire ,
Il éveille l'Aurore , il en reçoit les pleurs ,
Il commande à la Gloire , à sa suite il l'attire ,
Les Epines qu'il tient envelopent des Fleurs.

TRAVAIL, Divinité nécessaire à la Vie ,
Ame de l'Univers , charme de nos momens ,
A nos besoins par toy la Terre est asservie ,
Par toi l'Homme annobli commande aux Elemens.

Dans le Champ de Themis combats , nouvel Atlete ,
Le Mensonge obstiné , le Crime audacieux ,
Monstres plus redoutez , que ceux dont la défaite
Egaloit des Mortels aux Habitans des Cieux.

Parcours tous les Climats : dévoile la Nature ,
Lutte contre les Maux que souffrent les Humains :
Que par toi la Santé renaisse , ou se rassure ;
Assujeti la Parque , & désarme ses mains.

Eleve des Remparts, soutien les Diadèmes:
Le Courage sans toi n'est qu'un subit accez.
Que d'Art, que de Projets, de nobles Stratagèmes!
Rois, au sein du Travail mûrissent vos Succes.

Et nous, à qui Phébus promet la même Gloire,
Poètes, à quel prix croions-nous l'acheter?
Nous tendons aux faveurs des Filles de Mémoire,
La Constance, & les Soins sçauront les mériter.

Un Mortel accusé, dans Rome encor sauvage,
De rendre un champ fécond par des Enchantemens;
Montre au Sénat des bras endurcis à l'ouvrage:
La plus sûre Magie est l'Etude & le Temps.

Les Vers ne coutoient rien à la FARE, à VOITURE.
BOILEAU n'a point goûté ce facile plaisir,
Mais la Lime à ses Vers rend l'air de la Nature;
Ces Enfants du Travail semblent nez du Loisir.

Fable, Histoire, Morale, enrichissez ma Veine,
Le Parnasse a pour loi de ne rien ignorer :
Enfin la Poësie est une Souveraine,
Et tous les autres Arts sont faits pour la parer.

Cœurs, qu'alloit égarer la Volupté perfide,
Le Travail vous rappelle, il vous rendra la Paix.
Dieu puissant, de Minerve as-tu reçu l'Egide ?
Du dangereux Amour tu repousses les Traits.

Penelope en son Isle est seule, & sans défense,
Trente Rois ataquoient son Trône, & sa Vertu :
Ulysse absent flatoit leur avide esperance,
Pour elle, contre eux tous, Toi seul as combattu.

Egypte que fais-tu ? qui t'arrête à Micenes,
Quand la Victoire à Troye appelle les Heros ?
Le Sort te garde ici des crimes & des peines,
Fuy, pars, ton premier crime est ton lâche repos.

LA TREMOILLE, ennemi d'une indigne mollesse ;
Tu sens le poids du Nom que tu dois soutenir :
En attendant que Mars occupe ta Jeunesse,
Avec les Doctes Sœurs tu sçais t'entretenir.

A l'âge où je te vois, l'impetueux Achille,
Que le repos d'un Camp ne pouvoit que lasser ;
Prend sa Lyre à la main, rend son Loisir utile,
Et chante les Heros, qu'il doit seul effacer.



O D E V I.



GREABLE Solitude,
 Tu m'offres l'Ombre, & les Bois,
 Azile de mon Etude,
 Quels doux moments je te dois !

Ici ma Lyre ignorée,
 A mes Amis consacrée,
 Me défend contre l'Ennui :
 Si je flate leurs oreilles,
 Leur plaisir est de mes veilles
 La récompense, & l'apui.
 Eh ! Qu'espérer davantage
 Du Commerce des neuf Sœurs ?
 Quoi ! Plier à l'Esclavage
 Ces Souveraines des Cœurs !
 Protecteurs imaginaires,
 Irions-nous en Mercenaires
 Vous embrasser les genoux ?
 Troupe inconstante & distraite,
 Grands, de l'Esprit qu'on vous prête,
 Ingrats, lassez, ou jaloux,

Poëte, de tes tenebres
Sors pour la premiere fois,
Cours à ces Cercles célèbres,
Où l'Eprit donne des loix.
Là tout brille de lumiere;
Le Sexe, malgré Moliere,
Aux Auteurs marque les rangs:
On y vante avec adresse
Aux Sçavans ta politesse,
Ton sçavoir aux Ignorans.

Vers le Temple de la Gloire,
Voilà le premier degré:
Sans disputer la Victoire,
Ton Triomphe est assuré:
Pourvû qu'on entre, qu'importe,
D'ouvrir lâchement la porte,
Ou de l'abatre en vainqueur:
Jouï de l'Apoteose:
Ton Panegirique impose
Aux Ris d'un Peuple moqueur.

Loin

Mais du sein de la Richesse
Sort un Phantôme nouveau :
Une Ode pour sa Maîtresse ,
Son Singe meurt , un Tombeau :
Demain sa Fortune change ;
Des débris de sa louange
Habilles son Successeur :
Muse en lieux communs fertile ,
Triomphe , l'Idole utile
En favoure la Douceur.

Loin ces honteux avantages !
Les Arts en sont offensez :
Heros , aimez dès hommages
Purs , & désintéressez :
Pour vous rompons le silence ,
Recevez de l'Eloquence
Les Tributs reconnoissans :
Le Prince que l'on regrette ,
Un Ministre en sa retraite
Partageront mon encens.

J'ai pros crit la Flaterie,
Et tu penses triompher,
Satyre, aveugle Furie,
Indigne de m'échauffer.
La Muse équitable, & sage,
Des Heros peint le courage,
Des Dieux chante les faveurs :
Tandis que la Pieride
Trace d'un Pinceau perfide
Leur foiblesse, ou leurs erreurs.

Ce Rimeur, que sa chimere
Donne en Spectacle à la Cour,
N'a qu'une Gloire Ephemere,
Qui naît, & meurt en un jour.
Cherchons la Gloire solide,
Que sans relâche Euripide
Cultivoit dans son Rocher :
Et que BOILEAU Solitaire,
Scut par une étude austere
Moins obtenir, qu'arracher.

Cet Auteur , qu'on ne peut lire ,
Préside aux Réduits fumans ,
Où l'on voit dans le délire
Les Sophistes écumans.
On crie , on conteste , on juge ;
Quel Ecueil , ou quel refuge
Qu'un Tribunal si quinteux !
Fuyons : c'est ici la race
De ces Rheteurs , dont Horace
Crut les suffrages honteux.

Irai-je aux Riches stupides
Lire , pour être encensé ?
Irai-je éclaircir les Rides
Du Géometre hérissé ?
Faut-il que je sollicite
Cet Ecrivain Emerite ,
Qui ne veut que corriger ?
Suis-je content que Narcisse
Sans m'écouter , m'aplaudisse
Pour l'honneur de protéger ?

Toi, qu'entre Auguste, & Virgile,
Plaça jadis Apollon,
Mecene, un abus servile
Profane aujourd'huy ton nom.
Là, ce Protecteur avide
Vend à l'Acheteur Sordide,
Dignitez, Titres, Emplois.
Ici, sa Brigue mutine
Pour Pradon contre Racine,
A presque entraîné les voix.

Sont-ce là ces jours de Gloire,
Ce siècle du Grand ARMAND,
Où les Filles de Mémoire
Ignoroient l'abaissement ?
Mais que dis-je ? Il est encore
Des Grands, dont le goût honore,
Et ranime nos Travaux :
Amis sûrs, Juges sinceres,
La bonté les rend nos Peres,
Et les Talens, nos Rivaux.



ODE VII.

A M. L'ABBE' DE MACCARTHY.



U gré de son Amant une Belle préfère
La Parure, ou le Négligé.

Lecteur, choisis pour nous: quel Stile doit
te plaire,

Le veux-tu simple, ou plus chargé?

Le Sculpteur, dont la main jette une Draperie,

Dédaigne d'arranger les plis:

Qui peint des Fruits, des Fleurs, fuira la symétrie:

Ressemblans, ils sont accomplis.

Sous un Art trop marqué la Nature voilée,

Devient suspecte de défaux.

Lecteur, de nos Brillans la Richesse étalée

T'inspire de les trouver faux.

On accuse Hesiode , Homere , Theocrite ,

D'un excez de Naïveté.

O malheur de ce siècle ! Elle est enfin proscrite ,

Nos Bergers ont l'air aprêté ,

Transportons-nous ici l'Espagne & l'Italie ?

Tout n'est qu'Etincelles , qu'Eclairs.

Ménageons mieux les Traits , que l'espace les lie ,

Que des Ombres sortent les Clairs.

Eh ! comment respirer ? Dans ces Vers pleins d'emphase

Je vois Traits sur Traits se presser.

Tu marches rarement , tu dois voler , Pegase ,

Mais il ne faut pas te forcer.

J'écoute cet Auteur , qui de termes prodigue ,

Ne me laisse rien à penser.

Croit-il à mon Esprit épargner la fatigue ?

Trop m'instruire , c'est m'offenser.

Accumuler les mots , c'est langueur dans le Stile ,

Les épargner , c'est dureté.

Qu'il soit Doux , & Nerveux , tel qu'on dépeint Achile ,

Orné d'une mâle Beauté.

Morale , dans nos chants si tu reprens ta place ,

Vien l'occuper modestement :

Laisse-toi deviner , ne paroïs pas de face ,

Point de leçon , tout sentiment.

Horace de son tems condamne la licence ,

Mais prend-t'il le ton du Censeur ?

Non , du Monde naissant il décrit l'Innocence ,

Vous en regrettez la Douceur.

S'il fait honte aux Romains de leur Vertu flétrie ,

Il ouvre les voutes des Cieux :

Un Regulus Jaloux des droits de la Patrie ,

Un Romulus tonne à leurs yeux.

Chaque Genre a son Stile : à l'Eclogue s'atache
L'élégante simplicité,
Que le Berger s'y montre , & que l'Auteur se cache :
C'est l'Amour dans sa nudité.

Ode, à tes libertez n'est-il point de mesure ?
Cours-tu de propos en propos ?
Non, de mille couleurs c'est l'adroite tiffure,
Coudre de sens, & non de mots.

Le Gotique sans goût, d'ornemens arbitraires
Accabloit tous nos bâtimens.
Le Moderne choisit les Apuis nécessaires,
Pour les tourner en Orneimens.

Les Beutez tout-à-coup doivent-elles éclore ?
Non, ouvrons sans faste & sans bruit.
C'est cet éclat douteux, que fait naître l'Aurore
Il n'est pas jour, & n'est plus nuit.

ABBE', plus d'une fois je t'ai soumis mon Stile,
Non pas pour t'en rendre garant;
Mais en toi j'ai trouvé l'Aristarque fertile,
Qui remplace ce qu'il reprend.

Alcide eut un ami, dont les mains toujours prêtes
Le secundoient dans les Combats :
L'Hydre eût toujours poussé quelques nouvelles têtes,
Sans le feu qu'y met Iolas.





O D E V I I I.



OM E dans ses beaux jours soumit à
 l'Eloquence
 Ses Armes, ses Faisceaux, ses Loix, &
 ses Autels :

Ce fut en vain qu'un Maître usurpa la puissance,
 L'Eloquence y garda ses honneurs immortels.

L'Orateur au Senat voit éclater sa gloire,
 Sa Statuë est encor debout au Champ de Mars,
 Ses Penates souvent, en signe de victoire,
 Sont couverts de Lauriers, comme ceux des Césars.

Modestes Défenseurs, que l'Innocence implore,
 Vous portez à Themis les cris des malheureux :
 Tous ces honneurs pour vous refleurissent encore,
 Moins brillans, aussi chers à des cœurs genereux.

Loin ces respects menteurs que les Titres arrachent,
Que combat en secret la haine, ou le mépris:
Les sinceres honneurs à la Vertu s'attachent,
L'Utilité publique aux vôtres met le prix.

Siècle, où l'interêt seul fait nôtre inquiétude,
Admire ce Mortel libre de tes liens:
Il se croit trop payé d'un siècle entier d'étude,
Par un seul jour utile à ses Concitoyens.

Heureux, qui dans les ans, dont le plaisir s'empare,
Par un si digne objet sent son cœur excité!
Il veille, & ces Trésors qu'il amasse en avare,
C'est pour les prodiguer à la société.

Dans Rome de nos Loix il découvre la source,
De là son œil avide en suit tous les courans:
Onde, à qui les Climats arosiez par sa course,
Font prendre une teinture, & des goûts diférens.

Il voit ce qu'à nos Rois débonnaires , & sages
Le repos des Sujets autrefois fit chercher ,
Ce qu'aux peuples, jaloux des antiques Usages,
Leur Justice a voulu permettre , ou retrancher.

Il parle , & devant lui les Opressieurs pâlisent ,
On ne croit que le suivre , & l'on est entraîné :
Les ombres de la Fraude à ses yeux s'éclaircissent ,
Il sçait plaire , & convaincre , & simple , il est orné.

Muses , applaudissez , éternisez sa gloire ;
Où Muses , de Themis n'êtes-vous pas les sœurs ?
Des Fourcrois , des Patrus , vous aimez la mémoire ;
Ils respiroient chez vous , ils goûtoient vos douceurs.

Que sous de nouveaux noms ils paroissent encore !
Sans leurs rares Talens les travaux sont ingrats ;
L'Art est pénible & dur , nouveau Sphinx il dévore
L'insensé qui le tente , & ne le comprend pas.

J'aime l'égalité , qui d'entre vous écarte
La bassesse & le faste , & les complots jaloux :
Oùi, vôtres République est l'image de Sparte ,
Les droits de la Vertu sont les seuls parmi vous.





O D E I X.



O I, que d'un afranchi le Ciel avoit
fait naître,
Horace, répond-moi : Sçachons par
quels chemins

L'aveugle Sort, cessant de l'être,
T'élève a des honneurs dûs aux premiers Romains ?

L'Anneau des Chevaliers, l'anneau d'or te décore,
La Pourpre aux Senateurs commence à t'égalér,

Auguste veut plus faire encore,
Aux secrets de l'Empire il daigne t'appeller.

Qui t'avoit attiré ces faveurs authentiques ?
Est-ce ton sang versé sur les pas des Heros ?

Sont-ce tes projets Politiques ?
Aurois-tu de Cinna découvert les complots ?

Mais il est une route aussi sûre & plus prompte :

D'un Prince corrompu le Ministre affidé ,

Souvent annobli par sa honte ,

Par la main des Plaisirs aux Honneurs est guidé.

Tu frémis ! Et déjà ta vertu se récrie ,

D'un repos innocent ton cœur étoit épris :

Que fis-tu donc pour ta Patrie ?

Des Vers : Ton Souverain en connut tout le prix.

Tes Vers , Rivaux des Loix , épouvantoient le crime ,

Couronnoient la Vertu d'ornemens précieux ,

Rendoient le Peuple magnanime ,

Et lui faisoient aimer & son Maître & ses Dieux.

Auguste en tes Ecrits te demande une place :

C'est à titre d'Ami , qu'il la veut obtenir :

Que mon nom , & le nom d'Horace ,

Dit-il , passent ensemble aux Siècles avenir.

Aussi quels Potentats ont égalé sa gloire ?
 Que dis-je ? Un autre Auguste au tems de nos Ayeux,
 Dispute au Romain la Victoire
 Et FRANÇOIS * voit les Arts avec les mêmes yeux.

Il fait revivre ici l'Italie & la Grece,
 Des timides Sçavans il enhardit la voix,
 Par les suffrages du Permesse
 BUDE', BAYF, entrez au Conseil de nos Rois.

Muses, quel est le rang, quelle est la récompense
 Où vous n'éleviez pas vos heureux Favoris ?
 VOITURE arrive dans Florence,
 Ministre revêtu de tout l'éclat des Lis.

Quels sont ces deux Mœtels qu'à genoux on admire ? **
 Sur ces Trônes sacrez qui donc les a conduits ?
 Dans leurs mains j'aperçois la Lyre :
 De leurs sublimes chants voilà les dignes fruits ?

* François I. Restaurateur des Arts.

** Mrs Bertant & Godeau, Evêques.

O Triomphe éclatant ! O spectacle de gloire !

Le Tibre voit Petrarque * élevé sur le Char ,

Où jadis Mars & la Victoire

Montroient à l'Univers Scipion & César.

Quel air respirons-nous ! Le Parnasse fertile

A peine au lieu de fruits nous rend-il quelques fleurs ;

Nôtre Art est traité d'inutile ,

N'est-il donc plus pour nous de titres ni d'honneurs ?

Rois , flatez les Talens du plus noble salaire ;

Qu'Apollon vous les nomme : Oüi, n'en croyez que lui.

Que risquez-vous ? Il n'en est guère

Que pour ses vrais Enfans il reclame aujourd'hui.

* *Triomphe de Petrarque à Rome en 1341.*



O Triumphe d'honneur : O spectacle de gloire
Le Triumphe de l'Empereur : le Triumphe

Où l'on voit Mars & la Victoire

Montrant à l'Univers Scipion & César

Quel air respire-nous ! Le Triumphe d'honneur

A peine au lieu de l'air nous rend-il quelques fleurs

Nous Air est trahi d'humide

Il est il donc plus pour nous de l'air en d'honneur

Pois, l'air les Triumphe du plus noble fâche : le Triumphe

Où Apollon vous l'annonce : Oûs n'enchantent que lui

Que l'air nous le n'en est que l'air

Que pour les vrais Enfans il se lève aujourd'hui

Triumphe de l'Empereur à Rome en 1794

Le Triumphe de l'Empereur à Rome en 1794

Le Triumphe de l'Empereur à Rome en 1794

Le Triumphe de l'Empereur à Rome en 1794

Le Triumphe de l'Empereur à Rome en 1794

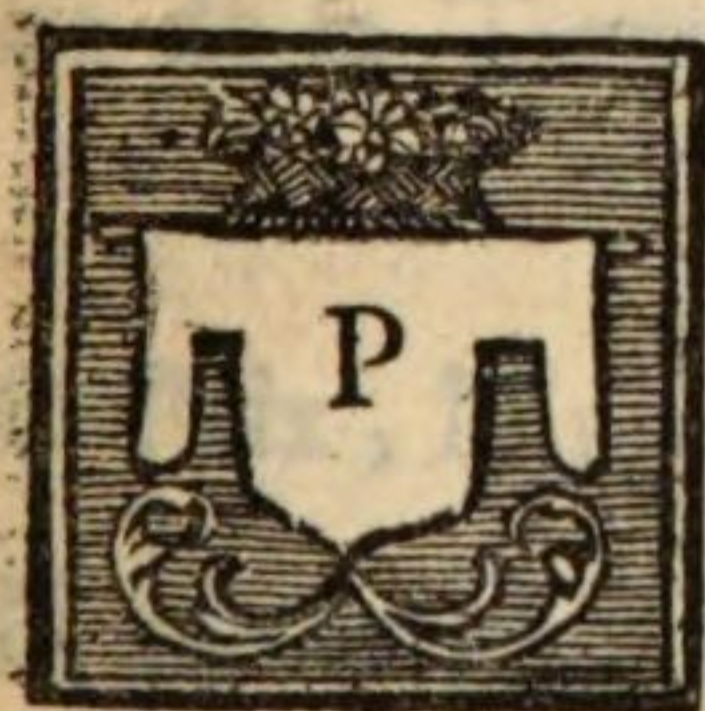


ODES

LIVRE II.

ODE I.

Sur les Avantages de la Paix faite en 1713.



EUPLE si cher à ton Maître,
Objet de ses longs travaux,
Tes plus beaux jours vont renaître,
Goûte ses bienfaits nouveaux.

Sur les pas de la Victoire

Ton intérêt, & sa gloire

Le conduisoient tour à tour :

Mais quand il quitte les armes,

Il n'écoute que tes larmes,

Tes besoins, & son amour.

D ij

Quelle implacable Furie
Maîtrise tout l'Univers?
Contre nous, & l'Iberie
S'arment cent Peuples divers.
Jamais le Dieu de la guerre
A-t-il donné sur la Terre
Plus de spectacles d'horreur?
Moins de Combats, de carnage
Et de Rome & de Cartage
Signalèrent la fureur.

Mais le Sort nous favorise,
Il couronne nos Guerriers:
N'importe : à vaincre on s'épuise ;
Nous payons cher les Lauriers.
Que vois-je ! Des Champs stériles,
L'effroi, le deuil dans les Villes,
Les Travaux abandonnez ;
Les Arts & les Loix périssent,
Themis fuit, les Dieux gémissent
Sur leurs Autels profanez.

C'est en vain , que nôtre Monde ,
D'un autre attend les trésors ;
Un orage éternel gronde
Sur les Mers , & dans les Ports :
La mort & la flâme vole ,
Mars dispute avec Eole
Le débris de nos Vaisseaux :
Mortels, vôtre aveugle rage
Vous a dérobé l'usage
Et de la Terre & des Eaux.

O Paix , l'Europe en alarmes
N'espere plus ton retour ;
Elle a méprisé tes charmes ,
Tu te vanges à ton tour.
Mais parmi tous ces rebelles ,
Si des mains pures , fidelles
Rétablissoient tes Autels :
Te reverrions-nous encore ?
LOUIS t'apelle , il t'implore ,
Fai grace à tous les Mortels.

Dis-nous par quel sacrifice
Il doit payer tes bienfaits,
Veux-tu voir de sa Justice
Ses Ennemis satisfaits?
Craint-on cette Forteresse*
Des Ondes fiere maîtresse,
Sûre retraite de Mars?
Que la France l'abandonne:
Telle, que Lacedemone,
Elle a ses Rois pour remparts.

Après d'affreuses tempêtes,
L'air s'éclaircit à nos yeux;
Tout est changé, sur nos têtes
Vont rouler de nouveaux Cieux.
En déposant le Tonnerre,
LOUIS raffermir la Terre,
Qu'ébranlerent tant de coups:
Et sous sa main vigilante,
L'Olive à mûrir si lente
Va fructifier pour nous.

* Dunquerque.

Bientôt Cerès rassurée
Contre d'injustes efforts,
Ainsi qu'au Siècle de Rhée,
Multiplira ses trésors :
Les Arts, les Travaux fertiles
Déjà raniment les Villes.
Trop heureuse Activité !
Ta récompense est certaine ;
Le Besoin fera la peine
De la seule Oisiveté.

Astrée assemble, & balance
Les trésors de cent Climats :
La Fidélité s'avance,
Plutus marche sur ses pas ;
Neptune n'a plus de chaînes :
Aux Plages les plus lointaines
Les chemins nous sont ouverts.
Paix féconde & salutaire
Regne, puisse-tu ne faire
Qu'un Peuple de l'Univers !

Une plus noble Richesse
Coule déjà dans nos murs ;
C'est pour nous que le Permesse
Fait couler des flots plus purs :
Que le Monde entier y puise,
Qu'ici l'Etranger s'instruise
Par nos chefsd'œuvres nouveaux :
Et vous, Filles de Memoire,
Chantez un Roy, dont la gloire
Est l'ame de vos travaux.





O D E I I.



' E S T toi Phébus que j'implore,
 Non pour des brillans accords,
 Pour nous tu peux faire éclore
 De plus utiles Trésors :

De ses Secrets trop avare

Le Sort à toi seul déclare

Ce qu'il cache aux autres Dieux :

Ranime tes vieux Oracles,

Ou par de plus prompts Miracles

Mets l'Avenir sous nos yeux.

Filles de notre Ignorance ,
Meres des Soins superflus ,
Crainte , & Frivole Esperance ,
Vous ne nous troublez plus :

Du Destin le Livre s'ouvre ,
La Verité se decouvre . . .

Ah Mortels trop indiscrets !

Ciel ! quel châtiment étrange !

Sur nos Cœurs le Destin vange

Le secret de ses Arrêts.



Ce Mortel vient de connêtre

Quel coup finira son Sort ;

Ce coup , quoique loin peutêtre ,

Le frappe , il ressent la mort.

Au moins de ce qui lui reste

Jusques au terme funeste ,

Que n'use-t'il en repos ?

Helas ! sa raison s'égare ,

Il voit les Flots de Tenare ,

Il pâlit devant Minos.

Mais si le Destin m'assure
De la Gloire, ou du Pouvoir,
Quelle Volupté plus pure ?
C'est jouir, que de prévoir.
Non : Les Desirs nous nourrissent,
Si-tôt qu'ils s'évanoüissent,
Nos Plaisirs sont émoulez :
Déjà mon cœur moins sensible,
Met un Bonheur infailible
Presque au rang des Biens passez.
Quel vaste, & morne silence !
Quels Objets me sont offerts !
La Lâcheté, l'Indolence
Déconcertent l'Univers :
Tous les ressorts s'affoiblissent,
Les Societez périssent,
Quel létargique repos !
La Terre n'est plus féconde,
Est-ce aujourd'hui, que le Monde
Retombe dans le cahos ?

Cerès , toujourn si fidelle

A nous payer nos Travaux,

En vain dans les Champs rapelle

Des Triptolemes nouveaux :

Le Laboureur en alarmes ,

Aprend , qu'au pouvoir des Armes

Ses Champs vont être soumis :

Il y jettoit la semence ,

Il cesse , & la Faim devance

Le Glaive des Ennemis.

Frapez d'une horreur égale

Deux Amis vont se haïr ,

L'un a scû l'heure fatale ,

Où l'autre doit le trahir :

Secours , Bienfaits , Soins de plaire ,

Commerce si necessaire ,

Je vois votre cours finir :

La Colere les enflâme ,

Qu'ils souffrent au fonds de l'âme

D'avoir percé l'Avenir !

Connoissance trop perfide !

Pernicieuse Clarté !

Alcméon , fils parricide ,

Sans toi ne l'eût pas été !

Qu'Amphiare moins habile

Eût ignoré qu'Eriphile

Devoit causer son trepas :

Content de pleurer un Pere,

Le Fils du Sang d'une Mere

N'auroit point rougi son bras.

Pourquoi ce Ministre Sage,

Appui certain d'un Etat ,

A-t'il vû de loin l'outrage ,

Que lui garde un Peuple Ingrat ?

D'ambitieuses Chimeres

Lui rendoient ses veilles cheres ,

Falloit-il le détromper ?

Déjà sa main se retire ,

Et l'on voit de cet Empire

Les forces se dissiper.

Revien chere Incertitude,
Salutaire Aveuglement :
Sur tes pas l'Inquiétude
Remet tout en mouvement.
Sans multiplier tes graces,
Fortune, à suivre tes traces
Tu sçauras nous exciter :
Offre à tous la récompense,
Cache à tous la préférence,
Qu'un Vainqueur doit remporter.

Déjà le Dieu de la Thrace
Montre de loin ses Lauriers,
Et l'Esperance, & l'Audace,
Lui rassemblent des Guerriers :
Deja le Pilote avide
Fend les flots, l'esperoir le guide,
Malgré Neptune en fureur :
L'Homme, heureux dès qu'il croit l'être,
N'a besoin de se repaître,
Que d'une agréable erreur.

Moi-même, qui du Permesse
Goûte avidement les Eaux,
Je crois dans ma douce ivresse
Triompher de mes Rivaux:
Phébus, que ta prévoyance
Ne me montre point d'avance
Mon Vainqueur paré de Fleurs.
Bientôt, le dépit rebelle
Brisant ma Lyre infidelle,
Je renonce à tes faveurs.





O D E I I I.

A L'ACADEMIE
DES JEUX FLORAUX.

E vos Illustres Suffrages ;
 Neuf fois mon nom s'est paré :
 Je vois parmi vos Ouvrages ,
 Un rang aux miens préparé :
 Indulgens à ma foiblesse ,
 De ma premiere Jeunesse
 Vous excitiez les Travaux :
 Vous les couronnez encore :
 Eh ! quel age ne s'honore
 De vaincre sous vos Drapeaux !

Dans la nuit de l'ignorance
 Dormoient nos grossiers Ayeux,
 Quand sous le nom de CLEMENCE
 Minerve éclaira vos yeux :
 Triomphe superbe Ville,
 Des Arts éternel azile,
 Aux Sçavans donne la Loi :
 Que la Seine les partage
 Ces honneurs , & que le Tage*
 Prenne des Maîtres chez toi.

Ici Nymphes du Permesse
 Ici regnez à jamais ,
 L'air de Rome & de la Grece
 Eût-il pour vous plus d'atraits ?
 La Cadence , & la Mesure
 Etoient la seule parure,
 Que vous reçûtes de l'Art :
 Et Toulouse leur ajoute
 La Rime , ornement qui coûte
 Et semble né du hazard.

* *Ambassade du Roy de Castille aux Jeux Floraux.*

La Trompette nous appelle:
Quels triomphes éclatans !
Pour qui Flore produit - elle
Ces fleurs qui bravent le tems ?
Le Poëme, l'Ode altiere ,
L'Eglogue , dans la Carriere
Introduisent cent Rivaux :
Apollon lui-même y guide
Pindare , Virgile , Ovide ,
Sous des ornemens nouveaux.
Sur le char de l'Eloquence
Arrivent les Orateurs :
Aux premiers Jeux de CLEMENCE
On oublia leurs Honneurs.
Mais la faute est réparée ,
L'Eloquence reverée
Va jouïr d'un nouveau Prix :
Oüi , les Filles de Mémoire
Ouvrent des trésors de gloire
A tous les genres d'Ecrits.

Que chaque * Printems ramene
Ce spectacle solennel ;
Ici Dieu de l'Hypocrene
Jouï d'un Culte éternel.
Cet auguste Capitoie
Est le Senat , & l'Ecole
De nos Maîtres assemblez :
Les misteres Poétiques
Par leurs sçavantes Critiques
A nos yeux sont dévoilez.
Vous méprisez dans une Ode
Ce délire mesuré ,
Dont l'uniforme méthode
Est de l'ennui préparé :
Il faut des Graces naïves ,
Nul joug ne les tient captives ,
Elles se donnent la main :
Un trait par l'autre s'amene ,
Et le Lecteur se promene ,
Et ne sent pas le chemin.

* *Distribution des Prix au mois de Mai.*

Qui vous lit, ou vous écoute,
Du Beau s'imprime les traits,
Il tourne au Vrai, vers le Doute
Il ne décline jamais:
Ainsi l'Eguille sensible,
Du Nocher guide infailible,
Tourne au Pole constamment:
Eh ! quelle vertu l'anime ?
Celle qu'un instant imprime
A l'aproche de l'Aimant.

Tel que son génie enivre,
Trop souvent s'est égaré:
Heureux, heureux qui peut suivre
Un Conducteur assuré !
Sa Muse avec choix fertile,
Fuit l'abondance sterile
Des Beutez hors de saison:
Et juste autant que sublime,
Des obstacles de la Rime
Fait honneur à la Raison.

O D E I I I.

69

Loïn ces Auteurs , dont Horace
Peint les complots suborneurs ,
Fiers , ou rampans , du Parnasse
Ils usurpent les honneurs.

Que Themis ici fleurisse ,

Que la Brigue & l'artifice

A vos yeux ne puissent rien !

L'ouvrage seul sollicite ,

L'Etranger par son mérite

Devient vôtre Citoyen. *

* On est de cette Académie dès qu'on y a remporté
trois Prix.





O D E I V.



UR la Trompette heroïque

Je n'acorde point mes Airs,

La Sagesse du Portique

N'apefantit point mes Vers.

Vien, riante Terpsicore,

C'est toi seule que j'implote,

Je vais tracer tes apas :

Vien, danse au son de ma Lire,

Et rend les Airs que j'en tire

Aussi légers, que tes pas.

Accourez Dieux & Déesſes,
La Danſe au pied des Autels.
Menoit jadis vos Prêtrefſes
Offrir les vœux des mortels :
Soleil , par ce ſeul langage
L'Indien rendoit homage
A ta féconde clarté :
Des Saliens ſous les armes
Les Danſes , Dieu des alarmes,
Plaiſoient même à ta fierté.

Du Temple paſſe à la Scene,
Danſe , tu peux diſputer
Aux efforts de Melpomene
L'honneur de nous enchanter.
Tes geſtes , tes pas agiles,
Tes caracteres mobiles
Décrivent les ſentimens :
Et ces vivantes Peintures
Changent autant de figures,
Que le cœur de mouvemens.

Mercure du sombre empire
A-t'il repassé les flots ?
Son Caducée en retire
Une foule de Heros ;
Terpsicore les amène ,
Leur rend l'Amour ou la haine ,
Dont ils furent agitez ;
Mouvemens , qui dans moi-même ,
Par un prestige que j'aime
A l'instant sont transportez.

La Crainte pâle & tremblante
Traine des pas languissans ;
La Colere étincelante
Roule des pas bondissans ;
Agité par intervalles
Tombe à chûtes inégales
Le Desespoir plein d'horreurs ;
La libre & vive Allegresse
Coule avec plus de mollesse ,
Que Zephire sur les fleurs.

Grece feconde en miracles,
Chez toi cet Art séducteur
Fit admirer des spectacles
Formez par un seul Acteur :
Ses attitudes parlantes,
Ses pas , ses mains éloquentes
Tracent une histoire aux yeux :
Fécond il se multiplie ,
C'est Telephe qui supplie ,
C'est Oreste furieux.

Toi , qui prêtes à l'Histoire
Ton masque , & tes ornemens ,
Fable , dis - moi , dois - je croire
Protée & ses changemens ?
Je commence à reconnaître
Ce mortel , qui sembloit être
Ce qu'il vouloit imiter :
Rare , & nouveau Pantomime,
Que la surprise unanime
Au rang des Dieux fit monter,

Quel couple aimable s'avance? *

Ce sont deux Amans heureux :

J'interprete leur silence ,

Et j'entens parler leurs feux ;

Ils se suivent , ils s'évitent ,

Ils se joignent , ils se quittent ;

Feinte pleine de douceur !

L'un devant l'autre s'arrête ,

S'aplaudit de sa conquête ,

Où rend grace à son vainqueur.

D'une Troupe plus nombreuse **

Muse ordonne les accords ,

D'une joie impetueuse

Règle & soutien les transports ;

Forme une Danse nouvelle ,

Et de mille autres en elle

Confond la varieté.

Amusante sans bassesse ,

Serieuse sans tristesse ,

Et vive avec majesté.

* *Pas de Deux.*

** *Chacone.*

* Mais Momus & la Jeunesse

Ajoûtent à tes leçons ;

Leur caprice , ou leur adresse

Les varie en cent façons.

Leur pas , leur course inégale

Representent le Dedale ,

Ariane fuit Minos.

Jeux , que sur l'Airain docile

Des armes du jeune Achile

Traça le Dieu de Lemnos.

Terpsicore , ton Empire

Des Hyvers fait nos beaux jours ,

A la place du Zephire

Tu ramenes les Amours.

Le tumulte de tes Fêtes

Leur prépare les Conquêtes ;

Tu sçais voiler les Amans.

C'est-là , que l'Amour redonne

A l'Art qui trompa Pomone

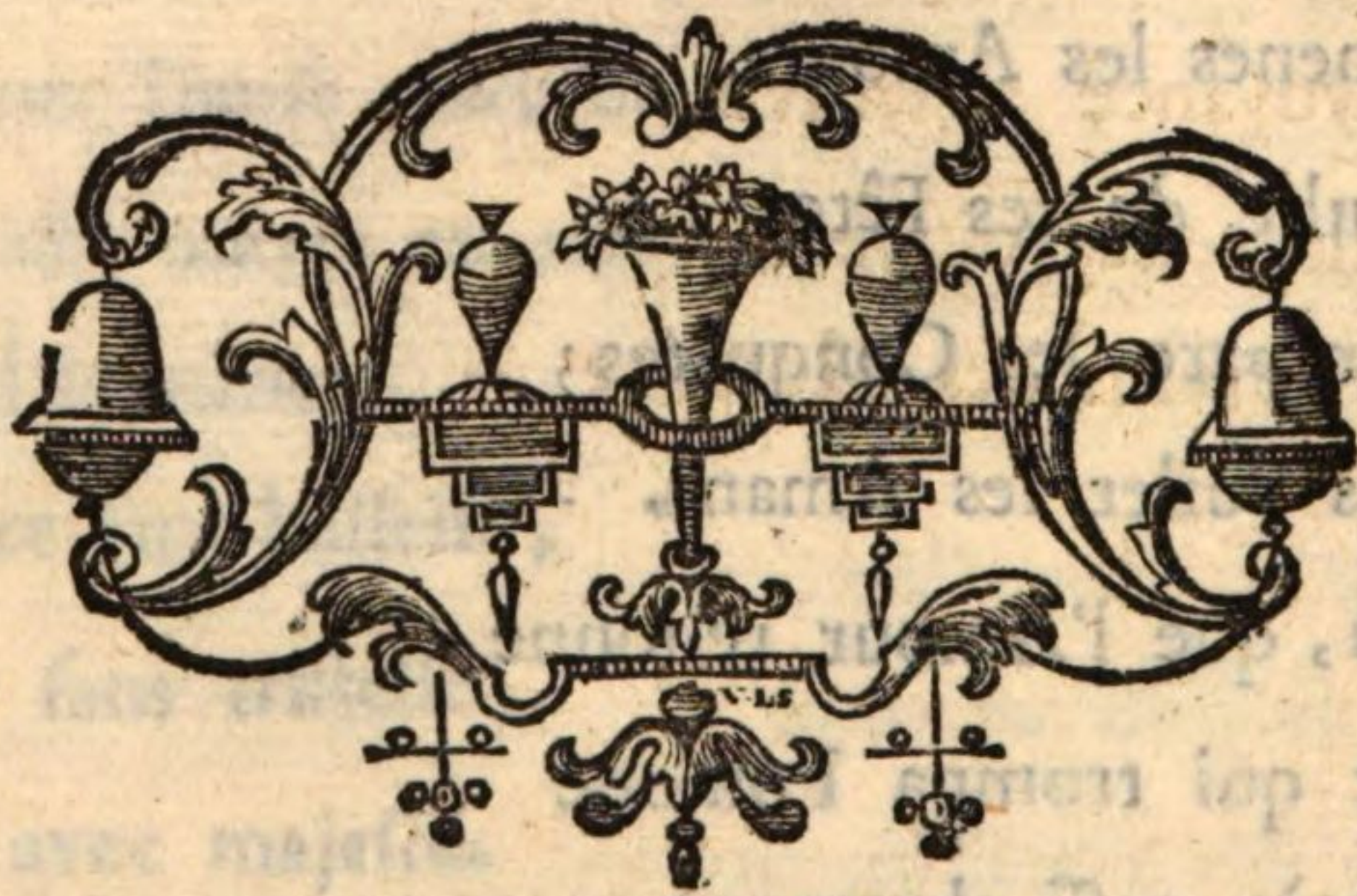
Des succès aussi charmans.

* Contredanses.

Timide Amant de la Gloire,
 Et caché pour l'acquérir,
 * J'attendrai que la Victoire
 Vienne enfin me découvrir.
 Déjà Minerve s'avance,
 Son air riant & sa danse
 Calment mes esprits flotans :
 Prit-elle un autre langage ,
 Pour applaudir au courage
 ** Du Vainqueur des fiers Titans ?

* *Prix remporté à l'Académie des Jeux Floraux.*

** *Minerve dansa la Pyrrique au Triomphe de Jupiter
 sur les Titans.*





O D E V.



AVORIS de la Nature,
Oiseaux , ces Arbres épais
Sont des Palais de verdure,
Qu'elle seule vous a faits :

Dans les Cavernes secrettes

Elle a creusé des retraittes

Aux monstres les plus cruels :

Sa prévoyance attentive

Peut-elle rester oisive

Sur les besoins des Mortels ?

Dans les Champs ils sont en bute
Aux dents des Lyons, des Ours;
A l'Hyver l'Eté dispute
Le soin d'abreger leurs jours.
Si de la Terre ils sont Maîtres,
Pourquoi donc sur tous les Etres
Doivent-ils la conquérir?
Mortels, ce pénible ouvrage
Honore vôte Courage,
Les Arts vont naître & fleurir.
Les Dryades enfermées *
Dans les Pins & les Ormeaux
Souffrent que nos mains armées
Leur arrachent des rameaux :
D'ingenieux assemblages
D'écorces & de feüillages
S'élevent de tous côtez :
Des humains premiers aziles ,
Modeles encor fragiles
Des Palais & des Citez.

* *Origine de l'Architecture.*

Mais quoi ! Les Antres se fendent :
La pierre oubliant son poids
S'élève, les Monts descendent,
L'Art leur impose ses Loix :
Les Cabanes disparaissent,
Des voûtes solides naissent
Et touchent celle des Cieux :
L'Homme, vainqueur des obstacles,
Renouvelle les miracles,
Que Baucis * vit faire aux Dieux.

Contre les fougueux ravages
Des Elemens conjurez,
Contre les Monstres sauvages
Ces abris sont assurez.
Est-ce assez ? Oüi, sage Astrée,
Si comme au Siècle de Rhée,
Ton Culte étoit affermi :
Mais la fureur est extrême,
Et l'Homme est de l'Homme même
Le plus cruel ennemi.

* Cabane de Baucis changée en un Temple par Jupiter.

La crainte armera les Villes,*
Les Fleuves changeant leur cours,
Y font des Remparts mobiles,
Les Rocs sont taillez en Tours.
En vain le Belier la presse,
La nouvelle Forteresse
Résiste sans s'ébranler :
Vulcain voit avec surprise
La Flâme, qui cherche prise,
Contrainte de reculer.

Architecture sçavante,
Déploys enfin tes Attraits,
C'est la Grece triomphante,
A qui tu dois tes progrès.
La simplicité Dorique,
Et l'Elegance Ionique
T'embellissent tour à tour :
Mais ta dernière Couronne,
Corinthe, qui te la donne,
La tenoit du tendre Amour.

* *Architecture Militaire.* Près

Des pleurs d'une tendre Amante

Sur les Cendres d'un Amant,

Au pied de l'Urne, une Acante

Naît, s'élève en un moment.

La Feuille docile s'ouvre,

Suit le Vase, elle le couvre :

On dresse un Temple à Cypris :

Et la Colonne, où l'on place

L'Urne que l'Acante embrasse,

En reçoit un nouveau prix.

Les Autels aux premiers âges,

Ne furent que des Gazons,

Les Temples, que des Bocages,

Tributaires des Saisons :

Les Fêtes, les Sacrifices,

Vont s'affranchir des caprices

Des Vents armez contre nous :

Vous aurez Dieu du Tonnerre,

Des demeures sur la Terre,

Immortelles comme vous.

Près de ces Flots, que l'Alfée, *

A Thetis porte si purs,

Du plus beau zele échaufée,

L'Elide embellit ces murs :

J'y vois le Marbre où respire

Le Roi du Celeste Empire,

C'est lui, voilà sa fierté :

Pour contempler son Modele,

Jusqu'à la voûte Immortelle,

Phidias a-t'il monté ?

Dans ces Demeures funebres **

Dorment les Rois, les Guerriers :

Quels assemblages celebres

De Ciprez, & de Lauriers !

L'Art décore ces Lieux sombres ;

Triomphez superbes Ombres

Sur ces Marbres somptueux :

Nobles Rivaux de l'Histoire,

Marbres, qui de votre Gloire

Parleront à nos Neveux.

* Temple de Jupiter Olympien.

** Tombeaux.

Du Nil l'Onde fugitive , *
 S'arrêtant plus d'une fois ,
 Rend hommage sur sa Rive ,
 Aux Mânes de ses vieux Rois ,
 Leurs fiers Monumens paréssent ,
 Qui d'un pied superbe pressent
 Le Trône où regne Pluton :
 Leur cime ouvrant les Nuages ,
 Fit craindre au Ciel les outrages
 D'Encelade & de Typhon.

Tu redoutes l'œil profane **
 D'un Acteon Indiscret ,
 Dans les Fontaines , Diane ,
 Tu te baignes à regret :
 Mais que ta crainte finisse ,
 Sous un nouvel Edifice
 L'Art captivera les Eaux :
 La Nayade qui l'admire
 Pour le Jaspe , & le Porfire ,
 Quitte son lit de roseaux.

* *Les Piramides.*

** *Les Bains.*

Eij

Que la Terre est étonnée
De tant d'Ornemens divers !
Que notre adresse obstinée
Asservisse encor les Mers :
C'en en fait : La Nereide
Voit sur la plaine liquide
Nager des Châteaux aîlez :
Et dans ces Masses mouvantes,
Croit des Cyclades flotantes
Les prodiges rapellez.

Etoiles, fideles guides
Du Nocher audacieux ,
Vainement les nuits perfides
Vous dérobent à ses yeux.
Sur un Roc toujours tranquile , *
Luit un Soleil immobile
Aux Pilotes égarez.
Ses feux sont plus secourables ,
Que les Jumeaux favorables ,
Dans la Tempête implorez.

* *Le Phare.*

La Mer gronde, l'Air s'allume, *
L'œil au loin va découvrir
Des Rochers couverts d'écume.

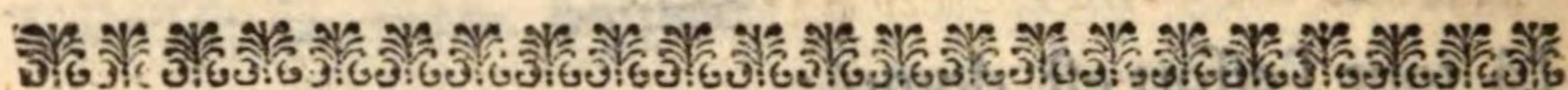
Est-ce là qu'il faut périr ?
Non, ce sont d'heureux aziles,
Des Aquilons indociles
Là tout l'effort est domté :
Les Ondes sont subjuguées,
Et les Voiles fatiguées
Y trouvent leur sûreté.

* *Les Ports.*





ODES.



LIVRE III.

ODE I.

A MONSIEUR DESTOUCHES.



U'ENTENS-JE dans ces Bocages ?

Quels Sons naïfs & touchans ?

Ces Oiseaux par leurs ramages

Font les honneurs du Printems.

Le Silvain prête l'oreille,

La Dryade se réveille

A leurs Chants melodieux :

Echo les repete encore,

Et quittant le Sein de Flore,

Zéphire les porte aux Dieux.

Quoi ! notre voix ne peut-elle

Former des sons aussi doux,

Jupiter, pour Philomele

A-t'il plus fait que pour nous ?

Non : quest-ce que ce ramage ?

Retour du même langage,

Sons vuides d'expressions.

Dans nos chants l'ame respire,

Elle déclare, elle inspire

Ses diverses passions.

Agréable Enchanteresse,

Source de Plaisirs parfaits,

Musique, tendre Déesse,

Heureux qui sent tes Attraits !

La Poësie est ta Fille,

Par tes charmes elle brille,

Elle t'aime, & tu la fers :

Anime ici mon génie,

Et puisse ton harmonie

Se retrouver dans mes Vers !

Quels nouveaux efforts m'enlèvent
Au milieu des Champs Thebains ?
De vastes Palais s'achevent
Sans le secours de nos mains.
Des Rochers marchent, s'arrangent.
Quoi ! sont-ce les Dieux, qui changent
Et la Nature, & ses loix ?
Je me trompe : un Mortel chante,
Et ces Rochers qu'il enchante
Obéissent à sa voix.

Dans les Antres du Rifée,
Quels regrets ! quels cris perdus !
Tu gemis fidelle Orfée,
Ton Eurydice n'est plus :
En vain du rivage sombre
Tu crois ramener son Ombre ;
Illusion de l'Amour !

Lorsqu'aux rives du Cocite
La Parque nous précipite,
C'est sans espoir de retour.

Mais un Dieu plus fort t'inspire,
J'ignorois ces Tons sçavans,
Qui vont pénétrer l'Empire
Impénétrable aux Vivans.
Déjà Caron moins severe
Force au silence Cerbere,
Pour écouter tes Concerts:
Pluton te rend ton Amante.
Ainsi Musique charmante,
Tu triomphes des Enfers.

Le Ciel s'ouvre: Chantez Muses,
Les Dieux applaudissent tous,
Des Pierides confuses
Vous dontez l'orgueil jaloux:
L'Art les guide, & les égare,
Leur chant est dur & bizarre,
Mais quel affreux châtiment!
En perdant la voix humaine,
Vos Rivaux ont pour peine,
Le silence, ou l'enroûment.

D'une jalousie égale
Nos fiers voisins sont épris :
L'Italie est la Rivale,
Qui des chants prétend le prix :
La parure la déguise,
C'est en vain qu'elle s'épuise
A se charger d'Ornemens :
Tendre, elle est effeminée,
Plus vive, elle est effrenée,
Et folle en ses enjouïmens.

Loin qu'une douce Cadence
Regle & mesure ses Tons,
J'écoute, une voix s'élance,
Roule, retombe par bonds.
Surprenans efforts d'haleine !
J'admire : mais avec peine
L'oreille y peut consentir :
Ainsi les tours, qu'on voit faire
Au Voltigeur téméraire,
Etonnent sans divertir.

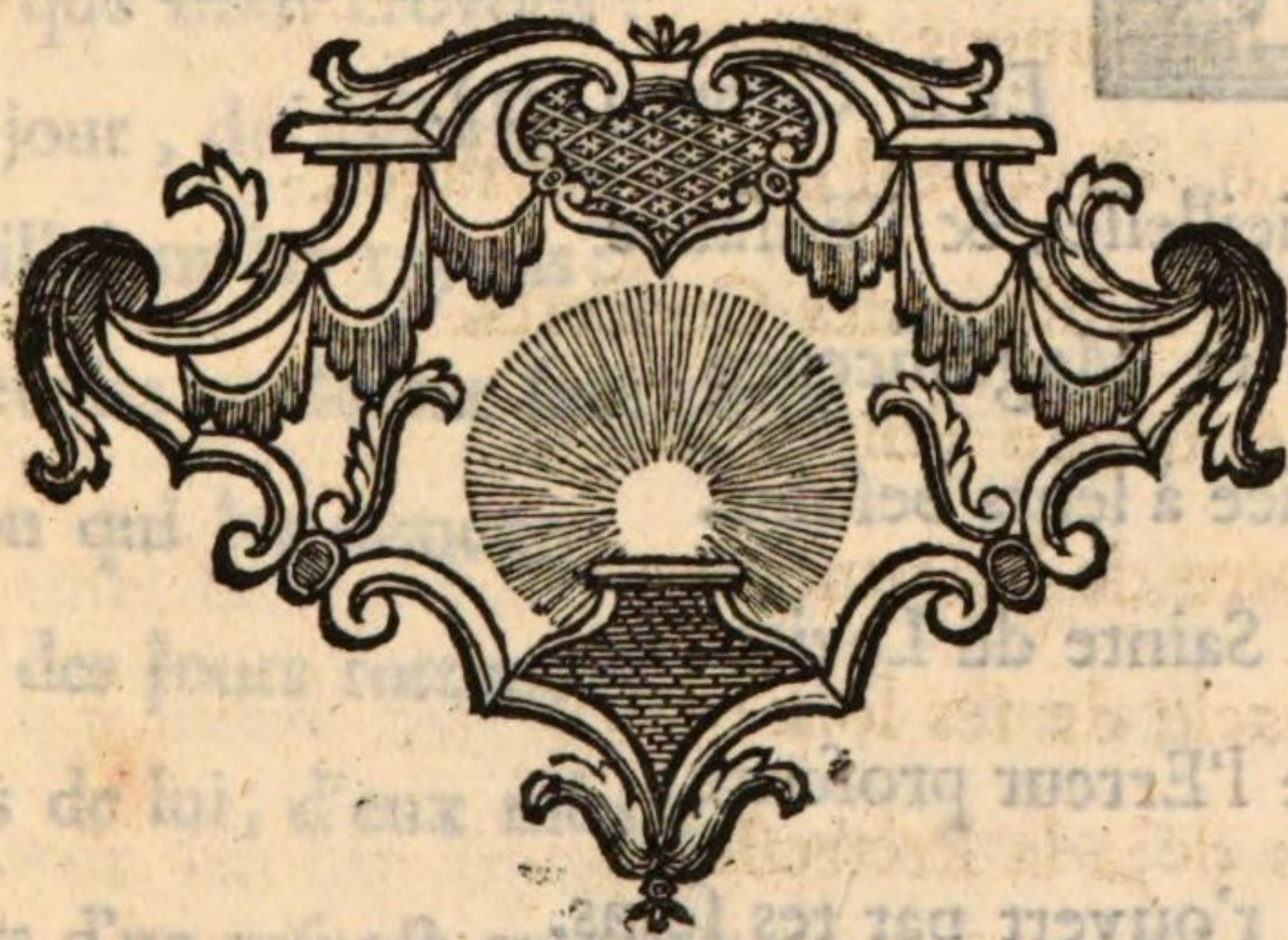
Sûre de son avantage,
Sans le vains secours du fard,
La France est seule assez sage,
Pour fuir, ou pour cacher l'Art,
Emule de la Nature,
C'est toujours avec mesure,
Qu'elle place les beaux traits:
Le Brillant au Vrai s'allie,
Tandis qu'on voit l'Italie
Les séparer pour jamais.

Est-ce Erato qui figure
Un tronc d'Arbre en cent façons?
Et la coupe, & la mesure,
Vont en varier les sons.
Un bois parle, un bois resonance,
Dans les Forêts de Dodone,
Sa main l'a-t'elle arraché ?
Ou dans les voûtes qu'y creuse
La Déesse industrieuse,
L'Echo n'est-il point caché ?

L'Airain, l'Argent, nerfs mobiles,
Vont organiser ce corps,
Et déjà ces bois stériles
Enfantent d'heureux accords :
Sous la main ces nerfs s'agitent,
S'adoucissent, ou s'irritent,
Interpretes de nos Cœurs :
Ils soupirent la tendresse,
Ils expriment l'allégresse,
Ils exhalent les fureurs.

Qu'entens-je ! Est-ce l'assemblage
De dix Instrumens divers ?
Mais non, d'un seul c'est l'ouvrage,
D'un seul naissent des Concerts.
C'est l'Autel de Polymnie,
Le Centre de l'Harmonie,
Et l'Oracle de ses loix :
J'y vois déjà la Prêtresse,
Et docile à son adresse,
L'Autel parle sous ses doigts.

Toi , dont l'heureuse naissance :
De l'Art prévint les leçons :
Toi , qui montras à la France
Le second Maître de Sons :
Tes Chants tendres & sublimes ,
Plus d'une fois à mes Rimes
Prêterent des traits vainqueurs :
DESTOUCHES , c'est à ta Gloire ,
Que je consacre l'Histoire ,
De l'Art souverain des Cœurs.





O D E II.

SUR LA BONTE' DU FEU ROY,

Pour sa Maison.



MONARQUE, de qui l'Histoire

Sera la leçon de Rois.

Le Soldat chante ta Gloire ;

Et le Citoyen tes Loix :

Et la Vieillesse, & l'Enfance

Vantent ta Magnificence

Si propice à leurs besoins.

La voix Sainte du Levite,

Raconte l'Erreur proscrite :

Le Ciel r'ouvert par tes soins.

Vertus brillantes, vous n'êtes
Que la moitié du Heros ;
Montrons ses Vertus secrettes ,
Actives dans le repos.
Parmi son Peuple fidelle,
Sont des Sujets, que le zele
Plus près de lui scût placer :
Serviteurs qui le bénissent ,
Où nos Louanges finissent ,
Les leurs doivent commencer.

Leur sincere témoignage
Est celui que nous croyons :
Chaque jour , de son visage
Ils recuëilloient les rayons :
Leurs devoirs couloient sans peine ,
La Saison qui les ramene
Ouvroit des jours fortunez :
Satisfaits de lui, d'eux même ,
Toujours d'un respect extrême ,
Plus penetrez, que gênez.

Sur le Trône, où tout l'éclaire,
Un Prince masque ses mœurs,
Il faut imposer, ou plaire
A de nouveaux Spectateurs :
Est-il sorti de la scène,
L'humeur se montre, l'entraîne,
Ou l'arrête sans sujet :
Tel, qu'attache le Service
Devient d'un soudain caprice
Ou le témoin, ou l'objet.

Dans son Sanctuaire Auguste
Si LOUIS est retiré,
Par le Maître Aimable & Juste
Le Héros est temperé.
Sincere Ami, Pere tendre,
Il parle, il veut vous entendre,
Sur vous ses yeux sont ouverts :
Il tourne à votre avantage
Tout ce qu'ailleurs il partage
Aux besoins de l'Univers.

Je vois sa main qui n'épanche
Que des Trésors innocens :
Biens , qu'à lui-même il retranche ,
Non aux Peuples gemissans.
Vos vœux même , il les devance ,
Loin de nourrir l'esperance,
Qui s'aigrit par les délais :
Que dis-je ? L'air dont il donne
Et relève la personne
Et redouble les bienfaits.

Je hais ces Princes , que guide
Le Conseil des Favoris ;
La Crainte ou l'Espoir avide
Mettent les honneurs à prix :
Pour vous , qui n'avez qu'un Maître ,
A ses yeux osez paraître
Contez tous sur ses faveurs :
L'Astre qui mûrit les gerbes ,
Qui nourrit les Lys superbes ,
Echauffe les moindres fleurs.

Liberalité plus grande,
Que les bienfaits de Titus!
Son exemple vous commande,
Vous inspire les Vertus.
Du Médisant sanguinaire,
Et du Flateur mercenaire
Il vange la vérité:
Respire foible Innocence,
Ses regards & son silence
Parlent pour ta sûreté.

Tel fut ce Monarque sage,
Du Peuple saint aplaudi,
Son nom s'atira l'hommage
De la Reine du Midi.
Trop heureux, s'écria-t-elle,
Ceux, que la Gloire & le Zele
Ont attachez sur tes pas!
Ils entendent tes Oracles,
Pour voir de si grands spectacles
Les Rois quittent leurs Etats.



O D E I I I.

Sur le même sujet



E Roy fameux par la sagesse,
Que l'Eternel avoit instruit,
Des Tribus goûtoit la tendresse,
De ses travaux c'étoit le fruit.

Entre elles, Emplois militaires,
Soin des Loix, sacrez Ministeres,
Tout se partagea sans débats :
Mais chaque Tribu fut saisie
D'une nouvelle jalousie
Sur l'honneur de suivre ses pas.

LOUIS, c'étoit peu de la gloire
Acquise à tes heureux projets,
Tu goûtes une autre victoire,
Tu veux les cœurs de tes Sujets.
A mes regards ton Palais s'ouvre,
Là de ta Vertu je découvre
Les traits dérobez au grand jour :
Je vois ta bonté Paternelle,
Qui du Domestique fidelle
Cause, & récompense l'amour.

O vous, qui fûtes de sa vie
Les témoins les plus assidus,
Troupe à d'heureux soins asservie,
Rappelez vos devoirs rendus.
Vos jours, sereins par sa présence,
Finiissoient par l'impatience
De vous montrer à son reveil :
Ainsi la Terre languissante
Attend sa beauté renaissante
Des premiers regards du Soleil.

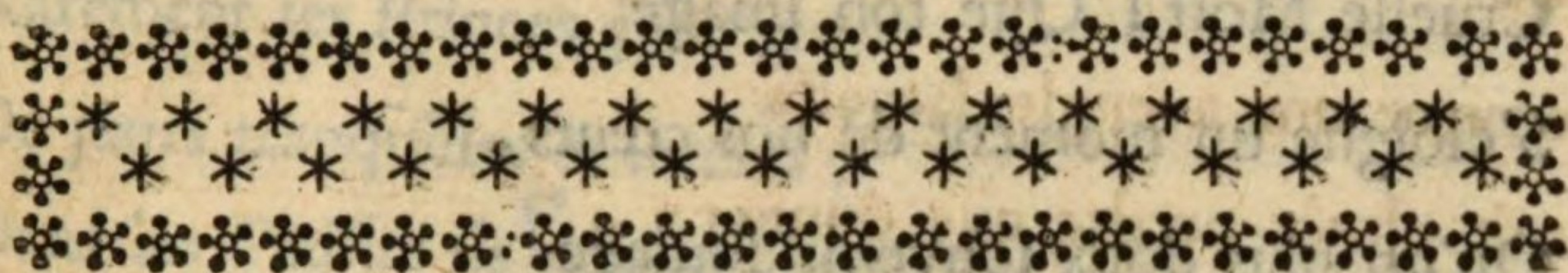
Tirez le voile respectable,
Qui le dérobe aux autres yeux;
Entre vous, & ce Maître aimable
Quel Commerce délicieux!
Contre la jeunesse indocile,
Contre la vieillesse débile,
L'humeur ne vient point le saisir;
Ni la fierté, ni la tristesse,
Ni la fausse délicatesse,
Chagrine fille du plaisir.

Vous Amitié, Vertu privée,
Partage du Vulgaire obscur,
Par Art chez les Grands cultivée,
LOUIS vous offre un cœur plus pur.
Des Conseils qu'il prend & qu'il donne,
Des présens dont il nous couronne,
Vous relevez encor le prix:
Il rend ses Dons hereditaires,
Ils suivent le tombeau des Peres,
Ils couvrent le berceau des Fils.

Souvent une aveugle largesse
Sçait plutôt perdre que donner;
Le Prince achete par foiblesse
Des flatteurs pour le dominer.
LOUIS juge seul les services;
Les préférences, les caprices
N'ouvrent ni ne ferment ses mains;
Son équité se développe,
La même, qui calmant l'Europe,
Pesoit les droits des Souverains.

Esprit d'Amour & de Justice,
Des Trônes éternel appui,
Que LOUIS naissant te choisisse,
Descends & repose sur lui.
Ses vertus se hâtent d'éclorre,
* Son âge ne connoît encore
De Sujets que ses Serviteurs:
Qu'il exerce en eux sa clémence,
Que par cette épreuve il commence
La conquête de tous les Cœurs.

* Cette Ode fut faite en 1719.



O D E I V.

Sur le même sujet.



VOUS qui pesez, justes Arbitres,
Et les Vertus & les Exploits,
Muses, parez de nouveaux Titres
Le Tombeau du plus grand des Rois.

A la Palme qui le décore,

A l'Olive, ajoûtez encore

Des ornemens plus recherchez :

Peignez cette Main bienfaisante,

Et sur sa Maison vigilante

Ses dons chaque jour épanchez.

Cruelle Mort ! Que ton image
S'éloigne un moment de nos cœurs ,
Qu'un plus doux souvenir soulage
Ou du moins trompe nos douleurs !
Troupe fidelle , qui le pleures ,
Confidens de toutes les heures ,
Il respire , il s'offre à vos yeux :
Vôtre amour rapelle son Ombre
Couverte , non d'un voile sombre ,
Mais du plus pur éclat des Cieux.
Dans nos cœurs la Bonté Divine
Elle même imprima ses traits ;
Titre heureux de nôtre origine ,
Es-tu donc perdu pour jamais ?
Helas ! soit vice soit foiblesse ,
Dans l'homme s'élèvent sans cesse
Mille nuages ennemis :
Agitez entr'eux ils se fondent ,
Et nouveaux torrens , ils inondent
Les mortels qui nous sont soumis.



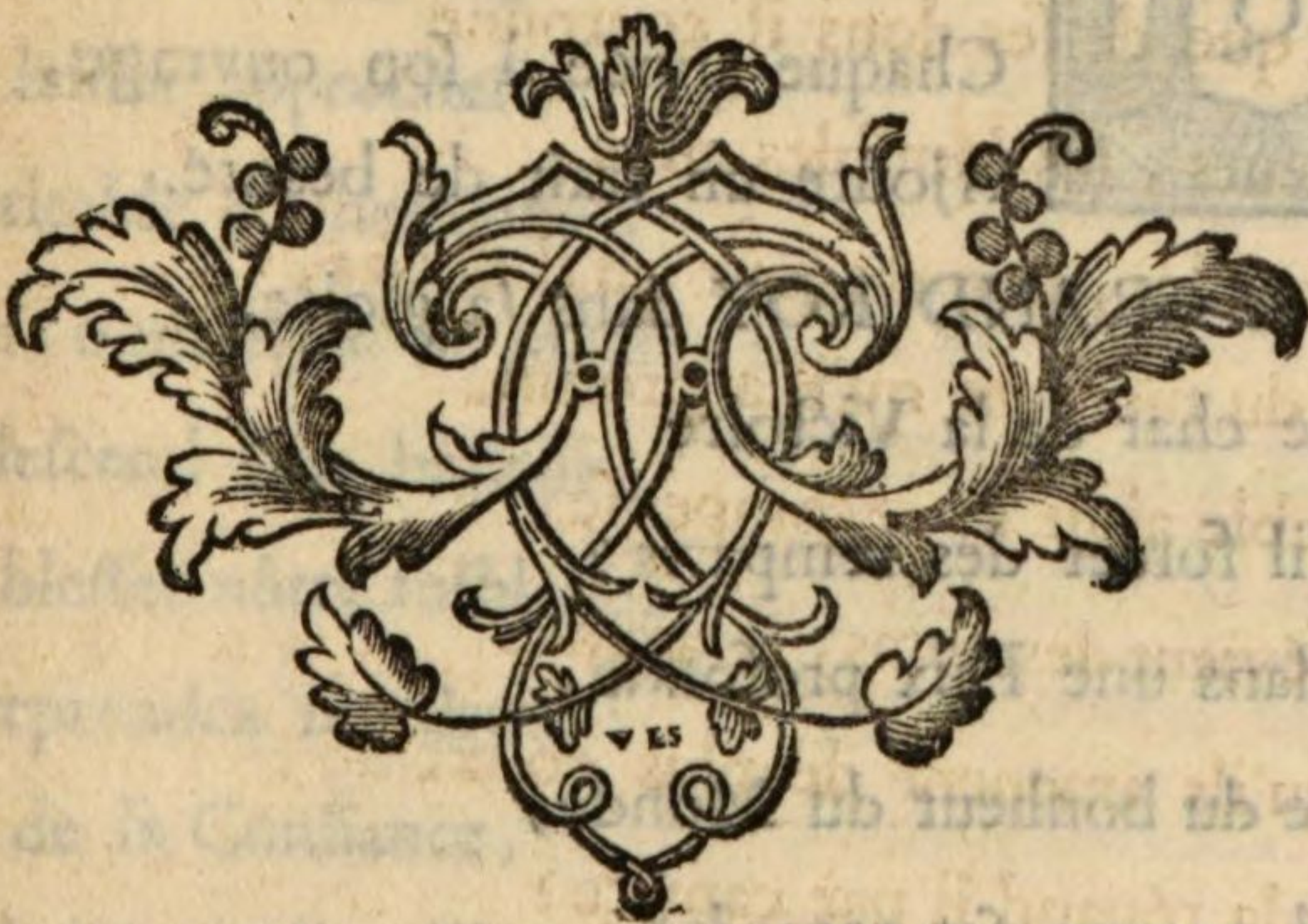
Rarement les Princes jouïssent
De jours tranquilles & sereins ;
Dans les Plaisirs ils s'assoupissent ,
Ils s'éveillent par les Chagrins.
Douceur constante & salutaire ,
Serenité que rien n'altère ,
Par toi LOUIS charma les cœurs.
La froideur , ni l'impatience ,
Ses paroles , ni son silence
N'alarmoient point ses Serviteurs.

O jour de leurs premiers services !
O jour natal de leur bonheur !
Assidus & doux Exercices ,
Paissibles sources de l'honneur !
Où l'Univers voyoit un Maître ,
Leurs yeux n'avoient à reconnaître ,
Qu'un Pere rempli de bonté :
Sans s'abaisser , il sçut descendre ;
Eh ! qu'ils étoient prompts à lui rendre
Ce que quittoit la Majesté !

Toute sa vertu se déploie,
Il est l'Exemple & la Leçon;
Jamais sa puissance n'emploie,
Que les armes de la Raison:
Mais pour l'Astre de la Lumière
C'est trop peu, si dans sa carrière
Il se borne à donner le jour.
Il doit fertiliser le Monde;
Telle fut la bonté féconde
Dont LOUIS paya votre amour.

Vous, que de ses dons il couronne
Serviteurs, ses humbles amis,
Contez-les, non du jour qu'il donne,
Mais du moment qu'il a promis.
Il double ainsi la récompense,
Il prévient les tems, il avance
Ce qu'ils amènent de plus doux.
Mais la répand-il par caprice?
Non; pour lui la grace est justice,
Et titre de gloire pour vous.

Gardes, veillez-vous pour défendre
Un Roy, que gardent tous les cœurs ?
Ou dans ses yeux venez-vous prendre
Ce beau feu qui fait les vainqueurs ?
Vous, sacrez Ministres des Temples,
Dites-nous combien ses exemples
Vous rendoient vos devoirs plus chers.
O jours du Chrétien & du Sage,
Vous deviez durer davantage
Pour le bonheur de l'Univers !





O D E V.

Sur la dignité du feu Roy dans toutes ses actions.



UELLE est cette auguste Image.

Que peint l'IMMORTALITE'?

Chaque année à son ouvrage,

Ajoute un trait de beauté.

C'est le GRAND ROY dans sa gloire.

Sur le char de la Victoire

Va-t'il forcer des remparts ?

Où dans une Paix profonde,

Est-ce du bonheur du Monde,

Qu'il occupe ses regards ?

Pour contempler ce Monarque,
Tous les aspects sont égaux :
Même Dignité , qui marque
Ses Plaisirs & ses Travaux.
L'Astre du jour , dans sa course ,
Des feux , dont il est la source ,
Etend par tout les rayons :
Et LOUIS , de sa personne
Tire tout l'éclat qu'il donne
A ses moindres actions.

La fausse Grandeur a peine
A se laisser approcher ,
La veritable est humaine ,
Et vers nous sçait se pancher :
Elle descend sans bassesse ,
Sans blesser nôtre foiblesse ,
Elle reprendra ses droits :
Mere de la Confiance ,
Nœud d'éternelle alliance
Entre le Peuple & les Rois.

Gloire , qui dans les Batailles
Le conduisois à grand bruit,
Plus paisible dans Versailles,
C'est encor ta voix qu'il suit.
Il dit : Tout change de face,
Un Desert voit à sa place
Naître des Palais pompeux :
L'Onde , & la Terre obéissent,
Et tous les Arts s'anoblissent,
Par un Objet digne d'eux.

Quelles Fêtes il prépare ! *

Jeux , Spectacles , Enchanteurs
Dignes des chants de Pindare,
Et de Princes pour Acteurs.

LOUIS ouvre la Barriere,
Il rend la France guerriere
Au sein même du repos.

Ici je vois Melpomene,
Qui pour embellir la Scène,
Peint d'après lui ses Hieros.

* *Fêtes de Versailles en 1678.*

Des grands cœurs nobles Délices,
Hôtesse de son Palais,
Par d'éternels sacrifices,
Muses, payez ses bienfaits.
Plus fieres, plus souveraines,
Que dans Rome & dans Athenes,
Vous triomphez sur ses pas :
Ses lauriers couvrent vos têtes :
Il égale vos Conquêtes
Aux Conquêtes de son bras.

La terreur de sa puissance,
Les Rois cherchant son appui,
L'Univers dans le silence,
Ou ne parlant que de lui ;
Une Race florissante,
Tout dans le Monarque augmente
L'Eclat & la Dignité.
Fortune, est-ce ton ouvrage ?
Change, il aura dans l'orage
La même serenité.

Faut-il d'un deuil trop funeste
Nous retracer les horreurs,
Lorsque le bien qui nous reste
Répare tous nos malheurs?
Tu vis, infortuné Pere,
Cinq fois la Faux meurtrière
Moissonner l'espoir des Lis.
Quel fort! Mais quelle constance!
Dans ton cœur tu mis la France
A la place de tes Fils.

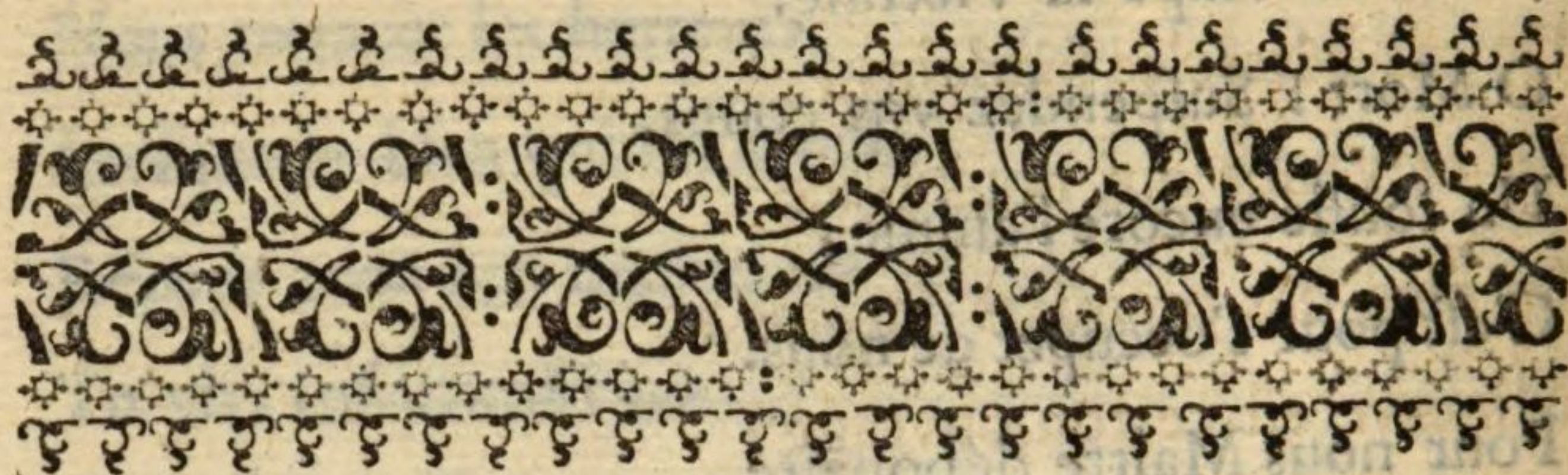
De ce Trône, où je l'admire,
Il voit ouvrir son Tombeau;
L'instant où LOUIS expire
Lui donne un éclat nouveau:
Terme, où les Heros molissent,
Où les craintes avilissent
Ces Cœurs qui ne craignoient rien:
Il vous sent, vous envisage
Avec la froideur du Sage,
Et le zèle du Chrétien.

La

La Mort frappe la Victime.
O Mort ! Suspendez vos coups.
Un souffle encore l'anime,
C'est pour s'occuper de nous.
Pour nous Maître débonaire,
Pour lui seul Juge severe,
Il condamne ses hauts faits :
Dernier trait pour sa mémoire !
Le Juste , immolant sa Gloire,
La consacre pour jamais.



Souverain de tous les Etres ,
Source de toute grandeur,
Toi qui répans sur nos Maîtres
Les rayons de ta Splendeur :
Du nouveau Roi fais le guide,
Et du haut du Ciel préside
A ses Conseils glorieux :
Qu'à ta voix son cœur réponde,
Qu'il soit grand aux yeux du monde ,
Plus grand encor à tes yeux !



O D E V I.



U E vois-je ? Un Desert se change
 En Tempé délicieux ;
 Arbres , Ruisscaux , tout se range
 Sous un Art ingénieux.

Tes richesses dispersées

Nature , ici ramassées

Arrêteront les Zéphirs :

Pour nos besoins si fertile

La Terre , encor plus docile ,

Se pare pour nos Plaisirs.

A qui dois-je rendre grace
De ces Mirâcles soudains ?
Est-ce Venus qui nous trace
Le plan des premiers Jardins ?
Minerve est-ce ton ouvrage ?
Le Lyceé & son ombrage
Te furent jadis si chers.
Est-ce toi , Divine Astrée,
Qui des Villes retirée,
As cultivé les Deserts ?

Jadis Flore mal ornée
Chez les Grecs , & les Romains,
En France fut amenée,
Et s'embellit par nos mains.
Fleurs, quel ordre l'on vous donne !
Le Buis rampant vous couronne,
Et vous assigne vos rangs :
Là, des tapis de Verdure
Etaient sur leur bordure
Vos Spectacles differens.

Là, naît le pâle Narcisse,
Mais pour vivre peu de jours,
Honteux encor du caprice
De ses frivoles Amours.

Ici l'humble Violette
Cherche une obscure retraite,
C'est la clarté qu'elle fuit :
Un feuillage épais l'attache,
Un voile sombre la cache,
Sa seule odeur la trahit.

Ce Buisson élève un Trône,
Où la Roze va regner,
Jadis severe Amazône,
Que l'Amour ne put gagner.
Ses Gardes prirent les Armes,
Pour soustraire tant de charmes
A de jaloux Ravisseurs :
Ces Guerriers sous cette épine
Revivent, & l'Héroïne
Aime en eux ses défenseurs.

Du Printems noble parure ,
Brillez Oeillets radieux ,
Sous votre aimable figure ,
D'Argus je vois tous les yeux.
Vous, Fleur du Ciel aportée ,
Lys, teint du lait d'Amaltée,
Et de Nectar parfumé :
Partagez l'Eté fertile
Avec le Pavot tranquille,
Où Morfée est enfermé.

Qu'ici Glycere prépare
Des Guirlandes aux Autels ;
Que de ces Fleurs Hebé pare
Les Festins des Immortels.
Que d'un Feu lent embrasées ,
Elles tombent en rosées ,
Sur les cheveux de Cypris.
Que les Abeilles avides
Forment ces Trésors fluides ,
Dont Virgile étoit épris.

Des Muses Amans fidelles ,

Chérifions l'Ombre , & les Bois ;

Là , ces Nymphes moins rebelles

Nous éxaucent quelques fois.

Horace a vû Cytherée ,

Sans voile , & de Fleurs parée ,

Dans les Bois de Tivoli.

Pour l'Horace de la Seine ,

Dans Auteüil couloient fans peine

Ces Vers vainqueurs de l'oubli.

Dans nos Jardins pren ta place

Chêne , Géant des Forêts ,

Ton fruit rustique retrace

L'Age d'or & ses Atraits.

Heureux ces fiécles antiques

Où tes branches prophétiques ,

Répondoient aux Grecs surpris !

Bientôt dans Rome aguerrie ,

Du zele de la Patrie ,

Ta feuille devint le prix.

D'une spacieuse Allée
Ces Ormes sont les remparts ,
Ici leur file égalée
Lasse , & charme les regards :
Lâ , dans un ordre bizarre
Ils se croisent , je m'égare ,
C'est la Crete , & ses détours :
Ici leur écorce tendre ,
Aime à s'ouvrir , à s'étendre
Sous les Chiffres des Amours.

Quelles Tentures brillantes
De Chevrefeuils, de Jasmins !
Je vois leur branches errantes
Se captiver sous nos mains.
Tels , que la Soye , ou la Laine ,
Qu'à son gré Pallas promene
Sur des fils entrelassez :
Tels , de ces épais feuillages
Qui courent sur les treillages ,
Des Portiques sont dressez.

Heureux champs de la Provence ,
Séjour des Zéphirs légers ,
Où le Voyageur s'avance ,
Sous des Forêts d'Orangers !
Là, leurs têtes toujours vertes ,
De Perles & d'Or couvertes ,
Se courbent en longs Berceaux :
Hélas ! leur race avortée
Sur nos Rives transplantée ,
Rampe entre les Arbrisseaux.

Un Berger des bords du Tage ,
Dans le Fleuve submergé ,
Par les Dieux , sur ce Rivage ,
En cet Arbre fut changé.
L'écorce couvrit ses charmes ,
Ses Cheveux baignez de larmes
Firent ce feuillage amer :
L'Or qu'il avala dans l'Onde
Devint la graine féconde
D'un fruit si doux , & si cher.

Je vois l'Amour, qui se cache
Près de ces Mirtes charmans,
Les feüilles qu'il en détache
Couronneront les Amans.

Crois avec plus d'abondance
Laurier, digne récompense
De nos Achilles nouveaux :
Résiste aux mains mercenaires,
Qui pour des Hommes Vulgaires,
Osent couper tes Rameaux.

Versez, prodigues Naïades,
Votre liquide Cristal ;
Qu'il rejaillisse en Cascades,
Qu'il coule en large Canal.
Flore sèche en votre absence,
Et dans un triste silence,
Un Jardin languit sans vous :
Répandez sur ces ombrages
Une Pluye, & des Orages
Qui rendent le Ciel jaloux.

Quel Peuple de Marbre habite

Ce séjour délicieux ?

Quoi ! Méduse ici conduite ,

A-t'elle frapé leurs yeux ?

Non , c'est vous Amans fidelles ,

Que des Dryades cruelles

Firent périr dans leurs fers :

Après des peines si rudes ,

Vous gardez vos Atitudes ,

Et vos Ornemens divers.

Mais quels Nuages rapides

M'enlevent dans un Vallon ,

Où l'Arbre des Hesperides

Fut planté par Apollon ?

La Critique inexorable

Est le Dragon de la Fable

Qui veille sur ce Trésor : *

De cent Rivaux qu'elle allarme ,

Un seul Vainqueur la défarme ,

Et cueille la Pomme d'Or.

* *Prix des Jeux Floraux.*



O D E V I I.

A L' A C A D E' M I E F R A N Ç O I S E,

*Prononcée par l'Auteur ayant remporté le prix**d'Eloquence & celui de Poësie en 1715.*

U E L Jour ! Mon bonheur m'étonne,

L'espoir m'en paroïssoit vain :

Quoi ! Minerve me couronne

De l'une & de l'autre main !

Voici le champ de la Gloire,

Où jadis une Victoire

Marqua mes premiers essais :

Minerve tu m'y rappelles,

Dans tes Annales fideles

Ecri mes nouveaux succès.

Mais garderai-je un silence
Suspect d'un orgueil ingrat ?
Non, que ma reconnoissance
Se signale avec éclat :
Mes Juges furent mes guides ,
Dès long-tems mes yeux avides
S'ouvrirent sur leurs écrits :
J'ai surpris quelque étincelle
De cette flâme immortelle ,
Qu'ils versent dans les Esprits.

L'Eloquence à Demostènes
Mit ses foudres à la main ;
Elle a transporté d'Athènes
Son Trône chez le Romain :
Mais la Raison & les Graces
Ne suivirent point ses traces ,
Chez nos Rustiques Ayeux :
Elle y parut négligée ,
Ou bizarrement chargée
D'un Fard qui bleissoit les yeux.



Quels nobles Esprits oserent
Lui présenter le Miroir ?
Tous ses défauts s'éclipserent
Si-tôt qu'elle put les voir.
La voix d'ARMAND, qu'elle implore,
Ou rassemble, ou fait éclore
Des Demostènes nouveaux :
L'Art de parler, & d'écrire
Devint digne de l'Empire,
Agrandi par ses travaux.

Aux Vertus, Chaste Eloquence,
Donne d'Illustres Amans,
Touche, plaïs, à ta puissance
Joins de Sacrez Ornemens :
Que les Cieux t'en applaudissent,
Que de tes Sons retentissent
Les Trônes, & les Autels :
D'un Dieu rend-nous les Oracles,
Ou nous vante les Miracles
D'un Roi, l'honneur des Mortels.

Mais la Muse de la Lire ,
Qui des Chants donne le prix ,
S'offre à mes yeux , & m'attire
Auprès de ses Favoris :
Enchanteresse nouvelle ,
Dans ces lieux évoque-t'elle
Les premiers Fils d'Apollon ?
Ici reparoit Catulle ;
Pindare , Horace , Tibulle ,
N'ont fait que changer de nom .

C'est l'Auguste de la Seine
Que celebrent leurs acords ;
Autour d'eux plus d'un Mécène
Aplaudit à leurs transports :
Retour d'une Paix charmante ,
C'est toi qu'avec eux je chante ,
Mais quel Dieu brisa tes fers ?
Répond , nomme en assurance
Le Bienfaicteur de la France ,
Et celui de l'Univers .

C'est lui: voilà son Image.

Quels Traits! quelle Majesté!

Que j'aime ce fier courage

Temperé par la bonté!

Autrefois Vainqueur rapide,

Infatigable, Intrépide,

C'étoit Achile à nos yeux:

C'est Nestor, dont la vieillesse

N'est qu'une longue Jeunesse,

Egale à celle des Dieux.

Foibles couleurs que j'emploie!

Un seul trait le rendra mieux,

LOUIS marche dans la voye

Du plus Saint de ses Ayeux.

Rois de notre Sang avarés,

Tous deux des Duels barbares

Ont désarmé la fureur:

Moins nos Maîtres, que nos Peres;

Des Autels Vangeurs severes,

Fiers Ennemis de l'Erreur,

Princes, mes Dieux Tutelaires,

Vos Portraits sont mes Trésors,

Et des Signes salutaires,

Pour enhardir mes efforts.

Un jour . . . Mais oïai-je croire,

Que des Juges de la Gloire,

Vous m'attiriez les regards ?

Ainsi Rome fortunée

Attachoit sa destinée

Aux Images des Césars.





ODES.

LIVRE IV.

ODE I.



QUEL est ce Mortel avide
Des périls les plus affreux ?
Deux fois la Zone Torride
L'a vû passer sous ses feux.

Il ne marche pas, il vole,
Le voilà sous l'autre Pole,
Il semble hâter le Temps:
Il pénètre des Contrées,
Et des bornes ignorées
De leurs propres Habitans.

Peuples , que pouvez-vous croire ?

Qui le conduit en ces lieux ?

Est-ce la soif de la Gloire ?

Est-ce un désir curieux ?

Est-ce vôtre Or qui le tente ?

Son indigence est contente ;

Ses armes sont une Croix :

C'est un Dieu qui vous l'ameine,

Ce Dieu vers lui vous entraîne,

Il parle par cette voix.

XAVIER se montre, ils l'entendent :

Leur langue , il l'ignore encor :

Vint mille à ses pieds se rendent,

Dans les champs de Travancor.

Déjà les Villes l'apellent :

Là les Idoles chancelent,

Et tombent sous les marteaux :

Après des cris, des blasphêmes,

Leurs Ministres sont eux-mêmes

Compagnons de ses Travaux.

Dans ces Iles reculées,
Quelles sont ces Nations
De leur Soleil moins brûlées,
Que du feu des Passions?
Leurs Cieux roulent le Tonnerre,
Sous leurs pas tremble la Terre,
Lasse de les soutenir :
Là, chaque jour plus d'un Goufre
Vomit la flâme & le soufre,
Préparez pour les punir.

Vous tremblez . . . ah ! foible image,
Dit-il, de ce juste effroi,
Que Dieu reserve en partage
Aux Ennemis de sa Loi.
La voici sa Loi sacrée,
Vos Peres l'ont ignorée,
Leurs Enfans lui sont plus chers :
C'est vous qu'il cherche, qu'il aime,
C'est pour vous, qu'il m'a lui-même
Ouvert le sein de vos Mers.

L'Inde, à qui d'une Foi pure
THOMAS porta le flambeau,
Deux fois de sa nuit obscure
Sort, & voit un jour nouveau :
La Cendre du saint Apôtre
Se ranime, en forme un autre,
Tout le suit, Peuples & Rois :
Délivrez de l'esclavage,
Sur le celeste Heritage
Ils recouvrent tous leurs droits.

Mais de rage, & d'épouvanté,
J'entens rugir les Enfers.
Eh quoi ! La Foi triomphante
De l'Inde a brisé les fers !
Mais un Monde inaccessible
Nous reste ; ton Nom terrible,
CHRIST, n'y fut point entendu :
Laisse le Japon tranquille,
Et que ce dernier Azile
Pour nous ne soit pas perdu.

Esprits d'erreur & de rage,
C'en est fait, perdez l'espoir :
Parmi ce Peuple sauvage
XAVIER s'est déjà fait voir.
Là, sur l'Erreur étouffée
La Foi s'élève un Trofée,
Vous n'avez plus de soutien :
XAVIER parle, il se déclare :
Et ce Japon tout barbare
Ecoute, admire, est Chrétien.

Fremissez aux grands spectacles,
Dont il étonne les yeux ;
Au même instant ses Oracles
S'entendent en divers lieux :
L'Avenir, il le revele,
Il calme l'Onde rebelle,
Il commande aux Elemens :
L'Aveugle voit la lumiere,
Et les Morts à sa priere
Se levent des Monumens.

O jours heureux, jours celebres,

Où Dieu marque son amour !

Helas ! l'Esprit de Tenebres

Fait un prodige à son tout.

Orage affreux qu'il excite !

Dans nos Climats il suscite

Deux Prophetes de l'Erreur : *

La Lumiere est alterée,

Et l'Europe déchirée

Est en proye à leur fureur.

De la fatale Heresie

Nous respirions le poison,

Quand la Lumiere & la Vie

Passoient à l'autre Horifon :

Foi, chez nous trop discutée,

Au Japon mieux écoutée,

Quels fruits n'as-tu pas rendus !

Nouveaux Saints, Race Conquise,

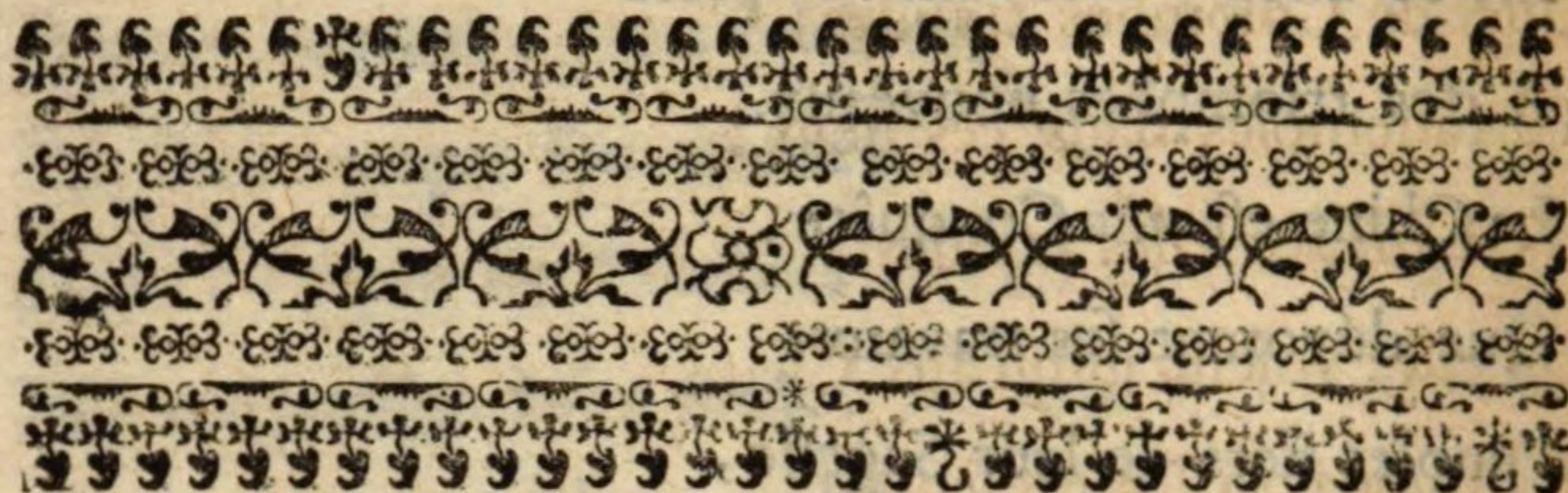
Vous remplacez à l'Eglise

Les Enfans qu'elle a perdus.

* Calvin & Luther.

Est-ce assez ? XAVIER s'apprête
A des triomphes nouveaux.
La Chine est une Conquête,
Que dévorent ses travaux :
Peuples fiers de leur Sagesse,
Retranchez dans la Moleste,
Qu'il faut convaincre, & toucher :
Mais quoi ! La Terre Promise
Echape au nouveau Moïse,
Il meurt sans en aprocher.

Je me trompe... A cet Empire
XAVIER donnera des Loix ;
Il y renaît, il respire,
Il parle par mille Voix :
Ses Enfants , pleins de courage,
Iront achever l'Ouvrage
Né de ses derniers soupirs :
O Posterité fidelle !
Ordre saint , Source immortelle
D'Apôtres , & de Martirs !



O D E I I.



AINT Pontife, dont le zèle
 Touchoit nos derniers Ayeux,
 Leur Posterité fidelle
 Aujourd'hui t'offre des Vœux:

Ici les Fruits de Justice

Semez par ta main propice

Sont encor dans leur Printems:

Puissent ces Fruits, dont l'Eglise

S'enrichit, se fertilise,

Durer au-delà des Tems!

Que de Colombes timides, *
Tu rassembles dans ces lieux !
C'est sur tes Ailes rapides,
Qu'elles volent jusqu'aux Cieux.
A l'Epoux tu les présentes,
Avec ces Lampes ardentes,
Qu'allume la Pieté :
Peuple saint, Peuple innombrable,
A qui tu rendis aimable
Le joug de l'Austerité.

Répond à nôtre esperance,
Fixe chez nous tes travaux;
Paris à ta vigilance
Veut confier ses Troupeaux :
Geneve, où la Foy chancele,
Geneve mérite-t'elle
De lui consacrer tes jours ?
Oüi, l'Erreur l'a ravagée,
C'est ton Epouse affligée,
Tu voles à son secours.

* *Ordre de la Visitation.*

De ce Lac vaste & tranquile,

Que les bords sont agitez !

Peuple follement docile

Aux funestes Nouveautez !

La crédule Bergerie

S'ouvre à des Loups en furie,

Parez du nom de Pasteurs :

Helas ! de ces Sanctuaires

Qu'avoient élevez les Peres,

Les Fils sont les Destructeurs.

SAINTS, que la Foy solennise,

On brûle vos Monumens,

L'Impiété martirise

Vos Corps respectez des ans.

Fureur aveugle ! Elle casse

Ces Tribunaux, où la Grace

S'offre aux cœurs humiliez :

On brise l'auguste Table,

Ton Sang, ta chair adorable,

Grand Dieu, sont foulez aux pieds.

Ah ! que la Terre engloutisse
Ces profanateurs affreux !
Que le Soleil s'obscurcisse,
Honteux de luire sur eux !
Redouble ces coups rapides,
Dont jadis tes Parricides
Furent frapés à ta mort :
Que vois-je ? FRANÇOIS t'implore,
Pour eux il t'appaise encore,
Ce Juste a changé leur sort.

D'une Nation volage
Moins Maître qu'Intercesseur,
Moïse pour apanage
Reçut de Dieu la Douceur.
O douceur, Vertu suprême,
Rare à trouver en nous-même,
Si chère à voir dans autrui !
La Paix lui doit sa naissance,
Du zèle & de la puissance,
C'est la Couronne & l'appui.

Saint Pasteur, voilà tes armes,
Tes succès sont assurez ;
Par tes discours, par tes larmes,
Que de cœurs sont penetrez !
* Mais un Parti sacrilege,
Le fer à la main t'assiege ;
Un Rayon sort de tes yeux :
Ils tombent, tu les embrasses,
Et par des vœux efficaces
Tu fléchis le Ciel pour eux.

Que la Vigne desolée
Pousse de nouvelles fleurs,
Que l'Eglise repeuplée
Respire, & seche ses pleurs !
Les Temples se rétablissent,
Les Hymnes y retentissent,
Le Ciel r'ouvre ses Tresors :
O Grace ! ô succès célèbres !
Jour qui chasse les tenebres !
Voix qui ranime les Morts !

* Dans la Forêt des Alinges.

Quand l'Idolâtre renonce
A ses Dieux de marbre & d'Or,
Sa Raison contr'eux prononce,
Et prend un facile effor:

Mais hélas ! chez l'Heretique
La Raison fiere, & Critique
Repousse la Verité :

Les Sens craignent cette Chaîne,
Ces Voiles, dont la Foi gêne
Leur fausse Sagacité.



Le Vainqueur infatigable
Les rendra tous à la Foi.
Mais non : Peuple déplorable,
Il est mort trop tôt pour toi !
Pour nous du moins il respire ;
Du haut du celeste Empire
FRANÇOIS me dit, Prends & lis :

O Livres ! O traits de flâme,
Epanchemens de son ame,
Vases de Manne remplis !



O D E I I I.



'E T O I T fait d'Israël : Judith, que le
Ciel guide ,
Terrasse d'un seul coup tout le Camp
des Vainqueurs :

Esther ne s'arme que de pleurs :

Elle parle , un Roi tremble & l'Oracle homicide
Se taît : un calme heureux succède à tant d'horreurs.

D'un Triomphe plus grand je vais tracer l'image :

Est-ce un Peuple sauvé ? Non, c'est tout l'Univers.

Vaincre la Mort , briser des fers ,

Ne fut de ce Combat que l'ombre , ou le présage ;

Ici l'Enfer succombe , & les Cieux sont r'ouverts.

Dissipe nôtre nuit , parois , divine Aurore ,

Toi qui dois enfanter le Soleil immortel :

Athènes consacre un Autel

Au Dieu que l'on attend , sans le connoître encore ,

Et le Druyde t'offre un culte solennel.

C'étoit dans nos Forêts , que ces Prêtres sauvages

Par un instinct secret t'adresserent leurs vœux :

Plus éclairez que nos Ayeux ,

O VIERGE , nous t'offrons de plus dignes hommages.

Le Bien qu'ils attendoient , est présent à nos yeux.

Qui m'ouvre en ce moment les Portes éternelles ?

Je te vois sur le Trône où ton fils est placé :

Là le Tonnerre est balancé ,

Tu détournes le coup de nos têtes rebelles ,

Tu nous couvres du Sang , qu'un Dieu même a versé.

Eh ! sans toi des Mortels eût-il lavé le crime ?

Ton Amour , & le sien se sont unis pour nous :

Mere tendre , au Juge en courroux

Tu sçais mieux qu'Abraham immoler la Victime :

Vos deux cœurs ont été percez des mêmes coups.

Pour expier le crime , en étois-tu complice ?

En recevant le Jour , nous souillons sa clarté ,

Couverts d'un Poison hérité ,

Condamnez à la Mort , tributaires du Vice ,

Naufrage , dont je vois ton Berceau respecté.

Où sont ces Cœurs ingrats qui combattent ta gloire ?

O Monstre de l'Asie ! O Spectacle d'horreur !

Un Pontife * Blasphémateur

Jusqu'au pied des Autels . . . Perisse sa mémoire ! . .

Ah ! Chrétiens armez-vous d'une sainte fureur.

* *Nestorius.*

Ephese ,

Ephese aux Combatans, Ephese ouvre l'Arene,
Des Anges de la Terre on voit les Legions,
Pasteurs de toutes Regions :

Les Anges du Ciel même y défendent leur Reine,
L'Impieté succombe aux yeux des Nations.

Ce Feu doit il encor pousser des étincelles ?
Helas ! Nos yeux l'ont vû ce Siècle ténébreux,
Où nos Rivages malheureux

Toleroient, nourrissoient des Sectes criminelles,
Qui proscrivant ton Culte, insultoient à nos vœux.

Pardonne, VIERGE Sainte, & reconnois la France,
Souvien-toi que nos Rois t'ont consacré les Lis,
Ils renaissent tous dans leur Fils :

Tu conservas ses Jours, sa Vertu, sa Puissance,
Il est marqué du Sceau des Rois que tu chéris.

Du Pasteur de Sion, que n'ai-je en main la Lire?

Les Organes humains sont foibles, impuissans :

Toi-même anime nos accens :

Taumaturge te chante, & ton aspect l'inspire,

Daigne encor dans ma main allumer ton Encens.

Du funeste Serpent tu scus briser la tête,

Mais il lui reste, hélas ! de cruels mouvemens,

De nos Cœurs éternels tourmens.

Parois, Reine de Paix, que la Guerre s'arrête,

Que la Grace obéisse à tes comandemens.

L'Enfant d'Elisabeth, dans le sein de sa Mere,

Resentit ta présence, & ce transport vainqueur

Dès lors commença son Bonheur :

Nous affranchis de l'Ombre, & que le Jour éclaire,

Ah ! n'aurions-nous pour toi qu'une oisive ferveur ?

Tu ne trompes jamais les vœux que l'on t'adresse ;

Le Nocher périssant t'implore , & tu le vois ,

L'Onde , le Vent cede à ta voix ;

La Nature en tremblant reconnoît sa Maîtresse ,

N'as-tu pas en naissant forcé toutes ses Loix ?

Rome voyoit ses murs , séjour commun du Monde ,

Se changer en Deserts , & ses Champs en Tombeaux ,

Et la Terre , & l'Air , & les Eaux

Renferment une mort en mille morts féconde ,

Le souffle des Mortels fait des poisons nouveaux.

Le Suprême Pasteur * sur la Chaire Sacrée ,

Pour ses Troupeaux mourans en vain offre ses jours ,

Le ravage croît dans son cours :

Rome est trop criminelle , & sa perte est jurée ;

Non , il espere en toi , tu lui dois ton secours.

* *Saint Gregoire.*

C'en est fait : il se leve , il se rassure , il marche ;

Ton Image triomphe , il la tient dans ses bras :

Que de mourans baissent ses pas !

Tel que le Philistin fuit à l'aspect de l'Arche ,

La Mort fuit , oui la Mort ne te résiste pas.

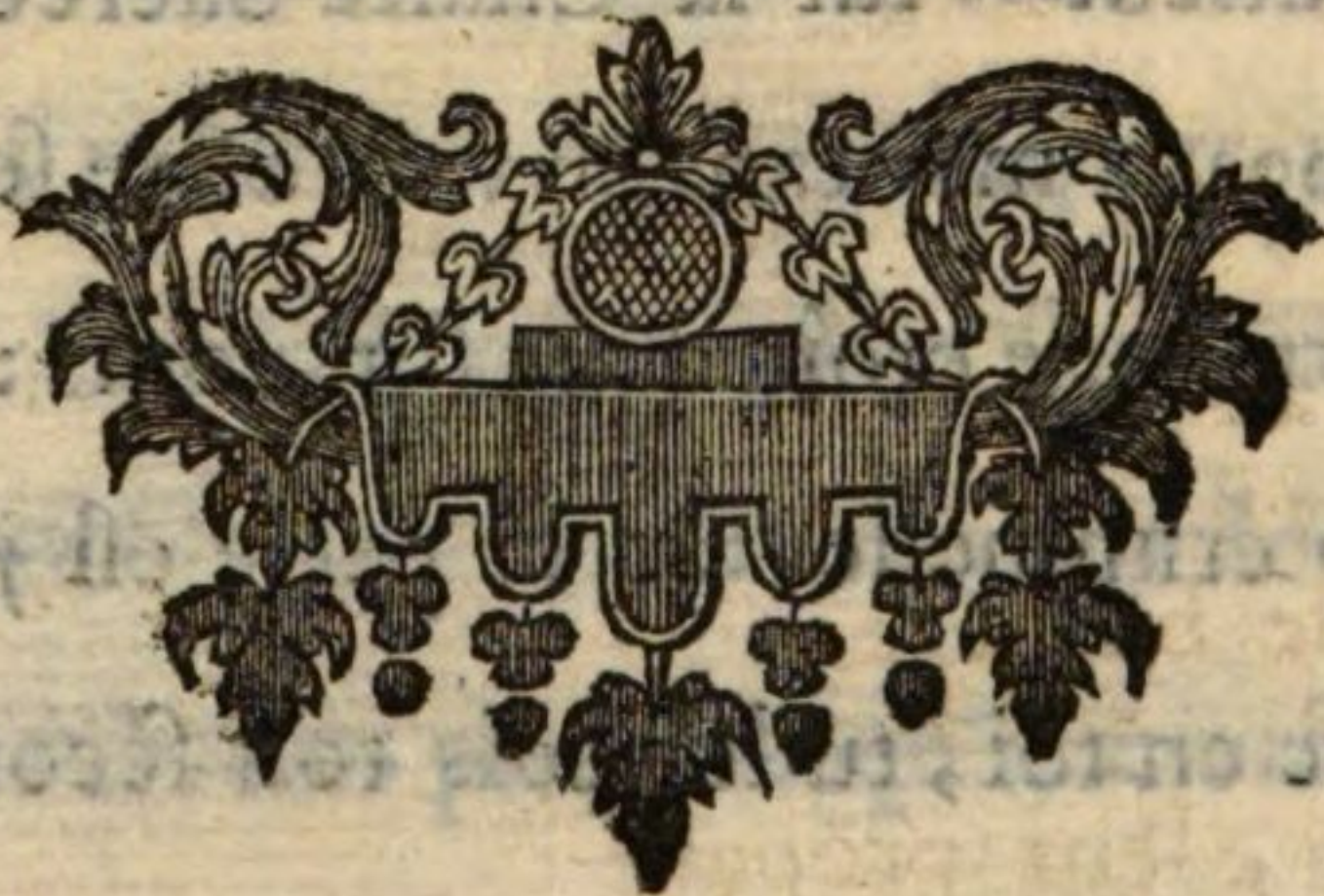
Craignons d'autres poisons , ceux que l'Erreur enfante ,

Ruisseau foible en naissant , Torrent dans ses progrès.

De l'Ennemi brise les traits :

Par Toi la Verité fut toujours triomphante ,

Puisse-t'elle à nos yeux ne s'éclipser jamais !





O D E I V.



N triste séjour renferme
Des Criminels enchaînez,
Le Trépas est le seul terme,
Où leurs maux seront bornez:

Un Ministre inexorable
Prend chaque jour un coupable,
Qu'il égorge aux yeux de tous:
Et ce Spectacle barbare
Leur annonce, leur prépare
L'instant de sentir ses coups.

Voilà l'état où nous sommes ,
La Terre est notre Prison :
Le Ciel condanna les Hommes
Aux Feux , au Fer , au Poison :
Chaque Mort est le suplice ,
Qu'une éternelle Justice
Contre nous a prononcé :
Le Glaive à toute heure frappe ,
Dans un instant tel échape ,
Qui dans l'autre est renversé.
Quoi ! lâchement intrepide ,
Périrai-je sans fremir ?
Où dans un oubli stupide ,
Chercherai-je à m'endormir ?
O Mort ! une erreur fatale
Nous flatte sur l'intervale ,
Qui nous sépare de toy :
Elle allonge la mesure
Du peu de Jours , qu'on s'assure
Pouvoir soustraire à ta loy.



Sur mon front fleurit encore.

La Santé, mere des Ris;

Eh quoi ! Ma dernière Aurore

Luit à mes regards surpris !

La chute des Edifices

Toujours par quelques indices

Se laisse au moins pressentir :

Et souvent de la ruine

De notre obscure Machine

Rien ne peut nous avertir.

Ah ! demande à la Nature

Comment a duré ce Corps ;

Interroge sa Structure ,

Ses Organes , ses Ressorts :

Sang , Liqueurs , Ruisseaux agiles ,

Qui dans ces Roseaux fragiles

Précipitez votre cours :

Helas ! s'il faut qu'une goutte

Quitte , ou retarde sa route ,

C'est le terme de nos jours.

Les Elemens en furie
Aux Ans joignent leur effort.
Qu'est-ce donc que notre Vie ?
Un combat contre la Mort.
Aux Alimens la faim cede ,
Indispensable remede ,
Source de tourmens nouveaux :
L'Art à leur progrès s'opose ,
Et le secours qu'il propose
N'est qu'un échange de maux.

Le Temps enfin nous entraîne ,
Lassé l'on cede au torrent.
O Ciel ! quelle affreuse scène ?
Que vois-je ? L'Homme expirant.
Ce regard fixe , & farouche ,
Cette pâleur , cette bouche ,
Qui s'ouvre en vain aux regrets.
Ah ! de tes plus vils ouvrages ,
Nature , avec tant d'outrages ,
Tu n'effaces point les traits.

Là ce Heros, qu'un Royaume
Revere, idolâtre, craint,
Ne voit en soi qu'un Phantôme,
Qui souffre, languit, s'éteint.
Gloire, Puissance, Richesse,
Tout fond sous lui, sa foiblesse
Pleure des apuis si chers :
Là, son audace asservie
Laisse avec un œil d'envie,
Un Esclave dans les fers.

Toi, qui te lassois de vivre,
Esclave né des Besoins,
Pauvre, la Mort te délivre,
Et tu ne te plains pas moins.
Tu perds le jour qui t'éclaire,
Pour toi Richesse aussi chere,
Que pour les Rois leur Grandeurs :
Tu perds enfin tes semblables,
Dont les regards pitoyables
Adoucissoient tes douleurs.

L'Ame aux Organes soumise,

Ne voit rien distinctement,

Des Objets la foule épuise

Les forces du sentiment.

Souvent la douleur s'efface

Par un bien, qui prend sa place,

Où par de moindres Douleurs :

Mais du Corps l'Ame échapée,

Est à la fois occupée

De chacun de ses malheurs.

La Verité redoutable

Lui présente le Miroir,

Le Remords suit, il l'accable

De tout le poids du Devoir.

Elle fremit, elle tremble,

Le Temps autour d'elle assemble

Tous les Jours qu'elle a perdus :

Le Mensonge, à sa rencontre,

Leve le masque, & lui montre

Les pièges qu'il a tendus.

Dans le fonds d'un Antre humide
Dorment des Serpens affreux ;
Là ce Voyageur sans guide,
Entre , il s'endort avec eux.

Mais une Clarté soudaine
Perce l'ombre , à quelle peine
Ce Mortel est-il livré ?
Tous ces Monstres qui sommeillent
Respirent , ils se réveillent ,
Bientôt ils l'ont devoré.

Monstres cent fois plus terribles,
Crimes soufferts , ou commis ;
Ainsi dans nos Cœurs paisibles
Vous demeurez endormis.
Quel réveil ! quelle lumière
Eclate à l'heure dernière,
Et force l'Homme à vous voir !
Il sent toutes vos morsures,
Vous versez dans ses blessures
Le poison du Desespoir.

Ah ! fuyez , lugubre Image ;
Mais non , rendez-moi plus fort ;
Je serai comme le Sage ,
Le Disciple de la Mort .
Devant cet Objet austere ,
Les Passions vont se taire ,
Leurs Objets vont s'effacer :
Le Passage inevitable
En fera moins redoutable ,
C'est l'adoucir , qu'y penser .

Le Plaisir qui nous attache ,
Prête à la Mort plus de Traits ,
La Cruelle nous l'arrache ,
Et nous consume en regrets .
Ah ! secouons cette chaîne ,
La Mort avec moins de peine
Rompra des nœuds affoiblis :
Que l'Amour des Biens solides
Occupe enfin tous les Vuides ,
Que le Monde a mal remplis .



O D E V.

SUR LE VŒU DE LOUIS XIII.



SOURCE du Bonheur du Monde,
 Auguste Reine du Ciel,
 VIERGE, qu'une voix féconde
 Fit Mere de l'Eternel.

De ton Nom la Terre est pleine,
 Mais aux Rives de la Seine
 Donne tes plus doux regards :
 C'est là, que le zele antique
 Pour ton Temple Magnifique,
 Reveilla l'effort des Arts.

Toujours ton Fils récompense
Les Cœurs jaloux de tes droits ;
Dans les Jours de sa Clémence,
Il nous a donné nos Rois.

Rois Pieux , Justes , & Sages ,
Ton Temple de leurs Images

Voit ses dehors embellis :
Chéri sur tout la Mémoire
De celui qui mit sa Gloire
A te soumettre nos Lys.

C'est lui , qui dans la Rochelle
A triomphé des Enfers ,

Il domta l'Erreur rebelle ,
Son bras enchaîna les Mers.

Dans cette grande journée ,

La Terre fut étonnée

Les Cieux furent réjouis ;

C'est ce Roi , dont la Justice

N'eut d'Ennemis que le Vice ,

C'est le Pere de LOUIS.



Il parle, le Ciel l'inspire :

Il te vouë, & ses Sujets,

Et l'Espoir de son Empire,

L'Heritier de ses Projets.

VIERGE, sois lui favorable,

Et qu'un Monument durable

Signale ce Jour heureux :

Que ces voûtes applaudissent,

Que les Trésors enrichissent

L'Autel témoin de ses Vœux!

David pour dernier hommage,

Promet un Temple à son Dieu,

Son Fils aura l'avantage

De consacrer le Saint Lieu.

Mais pour un honneur si rare,

Que Salomon se prépare

Par de Vertueux Exploits :

Que le Flambeau de la Guerre

Soit éteint, & sur la Terre

Dieu va descendre à sa voix.

La France à jamais purgée
Du noir venin de l'Erreur,
Nôtre valeur corrigée
De sa barbare fureur,
La Foi, parmi les naufrages,
Portée aux lointains Rivages,
La Paix donnée aux mortels:
LOUIS, voilà les offrandes,
Que Dieu veut que tu lui rendes,
Il t'attend sur ses Autels.

Que vois-je! Ces murs Gotiques
En marbre sont transformez:
Là s'élèvent des Portiques
Par la Sculpture animez:
En fleurs le Pavé se change,
Des marbres l'heureux mélange
Donne au Pinceau des rivaux:
Et l'or, qu'avilit sans cesse
Notre profane moleste,
Triomphe en ces Saints Travaux.

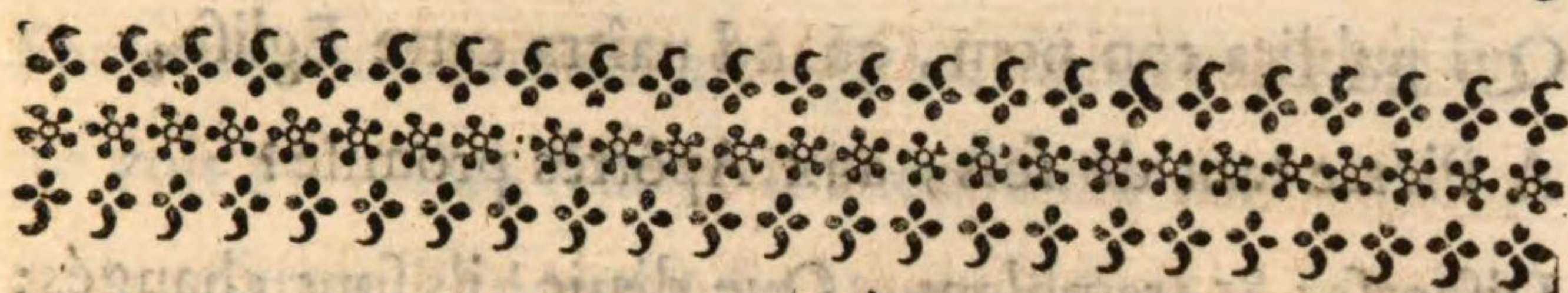
De

Des Misteres adorables
C'est-là l'Auguste séjour :
Là , pour des Mortels coupables
Dieu naît , & meurt chaque jour :
De son sanglant Sacrifice
Je vois l'Instrument propice ,
Sa Mere l'offre à nos yeux :
Des Anges la troupe ailée ,
A ce Triomphe est mêlée ;
Voilà l'image des Cieux.

LOUIS , pose ici tes palmes ;
Et de tes succez divers ,
De nos Jours rendus plus calmes ,
Rend grace au Dieu que tu fers.
Tel , dans la Sion nouvelle ,
De ses Rois brûlans de zele
Est l'hommage solemnel :
Ces Vassaux du Roy suprême
Abaissent leur Diadême
Au pied du Trône éternel.

Grand Dieu, dans LOUIS contemple
Le Chrétien plus que le Roy :
Son Cœur fut toujours le Temple
Le plus précieux pour toi.
Ce sont tes loix qu'il consulte,
Ton Nom, ta Gloire, son Culte
N'ont point de plus ferme apuy.
Répond à notre esperance,
Entend ses vœux pour la France,
Ceux de la France pour luy.





LES APÔTRES.

P O E M E.

AU TRES R. P. TOURNEMINE, Jesuite.



SPRIT, qui descendu sous de volantes
flâmes,

De nos premiers Pasteurs vins embra-
ser les ames,

Je chante ton pouvoir, & les combats divers,

Des Vainqueurs qui par toi soumirent l'Univers.

Le Dieu, que son amour plus puissant que nos crimes

Fit naître, pour ravir aux Enfers leurs Victimes,

Connu d'un nombre obscur, du reste abandonné,

Et par un Peuple entier au suplice entraîné,

Avoit rempli ses jours, consommé sa Victoire:

Le Très-Haut le rapelle au Trône de la Gloire.

Eh qui donc à la Foi soumettra les Mortels?

Quelles mains briseront les Dieux & leurs Autels?

Qui publiera ton nom , quand naîtra cette Eglise ;
A Pierre tant de fois , aux Apôtres promise ?
Dispersez & tremblans . . Que dis-je ! ils sont changés :
L'Esprit souffle sur eux ; ils sont encouragés.

Par eux de l'Univers tu recevras l'hommage ,
De tous ses habitans ils parlent le langage.
Les Oracles Divins par tout sont entendus ,
Les Puissans sont troublez , les Sçavans confondus.

Mortels écoutez-nous : le Dieu qui vous fit naître ,
Par qui vous respirez , ce Dieu votre seul maître ,
Vous parle , vous appelle , ouvrez enfin les yeux ,
Reprenez avec nous tous vos droits sur les Cieux ;
D'un bonheur éternel recevez l'esperance ;
En nous , vils Instrumens , connoissez sa puissance ;

Ils disent. Et leur voix fait répondre les Sourds.
Les œuvres de leurs mains confirment leurs discours.
Pierre rend par son ombre un mourant à la vie ,
Il appelle la Mort , elle enleve Ananie :
S'il tombe dans les fers , invisible il en sort.
Et toujours dans ses Saints Dieu paroît le plus fort.

De la Gentilité commençant la défaite ,

Paul chez le Proconsul aveugle un faux Prophete.

Je vois près d'un Autel , le Pontife étonné

Lui présenter l'Encens à ses Dieux destiné.

Ephese , lieu fameux par ce Temple profane ,

Où l'Enfer est servi sous le nom de Diane ,

Des Prêtres contre lui rassemble la fureur :

Paul brûle par leurs mains les Livres de l'Erreur.

Rome le voit enfin : Cette Reine du monde

Offre à son zele avide une moisson féconde.

Monstre , qui de ta Mere as déchiré le flanc ,

Neron , à tes forfaits ajoute encor son sang.

Saints Apôtres , mourez , où la Foi vous appelle.

André dans l'Achaïe épuisant tout son zele ,

Grand Dieu , deux jours entiers t'adore sur sa Croix ,

Et de ce Tribunal prononce encor tes loix.

Sous le Ciel le plus pur il est une Contrée ,

Aux Plaisirs comme aux Arts de tout tems consacrée.

Là le Mensonge , Enfant d'un Peuple ingenieux ,

Pour flater leurs penchans sçut leur faire des Dieux.

De l'Amour en ce lieu tout vante la Victoire ;

Les remparts des citez , monumens de sa gloire ;

Et jusqu'aux murs jadis brûlez par ses fureurs ,
Dont les débris pour lui sont de nouveaux honneurs.
Moins touchez des Talens que le Ciel leurs partage,
Qu'éveillez par le soin d'en corrompre l'usage,
Les Habitans pour loi n'ont eu que leurs transports ;
La coutume à proscrire la honte & le remords.
Les lâches Voluptez font l'hommage , qu'ils rendent
Aux Dieux qu'ils ont forgez , aux Rois qui leur com-
mandent.

Toi , qui du pur Amour éprouvas les douceurs,
Vien d'un amour profane étouffer les horreurs ,
Vien , Disciple cheri , ta voix soumet la Grece :
A ton aspect austere a fremit la Moleste ;
Aux bords du précipice ils étoient endormis ,
Trop heureux d'être enfin reveillés à tes cris !
Là , le Voluptueux change en pleurs ses délices ,
Des Idoles du cœur il fait des Sacrifices ,
Pour les foibles Mortels objets plus dangereux ,
Que ce Marbre & ce Bois, sourds témoins de leur vœux !
Cependant aux Persans Thomas se fait entendre ;
Et sans borner sa course , où finit Alexandre ,

Il cherche des Climats jusqu'alors ignorez ,
Il a passé les Mers dont ils sont entourez ;
Il deffille les yeux de l'Indien sauvage.
Que son nom , son tombeau consacrant ce rivage ,
Y soient glorifiez jusqu'à la fin des Tems !

En quel lieu le Soleil voit-il des Habitans,
Où ces Maîtres nouveaux ne portent la lumiere ?
Unis d'Esprit entr'eux , divers dans leur carriere.
O course de Geants ! O rapides Exploits !

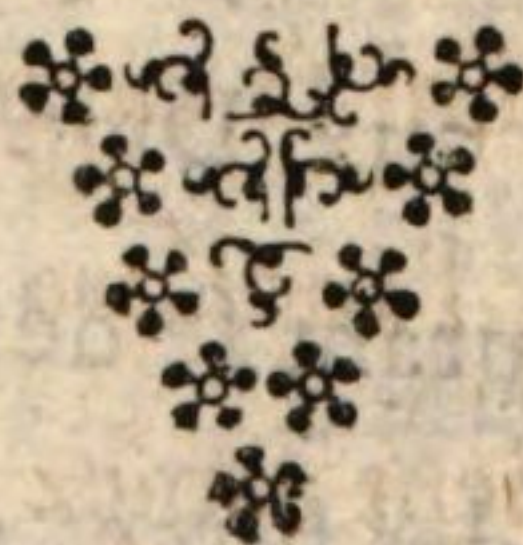
Tout croit , tout est touché , tout se rend à leur voix.
Mais la Foy triomphante ouvre un autre spectacle :
Des Cœurs qu'ils ont formez la vie est un miracle ;
Tu les nourris , Seigneur , ils vivent de la Foi ,
Et toujours ils sont prêts à s'immoler pour toi ;
Ils ignorent des Biens l'injurieux partage ;
La Richesse d'un seul de tous est l'héritage ;
Fideles , de la Grace ils conservent le don ,
Ils ont des Passions oublié jusqu'au nom.

L'Ambition s'arrache aux Dignitez qu'elle aime ,
La Vengeance en pleurant se désarme elle-même :
La Vieillesse reprend des forces pour souffrir ,

Et l'Enfance est déjà résolüe à mourir.

Fruits purs , Fruits cultivez par les mains des Apôtres ,
Vertus des premiers tems , renaissés dans les nôtres.
Vous , Apôtres , du Verbe Ambassadeurs sacrez ,
Vous , par qui nos Ayeux se virent éclairés ,
Quand vous viendrés , au son des fatales Trompettes ,
Vangeurs des Veritez , dont vous étiez Prophetes ,
Sur des Trônes de feu juger les criminels ,
Ah ! réservés pour nous des regards paternels.

TOURNEMINE , ton cœur étoit né pour la Gloire ,
Tu laissas à ton Sang la profane Victoire ;
Tes Ayeux la cherchoient pour eux , ou pour leurs Rois ,
C'est un Maître plus grand dont ton cœur a fait choix ;
C'est lui qui souûtenoit les Vainqueurs que je chante.
Tu parles : à ta voix fuit l'Erreur fremissante ,
Leur zele renaissant anime tes travaux ,
Le même prix atend tes Triomphes nouveaux.





L E S M A R T Y R S.

P O E M E.

A

MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE FLEURY.



CONFIDENT du Très-Haut*, Disci-
ple, Ami fidelle,
Aigle, dont l'œil perça la demeure
éternelle,

Dis-nous ceux que tu vois places au premier rang,
Une Palme à la main, & tout couverts de sang;
Temoins de notre foy, Martyrs, dont le courage
Imitant le Sauveur, consoma son ouvrage:
Leur Supplice se change en Triomphe immortel,
Et du tombeau, leur cendre à passé sur l'Autel.

Le CHRIST avoit fini sa carrière penible,
Et l'infidelle Hebreu, l'Idolâtre insensible,
Contre la Verité s'étoient armez en vain.

* S. Jean dans l'Apocalypse.

Pour elle tout obstacle est un nouveau chemin.
Douze Organes choisis l'annoncent à la Terre ;
Le Mensonge s'épuise à leur faire la guerre ;
Par eux l'Areopage est déjà confondu :
Déjà le jour aux Morts par leur ombre est rendu.
Pour affoiblir ces coups, si l'Enfer les imite ,
Elevé dans les airs Simon se précipite.
Miracles & Discours, tout éclaire les yeux :
L'un renonce à ses biens , l'autre abjure ses Dieux ;
Femmes , Enfans , Vieillars , que la Grace rapelle,
Tout forme pour le Ciel une race nouvelle.

Quel espoir reste donc au Pere de l'Erreur ?
Le bonheur des Humains irrite sa fureur.
De ses mugissemens les Enfers retentissent ,
Son Trône est ébranlé , ses Ministres fremissent.

A ses cris redoublez arrive un Monstre affreux ,
Entouré de poisons , de glaives , & de feux.
C'est lui , qui sous le nom des noires Eumenides ,
Sçut armer , & punir les premiers parricides.
Ses Serpens , ses Flambeaux exhaloient dans les cœurs
Ou de fougueux transports , ou d'adroites fureurs.

Il est le même encor. Des flâmes éternelles
Sa bouche à l'Univers souffle les étincelles.
Par les tourmens, & l'art de les faire durer,
Il prépare la mort, & la fait désirer.
Aux horreurs du suplice il ajoute sans cesse
Par la main qu'il choisit, par l'appareil qu'il dresse;
Il jouit des douleurs, ouvre & ferme le flanc,
Et souvent goutte à goutte il fait couler le sang.
Redoutable soutien de mon funeste Empire,
Sors des fers, dit Satan, vole, poursui, déchire
Ce monde de Sujets revoltez contre moi,
Et que séduit l'apas d'une nouvelle Loi.
L'orgueil soutient un cœur, mais les sens le trahissent,
A l'aspect des Tourmens ils cedent, ils molissent.
Eclate, arme les Rois, les Prêtres, l'Univers;
Répand l'horreur, le sang, repeuple les Enfers.
Le Monstre impatient sur la Terre s'élance,
Et selon les climats déguise sa vengeance.
Solyme le reçoit; au Temple il va s'asseoir,
Prend l'habit du grand Prêtre, & porte l'encensoir;
Ouvre les Livres Saints, & pour le culte antique

Il rapelle en pleurant le zele Prophetique ;
Leur parle d'un Messie armé de Légions ,
Qui doit le fer en main domter les Nations.
Il celebre en passant l'équitable supplice
De ce Mortel obscur, qu'a proscriit leur Justice ;
Que la mort d'un vil nombre ou coupable, ou séduit
De la mort de ce Chef vous assure le fruit.

O des Prophetes Saints meurtriere barbare,
Solyne, à ce discours ta fureur se déclare.
Le Jourdain, qui recule à tes crimes nouveaux ,
Du sang de ses Enfans verra s'enfler ses eaux.

Au Trône des Cefars le Monstre alors s'envole ;
Précedé de Liéteurs, il monte au Capitole,
Des Vestales, du Peuple il excite les cris,
De ce sage Senat il trouble les esprits ,
Il fait pâlir Cesar, aux Maîtres de la Terre
Il montre les Chrétiens tous armés du Tonnerre,
Les Dieux prêts à tomber, & Rome sans apui,
Le Feu sacré qui meurt, & l'Empire avec lui.
Hâtez-vous, par ma voix les Dieux vous avertissent.
Qu'aux pieds de leurs Autels vos Ennemis perissent.

Le Tibre d'échafauts voit ses bords se couvrir.
L'Idole est là ; faut-il l'encenser , ou perir ?
Le Chrétien se déclare , & le bucher l'embrase ;
Ou le Mortier le broie , ou la Meule l'écrase ;
Par des Coursiers fougueux les uns sont déchirez ,
Les autres dans le Cirque aux Tigres sont livrez.
De razors éguisez une Rouë est armée ,
Là les ongles de fer , ici l'huile enflâmée.
Est-ce assez ? on ajoute à ces objets affreux
L'image des Plaisirs , tourment plus dangereux.

Comment vaincre, grand Dieu, si tu les abandonnes ?
Mais des foibles Roseaux ta main fait des Colonnes.
Le Sexe le plus foible affrontera la mort.
Sous quatre âges courbé Policarpe plus fort
Croît tous ses jours perdus , jusqu'au jour du martyre.
Une mere , cedant au zele qui l'inspire ,
Porte sur le Bucher le dernier de ses fils,
Et de l'Eternité partage entr'eux le prix.

Le Monstre en fremissant ne se rend pas encore :
Quoi sont-ils soutenus d'un pouvoir que j'ignore ?
La vanité , dit-il , peut affermir les cœurs ;

Zenon & Scévola vainquirent les douleurs.

Mais au milieu des coups de ce Peuple en furie,
Du Levite sanglant la voix perce, il s'écrie,
Grace, grace, Seigneur, aux Auteurs de ma mort :
Leurs mains m'ouvrent le Ciel, je ne plains que leur sort,

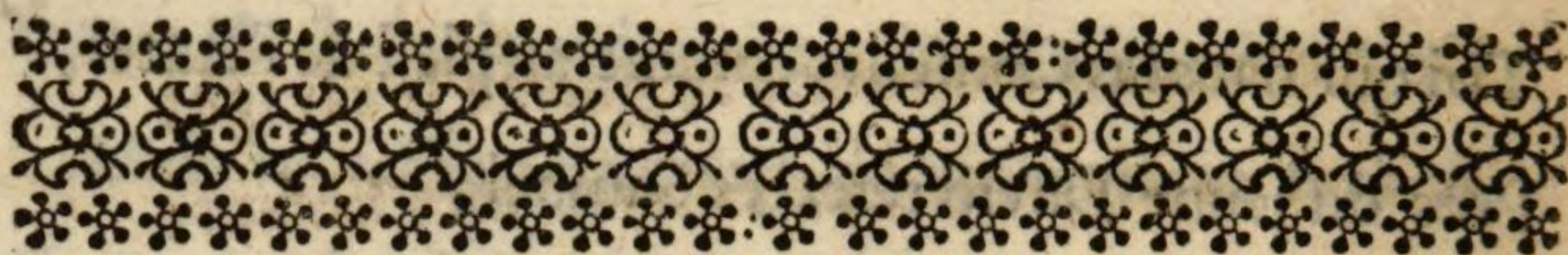
O Vertu qu'ignoroient le Heros & le Sage !
L'un bravoit les Tirans, l'autre étouffoit sa rage,
Et c'est pour ses Bourreaux qu'un Martir fait des vœux.
Quel prodige ! Attendris à ce cri genereux,
Ils tombent à ses pieds, ils baissent ses blessures,
Jaloux de son bonheur, ils s'offrent aux tortures :
Sur le même échafaut les voilà triomphans.
Et l'Eglise s'acroît du sang de ses Enfants.

L'Artisans des tourmens, le Démon du Carnage
Des Tirans confondus voit chanceler la rage,
Son culte est aboli, ses Temples sont desers,
Honteux, il cede, il fuit ; il retombe aux Enfers.

Tous les jours du Chrétien ne sont qu'un long martire,
Dans l'éclat des Grandeurs il gémit, il soupire.

Toi qui dans les Conseils, comme au pied de l'Autel,
Près du jeune David retraces Samuel,
Entre son peuple & lui tout ton cœur se partage,
FLEURY, ces Saints Heros inspirent ton courage:
Ta Pourpre de leur sang a reçu sa splendeur:
Leur Dieu seul te soutient, lui seul te rend vainqueur.





LES ANACORETES.

P O E M E.



UAND pourrai-je, emporté sur un
aîle rapide,
Loin du Monde ennemi trouver la Paix
solide?

Trésor, que l'Esprit Saint cacha dans les Deserts,
Que ton image au moins renaisse dans mes Vers.

De l'Immortel Epoux la tendre & chaste Epouse,
Du bonheur des Chrétiens si saintement jalouse,
Mere, qui les enfante avec tant de douleurs,
Du pied de ses Autels, qu'elle arrosoit de pleurs,
Jusqu'au Trône, où de Dieu la Majesté réside,
S'élève, d'un prompt vol: l'Esperance la guide,
Et l'Amour la soutient, éclairé par la Foi.

Grand Dieu, connoi l'Eglise, écoute & répond-moi.
L'Ennemi s'est glissé dans ton saint Heritage,

De

De moment en moment s'augmente le ravage ;
Je vois contre mon sein s'élever mes Enfans ,
La Moleſſe amener les Vices triomphans ,
L'Orgueil , & l'Avarice ouvrir la porte aux crimes ,
L'Erreur , Monſtre ſorti des tenebreux abîmes ,
Prête à ſaper l'Autel juſqu'en ſes fondemens.
O ſiecle plus heureux , ô ſiecle de tourmens ,
Où je vis les Chrétiens ſi forts de leur foibleſſe ,
Humbles dans la grandeur , pauvres dans la richeſſe ,
Tourner pour le ſalut tout obſtacle en ſecours !
La Paix , plus dangereuſe aux Vertus de nos jours ,
Hélas ! à tes bienfaits rend ton peuple rebelle.
Ah ! Grand Dieu , s'il le faut pour ranimer le zele ,
Préſente à l'Univers des Exemples nouveaux ,
Fais encor des Martirs , rend-nous nos premiers maux.

Le Dieu qui pour l'Egliſe avoit donné ſa vie ,
Applaudit aux transports dont il la voit ſaiſie ,
Lui jette ces regards amoureux , & divins ,
Eternel aliment du feu des Cherubins.

Ma Fille , il renaîtra des Martirs pour ma gloire ,
Le ſang ne ſera pas le ſceau de leur Victoire :

Un jour, un seul instant couronoit les premiers ;

Et ceux-ci combattront des siècles tout entiers.

Le Monde, qu'ils fuiront, ne pourra plus leur nuire.

Le Monde, qu'ils fuiront, par eux pourra s'instruire ;

L'odeur de leur Vertus va s'étendre en tous lieux,

Purifier la Terre, & monter jusqu'aux Cieux.

Le souffle dont jadis il anima l'Argile,

Fait un nouveau Prodige, aussi prompt, plus fertile.

Volés, Fille du Ciel, volés, fendés les Airs,

Et de l'Egypte enfin pénétrez les Deserts.

Là, d'arides Rochers au Ciel portent leur cimes,

Là, des Sables brûlans couvrent d'affreux abîmes.

La soif pour s'étancher cherche en vain des Ruisseaux :

Les Arbres, s'il en est, sont des troncs sans rameaux.

De ces Antres obscurs, de ces Tombeaux qui s'ouvrent,

Quels Spectres animés sortent & se découvrent ?

Mais sur leurs fronts brûlés, à travers leur pâleur,

De quels divins rayons éclate la splendeur ?

De quels tendres concerts résonent ces retraites ?

Grand Dieu, ta voix a-t'elle éveillé les Prophetes ?

Est-ce Elie ? est-ce Jean, ici bas revenus ?

Ce sont leurs successeurs par toi seul soutenus.
Saints ennemis d'eux-mêmes, ils se cherchent des peines,
Et vainqueurs de la Chair, ils l'accablent de chaînes:
Justes, & Penitens, Martirs de leur Amour,
Leur reveil, leur priere a devancé le jour,
Et le jour les retrouve, au bout de sa carriere,
Prosternez, absorbez encor dans la Priere.
Quatre âges consumés dans ces pieux tourmens,
Aux yeux d'Hilarion parêtront des momens;
Emule de l'Apôtre & du feu qui l'embrase,
Un autre Paul vivra dans une longue extase,
Ce Mortel songeant moins à vivre, qu'à mourir,
Le Ciel donne aux Oiseaux le soin de le nourrir.

L'Eglise à cet aspect verse des pleurs de joie,
Graces, loüange à Dieu, qui vous montra sa voie;
C'est lui qui vous choisit: puisse ce Dieu des cœurs
Donner à vos Vertus d'heureux Imitateurs!

Elle dit: & bientôt sur ces rares modeles
Rassemble, éleve, instruit des troupes de Fideles,
Au milieu des Cités transporte les Desers.
Fuiés Plaisirs, Grandeurs, on secoûra vos fers.

Qu'en vain ce Pere en pleurs ou retienne, ou rapelle
Ce Fils, qui se dérobe à sa pitié cruelle.

Des Sermens & des Vœux les augustes liens

Engagent pour le Ciel de nombreux Citoïens.

Quel surprenant amas de Captifs volontaires,

D'Hommes vivant ensemble, & toujôurs Solitaires!

Le Sexe le plus foible ajoûte à leurs efforts,

Entre le Monde & lui met des remparts plus forts.

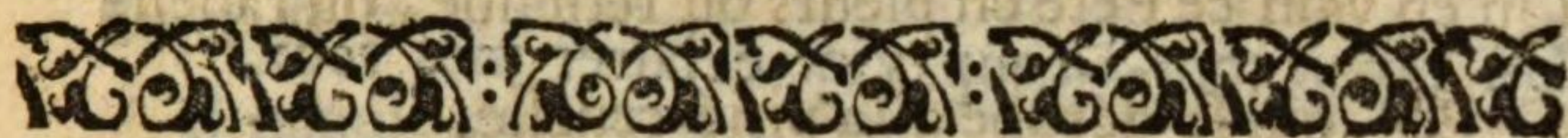
Amantes de l'Epoux, ces Vierges se consomment,

Dans les Austeritez leurs feux sacrés s'alument.

Quels Exemples pour nous! Est-ce assez d'admirer?

Sont-ils pour nous confondre, ou pour nous éclairer?





L E G O U T.

P O E M E

A M. LE DUC DE NOAILLES.



U S E S , de vos Amans bisarres Souve-
veraines ;

N'avez-vous donc pour eux que des
promesses vaines ?

Dans un doute éternel vous nous laissez flotans.

Eh quel est ce vrai BEAU, Victorieux du Temps ?

Est-ce le Rameau d'or, qui fuit notre œil debile,

Et que le Sort jaloux reserve à la Sibile ?

Les Grecs l'avoient trouvé : ces Oracles fameux.

Sont-ils muets pour nous ? Sommes nous sourds pour eux ?

Amis de la Nature , ils en suivoient les traces :

Le travail dans nos Vers effarouche les Graces :

Verrai-je en vains transports s'exhaler tout mon feu ?

Je crains dans mes Tableaux d'orner trop , ou trop peu.

Ainsi tirannisé par mon inquietude ,

Je regrettois les jours d'une sterile étude,

Un rayon tout-à-coup vint éclairer mes yeux.

Un Char étincelant vole, descend des Cieux.

Que vois-je ? C'est Clio : facile à ma foiblesse,

La Muse temperoit l'éclat de la Déesse.

Je veillois, je l'entens. Tes plaintes vont cesser,

Dit-elle, & sur son Char elle me fait passer.

Porté par les Zéphirs, sous moi roule la nuë.

Le séjour des Mortels disparoit à ma vuë.

Un Palais enchanté s'offrit à nos regards,

Au jour le plus serein ouvert de toutes parts.

Sa structure à la fois & durable & legere,

D'une immortelle main porte le caractère.

Tel qu'on voit de son Moule un Vase entier sortir,

Où la lenteur de l'Art ne se fait point sentir,

Tel est cet heureux Tout : là le travail se cache,

Là, rien n'ébloüit l'œil, tout le fixe, & l'attache ;

Il n'est point d'ornemens l'un par l'autre obscurcis,

La place les relève, & le choix fait leur prix.

Digne séjour d'un Dieu, qui seul la pû construire,

Du GOUT, né chez les Grecs avides de s'instruire,

Eternel ennemi du Clinquant & du Fard,

Sujet de la Nature , & Souverain de l'Art.

Il naquit de Venus , mais avant la journée
Où le filet d'Airain la tint emprisonnée :
Il voit changer le Temps , & ne change jamais ,
Et Frere des Amours , il en a tous les traits.
Il tient auprès de lui le Battus de la Fable ,
Pour séparer toujours l'Or faux du véritable ;
Du vrai discernement le signe souverain ,
Le divin Caducée éclate dans sa main.
Près du Trône , un Autel porte un Feu salutaire ,
Où la Raison sans cesse & s'épure & s'éclaire :
Pareil au Feu , dont Rome attendoit ses Destins ,
Ce Feu misterieux rend nos succez certains.

Les Courtisans du Dieu sont ces Rois du Parnasse ,
Qui des sentiers battus ont évité la trace ,
D'Auguste & d'Alexandre Illustres Favoris ,
Et vous , rares Mortels , que LOUIS a chéris !

Tel qu'Enée autrefois caché dans un nuage ,
Et conduit par Venus , penetra dans Cartage ,
Tel , en suivant Clio , je favoure à longs traits
Un plaisir au Vulgaire interdit pour jamais.

Des Esclaves de l'Art il faut que tu t'exceptes,
Dit-elle, il t'a peut-être annoncé les Préceptes;
Mais les derniers secrets, qu'il n'a point révélés,
Dans un discours oisif feroient peu dévoilez.

Sui moi, c'est à tes yeux à percer le mystere.

Sous l'habit de Chrysipe elle me montre Homere:

L'habit du Philosophe étoit orné de fleurs;

Les Graces en avoient assorti les couleurs.

Des troncs d'Arbre à sa voix s'élançoient les Driades,

Et du sein des Ruisseaux s'élevoient les Naïades.

La Verité soutient ces doctes Fictions,

Les Heros sont armés de nobles Passions.

Je ne vous vis point là, Doucereux Artamenes,

Songes de l'Art, Guerriers orgueilleux de vos chaînes,

Et qui de deux beaux yeux invoquant les apas,

N'aviez qu'eux pour objet, pour prix de vos combats,

Il donnoit aux travaux & d'Ulissee & d'Achille

Une cause plus juste, une fin plus utile.

Avec lui concertoit l'Homere de nos jours,

Les Enfans de nos Rois aimèrent ses Discours:

Des Charms du Plaisir il orna la Sagesse,

Il a l'air & l'habit du Chantre de la Grece.

Dans ce charmant séjour luit à ces demi-Dieux
Un feu , qui met souvent l'avenir sous leurs yeux.
Il se leve , il annonce avec des cris de joie
Le digne Successeur † qui doit remplir sa voie,
Qui d'un Maître adoré doit cultiver les mœurs;
Et par les vœux publics monte aux premiers honneurs.

Egaré par l'Amour *, toûjours plein du perfide,
Regretant ses Plaisirs , parut le tendre Ovide;
De son Exil encore il pleuroit les malheurs:
Le Dieu trouva trop d'Art , trop de faste à ses pleurs.
Mais pour te consoler d'avoir perdu Julie,
Que la Celeste Cour ** par tes soins embelie
Dresse de ses tresors un Trofée à tes yeux,
Et de la main d'Hebé bois le Nectar des Dieux.

Ainsi parloit le GOUT , lorsqu'au pied de son Trône,
Pâle , & defigurée arrive une Amazône: ***
Des fers chargent ses mains , elle traîne ses pas,

† Monseigneur le Cardinal de Fleury.

* L'Elegie.

** Les Metamorphoses.

*** L'Ode.

Pindare qui la voit , ne la reconnoît pas.
Sur les bords de l'Alfée autrefois souveraine,
Elle devint Esclave aux rives de la Seine :
D'un Sophiste importun qui lui donna des fers ,
Elle accuse en pleurant les caprices divers :
Il rabaisa mon vol , il me coupa les aîles ;
Reconnois-tu ma Lyre à ces cordes nouvelles,
Que sa pesante main y voulut ajoûter ?
Helas ! Etoit-ce ainsi que tu scûs la monter ?

Elle dit. Le courroux de tous les cœurs s'empare.
Le Dieu lui tend les bras , il la rend à Pindare ;
Ses liens sont rompus : heureuse liberté ,
Qui lui rend à la fois sa Grace & sa fierté !

Des Jeux sont préparés : une superbe scene
Invite tour à tour Thalie & Melpomene ,
Rivales , dont le GOUT doit juger les attraits.
Melpomene * a des Rois , des Heros pour sujets.
Un poignard teint de sang dans sa main étincele ,
La Pitié , la Terreur marchent à côté d'elle.
L'Amour sur toutes deux vouloit prendre le pas :

* *La Tragédie.*

Non, fui-la, dit le Dieu, mais ne la condui pas.
Là, Lucrece s'immole à sa Vertu severe,
Oreste à ses remords, Ajax à sa colere ;
Ici Pyrrus, Amant & Fils trop malheureux,
Frape sur un Tombeau l'Objet de tous ses vœux.
Là, Thieste invoquant la foudre sur son frere,
Boit le sang de ses Fils; le jour fuit en arriere.

D'où vient que la Pitié gemissant dans mon cœur
N'éloigne pas mes yeux de cet amas d'horreur ?
Du Vrai tel est le Charme; une image fidelle
Nous fait presque oublier combien elle est cruelle.

Mortels, dont les forfaits fatiguèrent Minos,
Laiſſés paroître enfin de plus dignes Heros.
Qu'Auguste pour Cinna se désarme lui-même,
Qu'Alceſte par son ſang ſauve un Epoux qu'elle aime;
Que Codrus pour ſon Peuple, & Pilade à l'Autel
Pour un fidele ami cherche le coup mortel :
Qu'un Roi, qui pour ſon Fils n'a plus d'autre refuge,
Se rende ſon Sujet, pour n'être plus ſon Juge.

Exemples de Vertu, Miroirs flateurs pour nous,
Ah ne croyons nous pas nous retrouver en vous ?

Tandis que ces Tableaux passent d'un cours rapide,
Des Lauriers de Sofocle, & de ceux d'Euripide
Le GOUT sur deux François étendoit les Rameaux,
Et les Grecs embrassoient leurs modernes Rivaux.

Le Théâtre est changé : la riante Thalie *
De tout rang, de tout Sexe étale la Folie.
Là, sans être appelé, le Ris vient me saisir ;
Je trouve dans le vrai la source du plaisir.
Je vois cet imposteur braver les Dieux qu'il prie,
Ce Rival de son fils, ce Vieillard en furie,
Ce Sage ridicule à force de Vertu,
Sous les fers qu'il se forge un Jaloux abbattu ;
Par tout le Plaissant noble, ennemi du Burlesque.

Momus accompagné de sa Troupe grotesque,
Telle que du Dieu Pan les Suivans dissolus,
Jadis avec mépris de ce lieu fut exclus.
Il est enfin pros crit dans le siècle où nous sommes :
Fuiés masques hideux ; la Scene veut des Hommes.

Non loin de ce Théâtre est une Porte d'or ;
Elle s'ouvre, & du Dieu nous montre le Trésor,

* *La Comédie.*

Ces Perles¹, ces Brillans , qu'une avide folie
Fit prendre à pleines mains aux Auteurs d'Italie.
Le GOUT rit de l'Erreur dont ils sont si jaloux,
Et fait de leurs excès une leçon pour nous.
Ainsi jadis un Sage , aux yeux de la Jeunesse
Produisoit un Esclave égaré par l'ivresse.
Tel d'un stile pompeux traite un sujet galant,
Et couvre d'un grand masque un visage d'Enfant;
Tel orne galamment les Problèmes d'Euclide ,
Et des Robes d'Omphale il envelope Alcide.
Tel épuise un sujet , charge trop les Portraits :
Dans les bords de la Toile il faut perdre des traits.

Jardins de ce Palais *, Fertiles Païsages
Quand reverrai-je encor vos Ruisseaux, vos Bocages?
Vous n'avez point de fleurs, qui n'enferment des fruits.
Quels flots de pur Nectar jusqu'icy sont conduits!
Ce Palmier sur ces bords suit le Palmier qu'il aime,
Ces berceaux de Lauriers se sont formés d'eux-même.
Le Flambeau de l'Amour, seul Astre de ces lieux ,
Ne présente qu'Amans que Pasteurs à mes yeux.

* *L'Eglogue.*

Quels aveus ingenus d'un fidelle esclavage !

Leur naïf embaras plaît mieux que leur langage !

Je vois aux doux combats des voix & des Pipeaux,

La Bergere attentive, & même les Troupeaux.

Ayant sur divers tons égaïé leur Musette,

D'une vieille Bergere ils chantent la défaite.

Elle avoit dans la Ville appris quelques Chançons,

Et vint dans les Hameaux en fredonner les sons.

Sa tête au lieu de fleurs, de faux brillans chargée,

De Chiffres embrouïllés sa Musette ouvragée,

Sa démarche contrainte, & son air affecté,

Et son ris grimaçant mille fois repeté,

Son visage masqué de couleurs étrangères,

Tout étonna d'abord nos naïves Bergeres.

Mais qui pourroit tenir à ses raisonemens

Plus bizarres encor que ses habillemens ?

De termes précieux ridicule assemblage,

Dont elle prétendoit introduire l'usage,

Au lieu de ces chançons simples comme les mœurs !

Le Bocage en fremit, on vit sécher les fleurs,

Dans l'écorce des Bois les Driades rentrerent,

Les Naïades bientôt sous l'Onde se cachèrent.

Je demandai son nom , dans l'éternel oubli

Le Dieu, le Dieu voulut qu'il fût enseveli.

Clio de ces Jardins m'éloignoit avec peine ;

Bientôt d'Acteurs nouveaux elle m'offre une scene. *

Je trouve rassemblés sous des Portiques verts

Les Hôtes differens de la Terre , & des Airs :

Deux Sçavans Enchanteurs leur prêtent un langage ,

Et font de leur instinct des leçons pour le Sage.

ESOPE , la FONTAINE , avec eux parlez nous ,

Un si divin secret ne fut donné qu'à vous ?

Ainsi de ce Palais je parcours les merveilles ;

Ai-je pour en jouir , assez d'yeux & d'oreilles ?

Mais Plaisir peu durable ! O Ciel ? Par quels chemins

Déjà me retrouvai-je au milieu des Humains ?

O Muse , qui nourris l'ardeur qui me dévore ,

Dans ces lieux enchantés que je te suive encore !

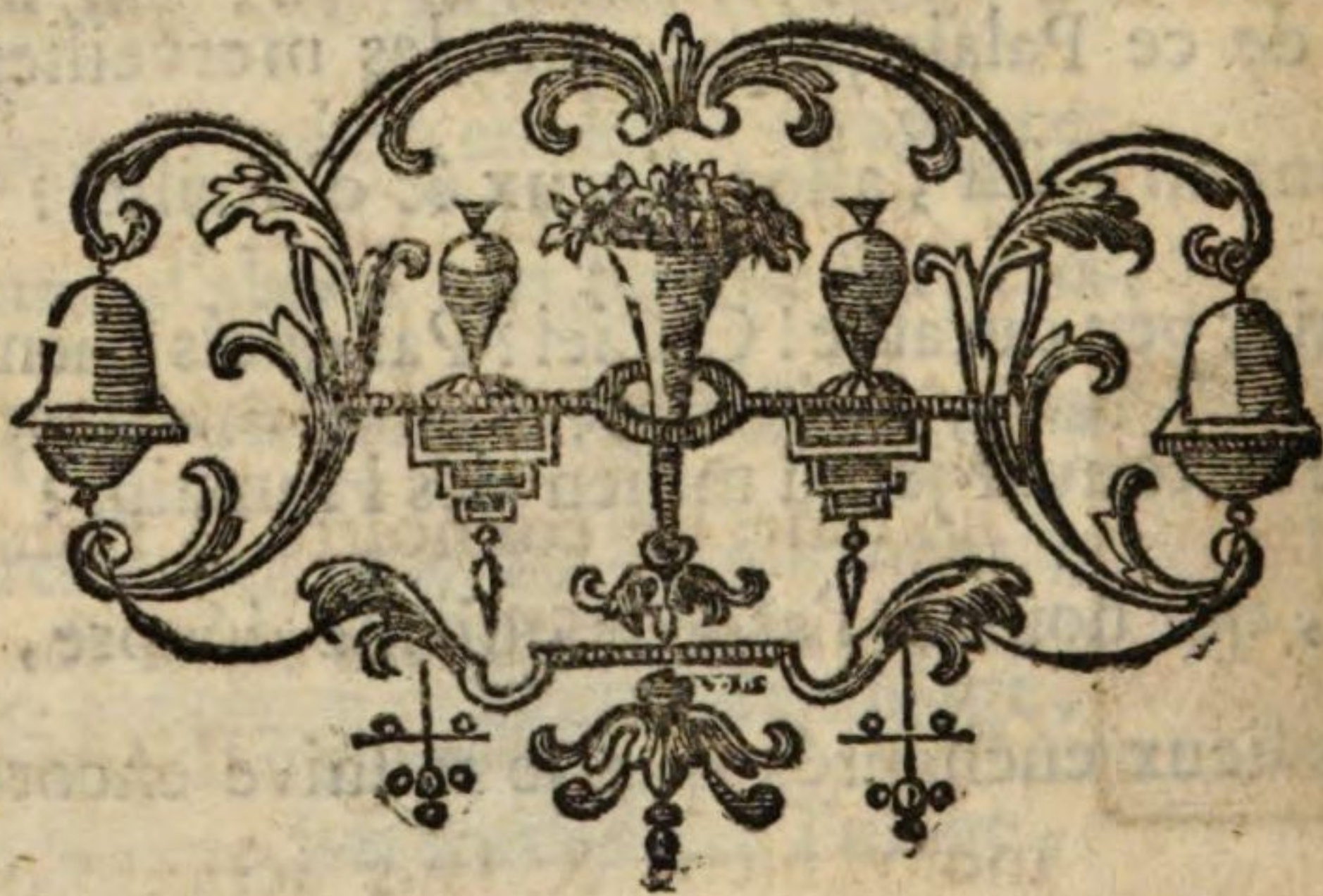
NOAILLES , Favori de Minerve & de Mars ,

Des Heros tel que toi , dépend le sort des Arts.

Tu sçus dès ton Printems porter au pied du Tronc

* *La Fable.*

Et le Cœur de Burrhus, & l'Esprit de Petronē ;
Plus fortuné cent fois qu'ils ne l'étoient tous deux,
Sincere Admirateur de deux Rois Vertueux,
Le Dieu que je dépeins te donna sa lumiere,
Et pour toi de l'Etude abrégea la carriere ;
Tu daignas de ma Muse enhardir les Effais,
Puisse enfin ton suffrage assurer mes succès !
Dans mon obscurité sans toi je me replonge,
Et je croirai toujours n'avoir fait qu'un vain songe.





DISCOURS

QUI A REMPORTÉ¹

LE

PRIX D'ELOQUENCE

SUR LE SUJET DONNÉ PAR MESSIEURS

de l'ACADE'MIE FRANÇOISE.

*Que DIEU est la protection de ceux qui mettent
leur confiance en lui.*

En l'Année M. DCC. XI.



L est presque également dangereux à l'homme de connoître sa foiblesse , & de l'ignorer. S'il sent toute son impuissance , il se décourage , il demeure sans mouvement & sans action ; ou s'il se met en état d'agir , ce n'est qu'avec une inquiétude qui s'oppose au succès de ses desseins , & qui souvent lui ôte jusqu'à l'esperance d'y réussir. Si au contraire la présomption l'aveugle , il se précipite dans les dangers , il ne

forme que des entreprises téméraires , il s'attire malheurs sur malheurs , ses disgraces sont sans ressource , & son élévation lui devient même plus fatale que les chûtes.

Entre ces deux extremitéz , la Raison s'offre de le conduire ; mais plus capable de le plaindre que de l'aider , elle ne fait qu'augmenter son trouble. Non contente de le convaincre en même tems de sa misere & de sa vanité , elle lui montre un nombre infini d'ennemis dans les objets qui l'entourent , & presque toute la nature soulevée contre lui.

A voir tant d'obstacles & de calamitez , qui croiroit qu'il ne tient qu'à lui d'en triompher ? La Religion lui tend les bras , & lui presente un secours aussi grand que ses besoins , aussi prompt que ses desirs. Si la Raison nous découvre ce que nous avons à craindre , la Religion nous révèle ce que nous devons esperer. Elle seule plus forte que la nature , & plus éclairée que la raison , loin de nous abbatre , nous eleve ; elle établit notre bonheur sur un fondement éternel ; elle nous apprend que nous ne dépendons que de Dieu , & qu'il suffit d'être parfaitement soumis à sa puissance , pour être en droit de tout attendre de sa bonté.

Ce Dieu à qui tout obéit , qui n'a rien d'égal à lui que lui même , ne dédaigne pas de se communiquer à l'homme. Il en fait ses délices , il veille sur chacun en

particulier. Voilà le véritable, l'unique Protecteur dont nous devons rechercher l'appui. Toute autre protection que la sienne, est vaine, ou pernicieuse. Lui seul est sage dans ses conseils, fidelle dans ses promesses, magnifique dans ses dons. En nous abandonnant à lui, nous sommes assurés qu'il ne nous abandonnera jamais: soyons seulement attentifs à sa voix, & laissons-nous conduire.

Comme il sçait mieux que nous ce qui nous convient, il nous ouvre différentes routes, pour aller à la Gloire. Il délivre les uns des plus grands périls, il éprouve les autres par des afflictions. Mais dans ces divers états, si nous tournons les yeux vers lui, nous voyons les siens attachés sur nous. Son bras nous porte, sa droite nous soutient. Sa protection n'éclate pas moins en nous donnant la force de souffrir, qu'en nous donnant celle de vaincre. La foi des Macchabées ne fut pas moins récompensée par leur constance héroïque, qui désespéra le cruel Antiochus, que celle des Enfans Hébreux par leur délivrance miraculeuse, qui confondit l'orgueilleux Nabuchodonosor.

Entrons donc dans les puissances du Seigneur. Egalement éloignez d'une confiance présomptueuse, & d'une crainte inquiète, reconnoissons les sources de notre félicité, soit dans les victoires qu'il nous fait remporter, soit dans les souffrances dont il nous apprend l'usage.

PREMIERE PARTIE.

SI les hommes eussent été toujours en paix avec le Createur, ils auroient été en paix avec eux-mêmes & avec toute la nature. Mais ce sont des rebelles, qui se punissent réciproquement de s'être soustraits à la domination légitime. L'obéissance dont ils sont sortis leur étoit glorieuse ; celle dont ils sont menacez les dégrade, & les rebute. Leurs desirs opposez comme les flots de la mer, se pressent, se choquent, se détruisent les uns les autres. Trop peu de prix à obtenir, trop de rivaux à les disputer. Les Rois arment des troupes pour asservir leurs voisins, les Citoyens arment contre leurs concurrents le crédit, les richesses, l'artifice : & les guerres de ceux-ci, pour être moins sanglantes, ne sont pas causées par des intérêts moins vifs.

Outre ces contradictions extérieures, combien en éprouvons-nous de secrètes ? La chair & l'esprit se combattent sans cesse ; les sens nous portent vers la terre ; un reste de lumière accuse la bassesse de nos penchans ; une foule de passions s'agite dans nos cœurs. Nous sommes en proie à tous les objets capables de nous séduire. Nous vivons au milieu d'un peuple d'ennemis visibles & invisibles.

DISCOURS.

v

Qui pourra échaper à tant de dangers ? Celui que vous conduirez, ô mon Dieu ! Tous les autres périront dans un sommeil d'illusion, ou ne se reveilleront, que pour rencontrer mille obstacles insurmontables.

En effet, il en est hors de nous, & au dedans de nous. Les moyens qu'on choisit, la maniere dont on les applique, les instrumens dont on se sert, la main qui les emploie, tout nous peut-être également funeste. Ce Conquérant part pour renverser des ennemis redoutables, la terre se tait devant lui, ou ne parle que de lui, ses armées couvrent les campagnes, & tarissent les fleuves, toute la face du monde va changer à son gré... Non, il se trompe, & ceux qui le lui promettent se trompent aussi. Il a uni une multitude innombrable d'hommes par un intérêt passager; mais a-t'il éteint le principe de désunion né avec eux ? Dans ce grand corps de troupes marchent toutes les passions humaines, monstres qu'il faut apprivoiser, pousser, retenir, animer, réduire, & dont on n'est jamais le maître. Sçait-il si ses amis ne sont pas des inconstans, qui l'abandonneront ? des imprudens, qui éventeront ses projets ? des jaloux qui les traverseront ? des perfides qui le trahiront ? des barbares, qui après l'avoir adoré comme Alexandre, le feront périr comme lui ?

Les hommes sont donc pour les hommes une ressource bien incertaine. Heureux le Prince qui élève ses

regards vers la montagne , d'où lui viendra le secours ! Il n'a pas besoin de mesurer ses forces , de compter ses Légions. Que Gédéon renvoye ces troupes formidables , qui cependant suffisoient à peine contre les Madianites ; il ne mènera que trois cent combattans à la victoire , ou plutôt que trois cent témoins que Dieu appelle à ses merveilles. Ainsi le vouliez-vous , Seigneur , de peur qu'Israël ne mît son esperance dans le nombre de ses deffenseurs. Ainsi vouliez-vous que votre gloire fût toute pure. Vous êtes jaloux d'opérer seul notre délivrance ; soyons jaloux de ne la pas devoir à d'autres , non pas même à notre propre force. Elle nous manque , quand celle des hommes ne nous manqueroit pas. Notre raison s'étonne de la grandeur des objets , elle se confond dans leur multitude , elle n'en voit qu'une partie ; les rapports des choses lui échapent ; notre volonté chancelle , notre constance s'épuise , notre jugement se trouble , tous les vents nous emportent comme un vaisseau sans voile & sans bouffole. Secrets de politique , ressorts d'habileté , vains noms dont notre orgueil s'étourdit ! Il ne faut qu'un instant , que l'oubli d'une seule circonstance , pour déranger les plus justes mesures. Notre propre cœur nous trahit ; il ne nous est pas plus connu que celui des autres. La mort , que nous bravions dans l'éloignement , se présente & nous terrasse à son aspect.

Nuit cruelle , où Saül , abandonné à lui-même attendoit le combat de Gelboë ! il n'esperoit plus en Dieu , & il étoit déjà confondu. Ce Guerrier autrefois intrépide , court à une femme pour le rassûrer. Tout conspire contre lui ; la voix du Prophete qui l'avoit toujours soutenu , ne se fait entendre que pour l'effrayer ; les ombres & les douleurs de la mort l'environnent , il meurt mille fois avant son dernier moment , il l'appelle , il le hâte ; & au refus d'une autre main , il périt par la sienne.

Ah ! fuyez tenebres de l'Enfer. La confiance en Dieu fait éclore une nouvelle lumiere. A l'approche des objets la Raison n'est plus ébranlée ; elle n'attend pas qu'ils viennent l'intimider , elle va au devant d'eux , elle prévoit les succès ; il semble qu'elle pénètre dans le secret des Conseils éternels. Devant elle les obstacles décroissent. Tandis que les yeux profanes n'aperçoivent que le péril , des yeux éclairés de la Foi percent le Ciel , & voyent les Anges combattre. C'est le spectacle qu'Elisée donnoit à ceux qui s'effrayoient de le voir assiégé par les Syriens. Il frappe d'aveuglement les ennemis , il les livre au jeune Roi d'Israël , qu'ils vouloient détrôner.

Le bras du Seigneur n'est pas affoibli par la durée des siècles ; il renouvelle les miracles des jours anciens , il les cache seulement aujourd'hui sous des moyens qui

paroissent naturels. Il semble qu'il veuille dérober quelque chose à sa gloire, pour notre utilité, pour nourrir notre Foi, pour nous laisser le mérite de la soumission; il veut être cherché, & il est apperçu à travers ces obscuritez impénétrables à tout autre qu'aux enfans de lumière. Ainsi lorsque des ennemis furieux par des succès imprévus presseront un peuple qu'il chérit, il excitera la vigilance d'un Roi pieux: par lui il encouragera les peuples à de nouveaux efforts; & le monde attribuera à la sagesse du Prince & à la valeur des Soldats les succès, que le Prince ne rapportera qu'à la sagesse de son Dieu.

Helas! loin d'opérer de pareils prodiges, tous nos efforts peuvent-ils nous arracher au plus foible ennemi? Interrogez ces hommes à qui la médiocrité semble servir d'appui. Laissez les Héros & les Monarques. Descendez à ces ambitieux du second ordre. Voyez cet amateur des richesses & de la gloire; ses desirs ont paru, c'est assez pour exciter l'aversion des autres. Leur amour propre attaquera le sien, le filet est tendu sous ses pas. Il s'agit pour s'en dégager, il se prend à tout; il a beau s'étendre, que peut-il embrasser? Il ligue des amis, la haine a lié contre lui une partie plus forte; il se roidit contre le torrent, & le torrent passera sur sa tête. Il sera jugé sans être entendu; la langue des méchans prévaudra; le jour est venu, où se

renverse tout le soutien de sa foiblesse. Il va tomber, & déjà ses adversaires insultent à son infortune.

Il n'en est pas ainsi de celui qui se confie en Dieu. Si Pierre chancelant, timide, enfonce dans la mer, les ondes s'affermissent avec sa foi. Je verrai donc les complots des méchants, & j'attendrai que le Tout-puissant les dissipe. On m'a calomnié ; celui qui tire l'eau des Rochers, tirera la vérité des cœurs les plus endurcis. Une pierre se détachera de la Montagne, & renversera le Colosse ; l'Eternel détruira mes ennemis, ou plutôt il ne détruira que leur inimitié ; c'est la victoire que je demande, elle couronne le vainqueur & le vaincu.

La dernière victoire & la plus difficile, est celle qu'il faut remporter sur nous-mêmes : victoire plus glorieuse à David que les Ours déchirez, les Philistins taillez en pièces ; mais cette victoire, Dieu seul peut la donner. Le commerce des hommes, loin de nous aider, nous nuit, & notre cœur consent à sa défaite. Nous demandons les autres victoires, & nous craignons presque celle-ci. Le Tentateur nous parle par la voix de toutes les créatures, il anime les plus insensibles. Il trouve dans notre ame une idée du bonheur que nous avons perdu, & que nous cherchons encore ; il nous en présente de vaines images : Phantômes après lesquels il nous fait courir ! Il assaisonne le plaisir aux

voluptueux ; il facilite , ou il ennoblit la vangeance pour le vindicatif. En faut-il tant pour nous entraîner ? La cupidité est un poids toujours en action , une pente d'autant plus dangereuse qu'elle est plus douce. Comment se retenir ? Qu'est-ce que nos forces comparées à celles de l'ennemi ? Mais aussi qu'est-ce que les siennes en comparaison des vôtres , Dieu Tout-puissant ? Tandis qu'il demande à nous perdre , nous vous demandons de nous deffendre. Vous nous couvrirez du bouclier de la Foi contre ses traits enflammés. Votre parole seule ne l'a-t'elle pas mis en fuite ? C'est en elle que nous espérons. Nous ne voulons point , comme l'infidelle Roi d'Israël , consulter les Dieux étrangers , ni guérir par d'autres remèdes que par les vôtres. En vain voudrions-nous , en Philosophes , nous séparer des objets des passions , l'ennemi nous retrouveroit toujours : il nous perdrait par l'orgueil , s'il ne nous perdoit par les dérèglements. Nous serons sans cesse devant vous , & votre présence nous garantira.

Par elle tous les objets changent de nature pour l'homme de foi. Dans les plaisirs il trouve un poison subtil , un rabaissement de sa grandeur ; dans l'estime des hommes , un son passager , un jugement incertain né de l'ignorance & du caprice ; un bien si l'on veut , mais inutile quand on ne le voit pas , & dangereux quand on le voit ; dans les richesses & la grandeur , le vuide ,

la stérilité , & les besoins multipliez ; dans la puissance , un véritable esclavage.

Ne craignons pas qu'un tel homme se conduise au hazard. Il est attentif sur lui-même , comme s'il avoit deux esprits , l'un pour agir , & l'autre pour juger de ses actions ; car sa confiance n'est pas oisive. Dieu ne nous regarde pas comme des instrumens inanimez de notre salut. Il veut que nous travaillions à vaincre , & que nous attendions son secours. S'il deffend l'inquiétude comme une recherche de nous-mêmes , & une révolte contre lui , il commande l'application à ses ordres , il nous guide dès que nous avons cherché ses voyes. Cependant le desir de les chercher vient-il de nous ? Lui seul donc peut nous procurer la victoire. Mais quelquefois il aime mieux nous y faire renoncer. Et c'est un autre effet de sa miséricorde de nous apprendre à souffrir , & de nous élever au-dessus de nous-mêmes , au lieu de nous élever au-dessus de nos ennemis.

SECONDE PARTIE.

SI les forces de l'homme sont si bornées quand il lutte contre les obstacles , que deviennent - elles au moment qu'il succombe ? Du moins l'attention sur sa foiblesse étoit-elle détournée par l'espérance du

succès , par les jugemens qu'il formoit sur l'avenir ; son cœur se répandoit dans tous ces objets ; viennent-ils à lui manquer , ce cœur se resserre , l'esprit ne lui fournit aucune ressource , tout ce qui lui reste de lumière augmente encore son supplice. Egalemeut malheureux , soit qu'il ait , ou qu'il n'ait pas prévu son malheur. Ou il est accablé d'un coup inopiné , ou il est épuisé d'avoir lutté contre les flots. Tendrat-il la main aux hommes pour en être soutenu ? La honte est un premier obstacle à franchir , la dureté de ses égaux en est un autre. Auprès du monde intéressé , c'est presque un crime que de n'être plus heureux. On lui refusera les secours , on lui en promettra qu'on ne lui donnera point , on lui en donnera d'impuissans. Ses amis sont des nuages trompeurs & vuides , qui promettent d'humecter la terre , & qui la laissent dans la sécheresse , un vent les écarte. D'ailleurs , que de maux , dont la guérison échape à l'industrie des hommes ? En vain a-t-il travaillé pour soutenir sa fortune chancelante , pour détruire les calomnies qu'approuvoit une crédulité maligne , la prévention a fermé toutes les avenues à la vérité. Alors il rapelle tout ce qu'il devoit faire pour réussir , il se consume en reproches & en remords , il devient aussi cruel à lui-même que ses adversaires.

Une scène encore plus affreuse va s'ouvrir. Il n'au-

ne pas la consolation de se plaindre de personne. Son corps est en proie à de vives douleurs, & l'art s'est épuisé à connoître seulement qu'elles étoient incurables. Une partie de lui-même est déjà morte, l'autre demande encore à vivre. Tous les objets fuyent devant lui, & ne lui laissent qu'un vif attachement pour eux; il se voit, il a horreur de se voir, il est désespéré.

Quel heureux secret seroit celui de changer les maux mêmes en remèdes, d'appaiser les murmures du cœur, de nous rendre forts dans l'accablement, riches dans les pertes, tranquilles à la mort? Cette découverte vainement tentée par le Philosophe, étoit réservée au seul Fidelle. Qui le rend si paisible? Est-ce l'insensibilité qui ignore le mal? Est-ce l'orgueil qui en dissimule le sentiment? Ah! s'il ne sentoit pas sa peine, les coups du Ciel seroient perdus pour lui. Pour en profiter, il faut qu'il gémissé. Il souffre donc, il le sçait, il l'avouë; mais il ne regarde pas les accidens comme l'effet d'un hazard aveugle, auquel Dieu l'abandonneroit, il les reçoit comme les arrêts d'une Providence éclairée, juste, bienfaisante. Ses liens ne se rompent point sans lui donner des secousses, mais il a dequoi se remettre & se guérir. Le souvenir du passé ne le désespère pas; se plaindroit-il d'avoir mal pris ses mesures? Il est convaincu que toutes les cir-

constances qui ont amené sa disgrâce, sont dans l'ordre de Dieu ; il ne voudroit pas qu'elles fussent changées. Le présent & l'avenir ne le troublent pas davantage, il ne craint plus rien. Toutes les pensées, dont la contrariété fait nos agitations, cèdent à une seule, le Ciel le veut ; ou à une autre encore plus consolante, le Ciel le veut pour ma félicité.

Job ne reconnoît dans l'infortune, que la puissance du Maître de l'Univers, le Chrétien mieux instruit y reconnoît la main d'un pere. Les afflictions sont à ses yeux, ou une pénitence que le Ciel lui choisit, ou une épreuve que le Ciel lui demande, ou un fonds pour acquitter ses dettes, ou une semence pour produire des fruits de justice.

Dans la jouissance des bienfaits, nous avons oublié le Bienfaicteur : plus la cupidité avoit trouvé d'ouvertures, plus elle s'étoit débordée. Les chûtes de nos pareils, loin d'effrayer & d'amortir nôtre ambition, l'avoient allumée en lui faisant place. Enfin une plaie salutaire nous frappe pour remettre la foi dans ses droits. Que nos entreprises échoüent, que l'on nous proscrive, que l'on compte nos services pour des récompenses, que cet ami si cher nous soit enlevé, Seigneur, c'est un coup de vôtre Providence. Vous brisez nos liens ; le bruit du monde étouffoit vôtre voix, ce revers nous met seul à seul avec vous ; nôtre ame étoit

un temple d'idoles, vous la vuidez pour la remplir de vous. Miséricordieuse cruauté, soyez bénie. Par les déserts arides de l'Egypte, nous arrivons à la terre promise.

Mortels, retirez-vous, ne venez point soulager ce fidelle, laissez couler ses larmes dans le sein du Pere des miséricordes; il préfere vos reproches à vos consolations. Que David soit insulté par Semeï, outragé par ses sujets, persecuté par son fils; qu'il souffre en Pere & en Roy, ces coups le poussent de plus en plus dans les bras du Seigneur. C'est là que la souffrance l'absoudra, & que ses larmes effaceront le sang d'Urie.

Ainsi Dieu soutient dans la souffrance celui qui l'a-voit offensé dans la prospérité. Que ne fera-t-il pas en faveur du Juste qui n'a jamais abusé de ses faveurs? Celui-ci est encore plus fort que le Pénitent, son cœur n'est affoibli ni par les passions, ni par la contagion du monde.

Mais, Justice éternelle, oserai-je vous interroger? Pourquoi assembler les orages sur une tête innocente? Pourquoi ne pas rendre vos serviteurs inaccessibles aux traits des méchans.

Tombez, tombez, voiles de la chair & du sang, & nous verrons combien Dieu est admirable dans ses Saints. Ce Roy, tout libéral qu'il est, donnera-t-il la palme à ses favoris, s'il ne les envoie auparavant au

combat? La patience n'est point une vertu de spéculation, & toutes les vertus ne s'acquièrent qu'en les pratiquant. Sans les occasions, nous prendrions la disposition aux vertus pour les vertus mêmes, & la conviction stérile de l'esprit, pour les mouvemens du cœur.

Mais que ce fidelle sorte donc victorieux du combat, afin que les impies soient confondus. Non, il ne choisit pas ses voyes, il suit celles que la vérité lui trace. Le Ciel n'expliquoit sa colere ou sa bonté aux Juifs grossiers, que par des victoires ou des défaites; rebelles, il les livroit à leurs ennemis; fidelles, il les chargeoit de dépouilles: C'est ainsi qu'il a traité ses Esclaves. Il en agit autrement avec les Enfans d'adoption. Il n'avoit pour ceux-là que des récompenses temporelles, il en reserve à ceux-ci d'éternelles, qu'il leur fait acheter par la patience. Disons mieux, il fait toujours vaincre celui qui espere en lui: il recule seulement le tems, & change la nature du triomphe. Au lieu d'un avantage momentanée, il lui prépare par les souffrances un triomphe éternel.

Aveugles que nous sommes, nous aimerions mieux vaincre dès-à-présent: lâches, nous refusons d'achever le sacrifice. L'holocauste parfait exige la consommation de la victime. L'Eternel veut, au lieu du sang des taureaux, des offrandes plus nobles, nos biens, notre

notre vie , celle de nos proches ; les lui dénierons-nous ?
& s'il les prend , nous échapperons-nous en murmures ?

Le Pere des Croyans , celui à qui vous soumettiez
l'orgueil des Rois , vous l'affligeâtes , Seigneur : vous
le mîtes sur le point de perdre un fils unique , mais
vous le lui rendîtes pour récompenser son obéissance.
Un nouvel Abraham pleure un fils * aussi cher qu'Isaac,
& vous n'avez pas détourné le glaive de la mort.
Quelle consolation reste-t'il à ce Pere ? Vous , Sei-
gneur , & c'est assez. Sans vous , le plus grand cœur
du monde étoit le plus abattu.

Dieu est l'ancre qui tient le vaisseau immobile du-
rant l'orage : il habite avec le Juste affligé : il le rend
respectable même à des yeux profanes. Je n'admire-
rai plus tant les Sages , ni les Conquerans. Ceux-là
ont honoré l'humanité , celui-ci l'a vaincue. Ceux-là
demandent du retour aux hommes , celui-ci se tient
obligé de leur ingratitude. Il attend sa récompense
du Maître , les autres briguent la faveur des esclaves ;
l'offense abaisse ceux-là , elle relève celui-ci. Il respecte
ses ennemis comme les Ministres de la Justice celeste ,
il les aime comme les canaux par qui la Grace découle
sur lui , il n'appelle pas des jugemens du calomnia-
teur ; il ne dépend de personne , lui seul est libre dans
l'Univers.

* *La mort de Monseigneur.*
Tome II.

Que saint Paul étoit libre dans ses chaînes , dans ces tourmens , qui ne pouvoient le séparer de son Dieu ! Et pour prendre des exemples dans nôtre Patrie , que saint Louïs étoit grand au milieu de ces Barbares qui le chargeoient de fers ! Les voilà tout d'un coup prosternez aux pieds de leur Captif. Ne croiroit-on pas que sur le front du Juste affligé on voit un éclat semblable à celui de Moïse après avoir conversé avec le Dieu d'Israël ? Car la souffrance nous met en commerce avec Jesus-Christ , elle retrace en nous son portrait. Par les marques de ses souffrances il se fit connoître à ses Disciples ; par des marques semblables il les fait connoître au monde. Quoi donc les maîtres de la Terre ne s'attachent leurs favoris qu'en les flattant , le Maître du Ciel se conserve les siens en leur paroissant severe ! Son amour délicat veut voir si le nôtre est desintéressé. Utile délicatesse , qui justifiera nôtre foi.

A peine est-elle justifiée qu'elle est récompensée. Dieu donne au Fidelle des consolations d'autant plus singulieres , qu'il semble plus l'abandonner. De là ces Cantiques de louange commencez en terre & continuez au Ciel ; ces cris de joye sortis des Taureaux d'airain , où les Martyrs étoient brûlez : On n'a pas toujours vû des Anges leur apporter des Couronnes , & alors Dieu faisoit moins pour les Spectateurs , & plus pour les Martyrs ; il vouloit les soustraire aux

consolations pour grossir le trésor de leur récompense.

Et vous, Martyrs de tant d'années, Solitaires qui avez porté votre croix si loin sans vous lasser, Habitans de ces cavernes où les élémens & les saisons vous retranchoient chaque jour quelque portion de vous-mêmes, Amis de Jesus-Christ, redites-nous les incéfables douceurs qu'il vous fit goûter. La main qui par le feu rafraîchit les enfans Hebreux, qui se sert du limon pour rendre la vûë aux aveugles, peut faire d'heureuses tribulations. Elle en fait encore tous les jours. Il est un Martyre de tous les tems que le Seigneur sçait adoucir. Si les trésors du Juste fondent sous lui & s'évanouissent, la privation lui peut devenir un bien plus grand que la possession. Celle-ci est renfermée dans des limites étroites, l'autre n'en a point. Il ne possédoit qu'une petite partie du monde, il la perd; en étouffant ses desirs, il renonce à tout, & on lui tient compte de ce renoncement comme s'il eût sacrifié le monde entier.

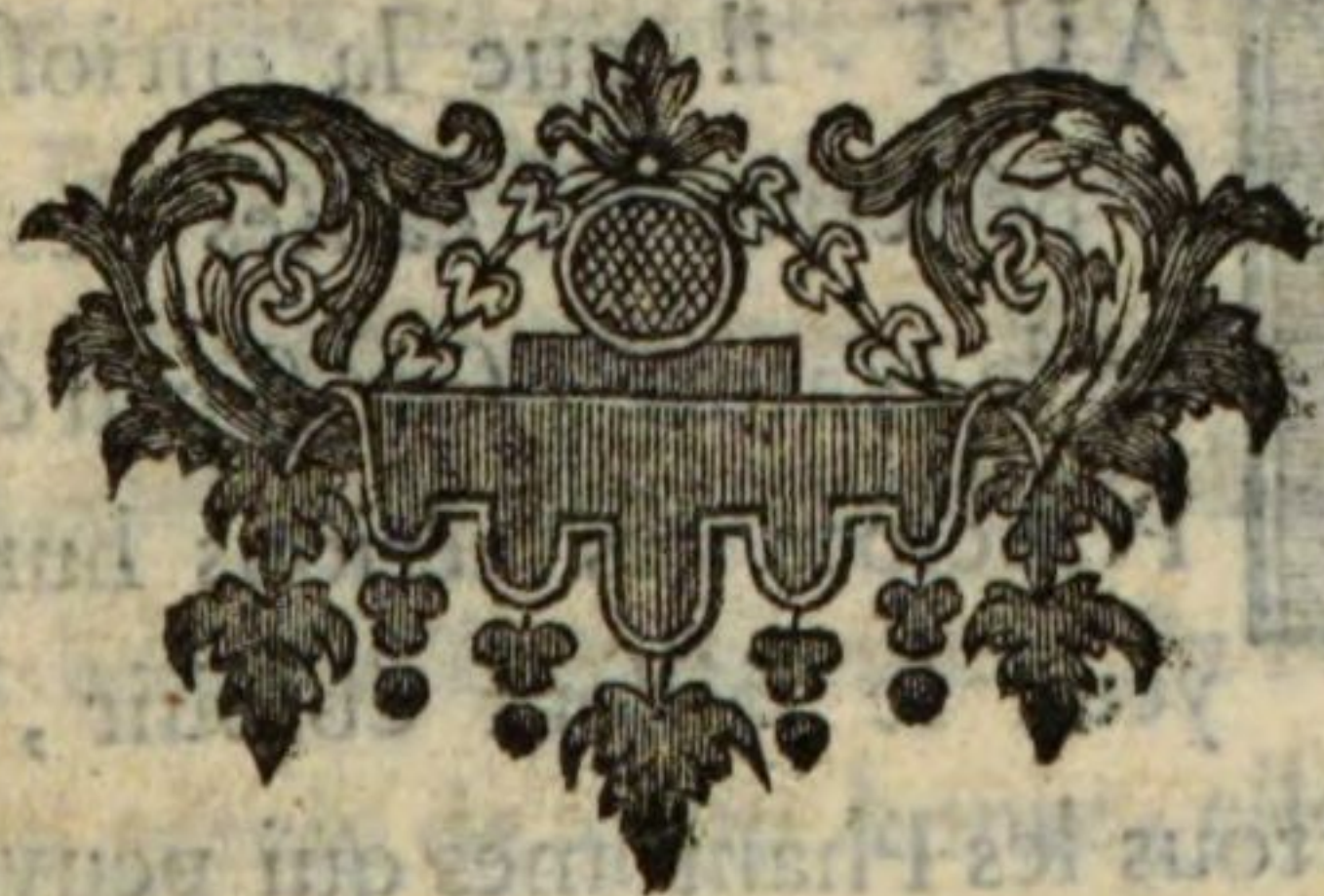
Il ne manque plus que de le voir dans l'épreuve la plus cruelle pour lui, dans celle qui semble blesser davantage son amour pour Dieu. Il sent tout le poids de la tentation; il vous demande de le soulager, Seigneur, & vous ne lui répondez pas encore. Voilà le seul coup qui pouvoit le désespérer. Non, dans l'amertume de sa douleur, il pense que vous voulez par

ces retardemens lui rendre vôtre Grace plus précieuse. Il songe aussi que si vos serviteurs étoient toujours délivrés des tentations, ils seroient trop visiblement distinguez des autres hommes; il goûte la nécessité d'être humilié; la défiance de soi-même, & la confiance pour vous augmenteront. Ainsi lorsqu'il semble reculer, c'est autant de pas qu'il fait vers le Ciel. Eh! qu'importe par quelle route nous y arrivions! Rien ne doit nous rebuter, si nous considérons le prix réservé aux généreux Athlètes. Nos jours de misère se succèdent, le tems de la félicité n'aura ni succession ni vicissitude. Le Verbe dans un entretien éternel nous découvrira l'œconomie de ses desseins sur nous, la liaison incompréhensible des biens aux maux; il nous apprendra que ce revers, cette humiliation, cette tentation qui nous coûtoient tant, pouvoient seuls nous élargir la voye étroite; qu'il a remué le Ciel & la Terre pour enfanter ses Elûs.

Jours glorieux, où tous ces mysteres nous seront révélez, vous êtes déjà présens au Fidelle. S'il succombe, il sçait, comme Eléazar, que sa mort est un triomphe. Il voit passer sous ses pieds la figure du Monde: la mort qui dépoüille les hommes de tout ce qu'ils ont, va le revêtir de tout ce qu'il souhaite: aussi meurt-il sans inquiétude; ou s'il est troublé, il l'est comme Jesus-Christ voulut l'être à sa mort, pour ajoûter des rayons à sa gloire.

PRIERE A JESUS-CHRIST.

SEIGNEUR, nous ne vous demandons ni les biens ni les maux, vous choisirez de nous faire triompher ou de nous humilier; remplissez seulement nos ames d'une ferme confiance, qu'elles se tournent vers le centre de leur repos. Vous disiez à ceux que vous guérissiez, qu'ils étoient sauvés par la Foy, lorsqu'ils l'étoient par vôtre puissance. Tout est fait pour nous dès que nous sçavons espérer en vous. Ne nous refusez pas les tourmens s'ils sont utiles à nôtre salut; attirez-nous, attachez-nous à vous aux dépens de tout; frappez & la Nature se taira, ou plutôt vôtre Grace parlera à nos cœurs. Elle relevera leur foiblesse: elle ne manque jamais à ceux qui l'implorent.





DISCOURS

QUI A REMPORTÉ

LE PRIX

A l'Académie des Jeux Floraux en 1712.

SUR CES PAROLES:

*La plupart des choses que l'on regarde dans les Hommes
comme des effets de leur vertu, ne sont que des
effets de leur foiblesse.*



AUT-il que la curiosité, si habile
à pénétrer les causes des Phénomènes
de la Nature, soit si peu éclairée sur les
Principes des actions humaines ! Nos
yeux se laissent ébloüir, & prennent
pour la Vertu tous les Phantômes qui peuvent la contre-
faire. Malgré nôtre jalousie contre les réputations écla-
tantes, une certaine paresse nous empêche d'aprofon-

dir si elles sont méritées. Le désir de nous confirmer dans une opinion avantageuse de nous-mêmes nous fait penser qu'il peut y avoir dans le monde beaucoup de Vertus véritables ; & cette pente à croire & à admirer , saisit tout ce qui a quelque ombre de Grandeur , sans se rendre plus difficile sur l'Examen.

Mais est-ce un Examen dans lequel il soit permis d'entrer ? On va dégrader l'homme en le montrant à lui-même ; aux noms de Vertus , on va substituer ceux d'intérêt & de vanité : toute sa conduite ne paroîtra que foiblesse , qu'un échange continuel de passions sacrifiées les unes aux autres , & toute sa gloire une usurpation. Cette découverte ne coûtera-t-elle point trop à nôtre orgueil , & peut-être à la société ? Nous sommes assez imparfaits pour avoir besoin de nous faire grace réciproquement. Eh ! qu'importe à l'Univers que la source de nos actions soit si pure , pourvû qu'elle répande avec abondance les biens utiles au General ?

Illusion contraire au sentiment de nôtre propre excellence & à l'utilité publique. Nous avons dans l'esprit une idée de Vertu parfaite : si nous apliquons témérairement cette idée aux premiers objets , nous nous préparons la honte d'être trompez : la Raison ne doit pas seulement gémir de cette honte , elle doit la prévenir. Nous sentons que nos actions pourroient avoir une fin plus noble que celle que nous nous proposons.

Il devroit être en nous de faire de grandes choses sans trouble, sans inégalité, sans faste, sans les faire payer trop cher aux hommes. Ils s'apperçoivent à leur tour que la source des biens que nous leur promettons tarit, de qu'elle est corrompue. Nous leur manquons au besoin; ces Vertus chimeriques ne se soutiennent pas, elles s'évanoüissent.

Démêlons donc toutes les fausses couleurs qu'elles empruntent; dévelopons tout le mystere des passions; redressons nos jugemens par une défiance surveillante. Peut-être est-ce assez honorer l'Humanité, que de nous croire traitables sur un point si délicat.

En qui voit-on des apparences de Vertu plus imposantes que dans les Heros & dans les Sages? Ces deux genres d'Hommes ont partagé l'estime universelle. Les premiers en la cherchant ouvertement & à grand bruit; les derniers par une conduite plus paisible & plus mystérieuse. Les uns en domtant les Hommes, les autres en paroissant se domter eux-mêmes. Ceux-là l'ont arrachée par la force, ceux-ci l'ont obtenue par les avantages de la raison. C'est donc en discutant les Sages & les Heros que nous connoîtrons que *la plupart des choses que l'on regarde dans les Hommes comme des effets de leur vertu, ne sont que des effets de leur foiblesse.*

PREMIERE PARTIE.

L'AMOUR de la vie & le désir du repos paroissent si naturels, que l'Univers eut raison de s'étonner à l'aspect de ces nouveaux Hommes qui renonçoient à de si chers avantages. Pour peu qu'ils procurassent de biens & de sûreté à ceux dont ils étoient environnez, quels honneurs n'en devoient-ils pas attendre? Ils se devoient pour sauver, aggrandir, vanger leur Patrie, & ils ne demandoient d'autre récompense que l'aveu qu'on ne pouvoit refuser à la verité, le témoignage public de leurs succès. Qu'ils fissent couler trop de larmes & de sang, leurs crimes étoient des vertus aux yeux de ceux qui en profitoient; leur gloire trouvoit à s'accroître par les plaintes & le desespoir des Vaincus; les Vaincus quelquefois, pour se déguiser leur propre foiblesse, élevoient la puissance du Vainqueur: il étoit loué par tous les Peuples suivant la crainte des uns, suivant l'esperance des autres; & de toutes ces voix se formoit ce bruit qui a retenti jusqu'à la Posterité la plus reculée.

Larmes jalouses, versées par un Fils sur les trophées de son Pere, tous les âges vous ont fait trop d'honneur. L'impuissance de vivre avec soi-même & de souffrir le repos, un amour propre, convaincu malgré soi de sa

misere & avide de se la déguiser , une impatience de s'agrandir à ses yeux & de s'appuyer sur un grand nombre de suffrages , un temperament inquiet & tumultueux ; voilà ce qui a formé le Conquerant de l'Asie. Tant de Rois détrônés , de Reines aux fers , de Fleuves teints de sang , de Nations détruites ; voilà ce que la foiblesse d'un seul a coûté à toute la Terre.

Ce Heros brave mille fois la mort , il la cherche , il l'approche , il triomphe d'une crainte si difficile à vaincre. Ah ! s'il est vrai qu'il connoisse le péril qu'il tente , si un voile n'est pas tendu entre lui & le précipice , si l'esperance d'échaper ne l'occupe pas , si le spectacle qu'il se forme des jugemens des Hommes n'est pas un charme qui le transporte hors de lui-même , s'il jouit de toutes les lumieres de sa raison , je l'attens dans son Palais où les maladies sans bruit & à pas lents , mais assurez , vont lui amener la Mort. Eh ! pourquoi tous ces Devins qu'il appelle , ces Sacrificateurs qu'il consulte , ces Victimes dont il interroge les entrailles ? Est-ce là cet intrépide qui ne cherchoit point tant à vivre qu'à vaincre ? Ah ! c'est qu'il eseroit de vaincre & de vivre , aujourd'hui tout est desesperé ; il n'avoit vû la Mort qu'en éloignement , la voilà qui le joint , qui le presse ; de flatteuses esperances le conduisoient , elle les arrête , les éteint ; il n'a pas la force de cacher ses larmes , le Fils de Jupiter n'est plus qu'un Homme.

Telle est la disposition de nôtre cœur, audacieux avec le secours d'une multitude de témoins qu'il voit aujourd'hui, ou d'une multitude encore plus grande d'Admirateurs qu'il prévoit dans l'avenir; mais vaincu, timide, découragé dès qu'il est seul dans le péril. Otez à Scevola les regards de la Cour de Porfenna, à Curtius ceux du Peuple Romain, l'un retirera sa main du brasier, & l'autre à l'aspect du gouffre enflammé va retourner en arriere.

Vous êtes surpris sans doute, Guerriers de nos jours, de tout ce que nous allons rabattre de vôtre gloire. Vous exercez le plus pénible & le plus dangereux de tous les Arts; si vous vous honorez de l'avoir choisi, nommez-nous la Vertu qui vous a conseillé ce choix. Par quels motifs y avez-vous été entraîné ou déterminé? Tel par la nécessité de soutenir une naissance illustre; tel autre par le désir d'illustrer une naissance obscure; ce Chef par le besoin d'un vain titre, dont il a la foiblesse de ne pouvoir se passer; ce Soldat par les préjugés de son enfance, par la préférence qu'il aura entendu donner à cette profession, plus encore par l'amour effrené de la licence. *Nous voilà tous dans la mêlée, dites vous, quel autre pouvoir que celui de la Vertu nous rendroit inébranlables? Ne voyons-nous pas la Mort de toutes parts sous mille formes différentes? Non, vous ne la voyez pas. Vous voyez vos Egaux,*

Juges dont vous craignez les reproches ; cette crainte vous défend de l'autre. Vous voyez ce concurrent sur qui vous voulez l'emporter ; vous pensez plus à le vaincre qu'à ôter des ennemis à la République ; vous achèteriez de tout votre sang le droit de vous préférer à lui. La Colere est un orage qui pousse vos âmes ; elles semblent agir, mais elles cèdent ; elles sont entraînées. Vous avez peut-être pensé d'abord au péril, mais cette idée s'efface. Eh ! votre foiblesse peut-elle s'appliquer long-tems au même objet ? L'esperance d'un repos que vous croyez entrevoir au bout de ces fatigues, divertit votre attention. L'oubli de ce qui doit suivre la vie, que vous risquez, un mouvement fiévreux & convulsif, voilà les ressorts cachez dans vos cœurs ; voilà d'où naissent ces efforts prodigieux. Que sçai-je si l'effroi de la Mort ne vous les arrache pas ? Le désir de vivre ramasse toutes les forces dans les animaux farouches, ils se lancent sur ceux qui les pressent le plus vivement.

Contemplons le Heros dans un jour plus favorable, peut-être l'aimerons-nous avec plus de justice, que nous ne l'avons admiré. Il paroît plus occupé des autres que de soi, il partage les fruits de ses travaux, il essuye des larmes, il répand des graces, il fait des heureux, il louë ses Ennemis, il commande avec douceur, & s'il le faut, il cessera de commander. Mais quoi ! j'ai beau changer de point de vûë, l'Objet ne change point. Atti-

tudes différentes , & toujours même personnage.

Ignore-t'il combien l'interêt prévient en faveur des Bienfaicteurs ? Ne voit-il pas que les louanges prodiguées à la liberalité, sont presque refusées à la sévérité & aux actions moins convenables avec nos besoins ? Tous ses bienfaits sont des trophées qu'il s'érige , des liens qu'il nous forge. Il nous fait sentir notre dépendance, content de voir des infortunez parce qu'ils deviendront ses redevables ; il examine le génie & la réputation de celui à qui il donne , comme un créancier la fortune & le credit de celui à qui il prête ; il donne aux uns aux dépens des autres , à tous par interêt. C'est un trafic que ses liberalitez , il en attend l'échange , sinon dans les mêmes especes, en d'autres qui sont plus à l'usage de sa vanité. Ah ! s'il obligeoit sans foiblesse , declameroit-il si vivement contre les ingrats ?

On avouë que notre orgueil se forme un agréable spectacle à faire changer le sort des infortunez ; mais on ne comprend pas quelles douceurs il peut se ménager à reconnoître le mérite dans des égaux & dans des Ennemis. L'aveu qu'on accorde au mérite semble contenir un reproche tacite pour celui qui le fait ; c'est se déclarer inferieur à celui qu'on élève. Percez la superficie du cœur , & vous trouverez le dénouëment de ces contrarietez : on honore des Amis pour accrediter

les éloges que l'on recevra d'eux. On rend justice à des Rivaux pour désarmer l'envie, ou pour se mettre hors de comparaison, ou parce qu'on n'a plus rien à craindre. Générosité des hommes ! Prestige qui nous fait paroître hors de nous-mêmes, lorsque nous ne nous quittons pas de vûë ! Cesar peut pleurer sur la tête de Pompée, Cesar est vainqueur. Que ne vange-t'il la mort de son Gendre ? Sa pitié ne va pas jusques-là. Si Cesar ne cachoit pas sa joye sous le voile de la douleur, ses larmes couloient pour son propre interêt, pour la crainte d'un pareil sort : osons le dire, sa pitié n'étoit que la prévoyance de son amour propre.

Doit-on se fier davantage à l'apparente modestie du Heros ? il veut paroître plus grand que sa fortune & sa réputation ; s'il ne vante pas ses exploits, il vous annonce par son silence que vous devez attendre de lui des actions plus éclatantes encore ; sa gloire emprunte ainsi sur l'avenir. Il peut sans péril descendre avec ses inférieurs, mais il reprendra sa fierté avec ses égaux ; s'il semble oublier sa gloire, c'est lorsque tous s'en souviennent, & qu'elle ne court aucun risque. Oüi, ce précieux interêt de la gloire se conserve jusques dans le sacrifice de la gloire même ; on pardonne une offense, mais la clemence orgueilleuse étale l'autorité, en imposant silence aux loix ; les statues des Dieux étoient révérees par l'azile qu'elles donnoient

aux coupables. La clémence maligne punit le criminel, en ne le punissant pas ; elle le rend plus odieux. La clémence ambitieuse immole le plaisir passager de la vengeance à l'honneur durable d'avoir pardonné. La clémence politique arrête Auguste lorsqu'il est rebuté de proscrire ; elle adoucit Alexandre pour lui acquérir de nouveaux sujets ; ce même Alexandre vainqueur & maître du monde, elle le laisse se baigner dans le sang de ses anciens Amis.

Seroit-ce le rang supérieur, la facilité d'y assouvir ses passions qui feroient soupçonner nos vertus ? Pour les mettre hors d'atteinte, suffiroit-il de se déplacer ? On ne croira pas que l'amour propre si avide de la supériorité, conseille de l'abandonner. Erreur de ceux qui ignorent & toute la foiblesse de notre cœur, dont les desirs s'usent sur les mêmes objets ; & toute l'adresse de l'ambition, qui ne voyant plus de nouveaux degrez d'élevation, s'en fait un du renoncement aux Grandeurs ; & toute la délicatesse de l'orgueil irrité de n'avoir pas obtenu un tel honneur, ou blessé de la gloire d'un concurrent, ou flaté de l'espoir de se faire regretter, ou piqué de la maligne joye de se venger d'un peuple ingrat.

Nulle action d'éclat n'échappera donc aux reproches ! Et tous ces stratagèmes des grandes passions se font-ils dérober à la pénétration des Sages ? Quel plaisir ces Sages n'ont-ils point eu à les déceler ! Qu'ils ont élo-

quemment plaint ou accusé la nature dans tous les hommes comme un fonds stérile qui ne pouvoit porter que des fruits trompeurs ! Cette Raïson esclave dans les autres, ils l'ont cruë souveraine en eux, & capable de produire à force de méditations, des vertus pures & solides. Ils l'ont fait croire à toute la Terre, est-ce avec justice ? ont-ils enfin possédé l'admiration à meilleur titre que les Conquérans ?

S E C O N D E P A R T I E.

T Enir ses passions dans le silence, protester contre les récompenses ordinaires de la vertu, mépriser les richesses & l'éclat ; servir les hommes avec chaleur, se déclarer contre l'orgueil & les plaisirs, amener & fixer dans sa Patrie les sciences étrangères, étendre les esprits de son Pais comme le Conquérant en étend les bornes ; vivre sans desirs, souffrir la mort sans trouble, ce sont les traits qui ont tant distingué les Sages, ou plutôt c'est le masque qui les a déguisez aux yeux de tout l'Univers.

Que le nom de Sage est un nom cher à l'Amour propre ! Cet amour propre assez éclairé pour trouver du défaut dans les honneurs que s'attirent la Fortune & l'Autorité, se rend sur ceux qui s'adressent directement à la Raïson, que la volonté donne sans contrainte, Ils semblent

Roy

blent nous appartenir plus incontestablement; ils sont plus délicats & moins suspects. Qu'une ambition si raffinée tiennne le premier rang dans le cœur, elle l'élève, l'abaisse, le plie à tout. Qu'elle saisisse l'imagination, elle l'enivre, elle soulage le poids de tous les fardeaux, elle émousse la pointe de toutes les douleurs.

Quelle foule tumultueuse au Temple de la Fortune! Quelle impatiente avidité de recevoir ses faveurs! Quel insolente joye après les avoir reçues! Que d'applaudissemens attendent ceux qui sortiront chargez de richesses! L'opulence est, pour ainsi dire, la souveraineté des particuliers: elle se fait admirer, obéir, re-verer. Un homme observe de loin les empressemens de la multitude, il leur insulte. Allez, aveugles Mortels, demander des chaînes, je suis libre: Allez chercher des appuis à votre foiblesse, des soulagemens à vos miseres, je suis fort, je suis heureux. Est-il bien vrai? N'auroit-il point tenté quelquefois de percer la foule? Et repoussé, ne se vange-t'il point par des mépris. N'est-ce point une réparation qu'il se fait des injustices du Sort, ou une excuse qu'il cherche à son indolence, ou une singularité dont il espere tirer de l'honneur? Que d'orgueil sous la robe déchirée du Cynique*! Il a fallu qu'un Philosophe** plus modeste défendit la pauvreté

* Socrate le reprocha à Antistenes.

** Epicure.

à ses Disciples. Le Cynique qui déclame contre les biens & les dignitez, n'a donc pas étouffé ses désirs ; il les a tournés sur une chimere d'estime rare & nouvelle. Les autres hommes jouissent d'un objet réel, il se forme le sien. Ceux-là savent que leur objet a des bornes, il en donne au sien d'aussi vastes que son imagination. Ceux-là ne se mécontentent point sur ce qu'ils possèdent, & il s'impose à lui-même sur sa réputation. C'est la douce erreur à laquelle il s'attache, c'est le bien dont il veut jouir.

- Vous ne l'en détournerez point, charmes de la Volupté ; vous perdrez sur ce cœur le droit que vous avez sur les autres, vos plaisirs sont finis, son ambition est infinie. Il sçait le peu de confiance que gagnent les Amateurs des délices, & il veut la confiance du genre humain : il vous fuira par quelque chemin qu'il faille prendre. Il s'envelopera dans toutes les épines des affaires & de l'étude. Nouvelle preuve de foiblesse ! Occupations inquietes qui le soutiennent & l'empêchent de languir ! Attraites qui le répandent au dehors ! Mais l'Etude le ramene à lui-même ; traiteron de foiblesse ce loisir actif & utile à l'Univers ? Severe Exacteur d'un travail volontaire, ce Sage pâlit sur les livres, il arrache à la Nature son secret ; de nouveaux Cieux se découvrent, sous ses yeux & par ses leçons s'accroît l'industrie humaine ; les Mers qui

séparoient les peuples , deviennent le lien de leur union. C'est ou la verité , ou l'utilité publique qu'il aime. Veut-il que je le croye ? Qu'il efface son nom de ses sistêmes & de ses découvertes. Sa vie n'est qu'un jeu sérieux ; il ne veut que des objets de science , vrais ou faux , il n'importe. Les Sectes les plus opposées étoient admirées du Général , le choix en étoit presque indifférent : Enfin il regne sur le vulgaire , & le Précepteur d'Alexandre n'étoit pas un Tiran moins ambitieux que son Disciple.

Mais qu'objecter à cet autre Sage qui s'assujettit à ses amis , & souffre ses ennemis ? Amitié , fille du mérite , mere des societez , n'êtes-vous aussi qu'un nom frivole ? Toutes les actions que l'on vous attribue , ne vous appartiennent-elles pas ? Quels liens unissent les hommes ? L'intérêt , la pente à se communiquer , le besoin d'avoir à qui confier leurs peines , de qui recevoir ces confidences , aliment de notre curiosité , de trouver des cœurs en qui leurs plaisirs puissent renaître & se renouveler pour eux. Quoi ! je n'aime pas cet ami élevé & applaudi , pour qui j'étouffe ma jalousie ? Non , ne pouvant être heureux de moi-même , j'emprunte de son bonheur , ou si je chéris son mérite , c'est pour avoir en lui un digne témoin de ma vie , un Juge capable de connoître ce que je vauz. Je n'aime pas cet ami disgracié dont je sollicite le retour ? Non , je

crains les reproches de dureté, d'insensibilité ; ma compassion peut m'acquérir des amis. Ma complaisance me fait renoncer à mes volontez : c'est-à-dire , à moi tout entier : mais c'est l'impuissance actuelle de résister, ou ma nonchalance, ou l'espoir du bien, ou la crainte du mal. Je cede * une Victoire à mon ami, je place ** la Statuë d'un autre dans le Cirque préférablement à la mienne ; honneurs qui me reviendront : j'augmente ma gloire de toute la leur. Je verse des larmes à leur mort : mais , qu'est-ce que je pleure ? Est-ce la perte qu'ils font de la vie, ou la perte que je fais de leur secours ? Je pleure par vanité , pour faire croire que j'en étois fort aimé. Enfin quand je mourrois pour eux , je les envisagerois moins que l'Immortalité.

Présentez au Sage ses Ennemis, c'est l'épreuve où il faut mettre sa vertu. D'où vient qu'il ne leur répond pas par des menaces ? C'est qu'il sent que la menace est un aveu tacite de foiblesse & d'impuissance de se vanger. Que ne repousse-t'il l'outrage s'il le peut ? Il se croit déjà vengé par les hommes à qui son Ennemi est devenu odieux ; il ne veut pas se mesurer à lui. Pourquoi paroît-il insensible ? Pour diminuer la joye du vainqueur. La fierté nous fait mépriser le mépris des autres ; la crainte nous empêche de nous justifier. Nos Supérieurs nous pardonneroient-ils de les avoir confon-

* *Socrate ceda la Victoire à Alcibiades.*

** *Trait d'amitié de Sillanus pour Capiton.*

cus ? Et nos égaux n'apprehenderoient-ils pas le commerce d'un homme trop facile à s'offencer, & trop inflexible dans son ressentiment.

Quelque injure qu'on nous fasse, nous nous en dédomageons par l'opposition de meilleurs jugemens qu'on fait de nous, ou que nous en faisons nous-mêmes : car nous nous rendons en secret le tribut qu'on nous refuse : ces refus mêmes, nous les prévenons. Nous cachons nos Vertus ; nous avouons quelque imperfection. Qu'un ami nous reprenne d'un défaut léger, son zele est engagé à nous passer d'autres penchans que nous voulons dérober à la censure publique. On ne se vante pas, pour faire croire que la Vertu ne coûte aucun effort. Que Thalès eût accepté le don destiné par l'Oracle au plus Sage, Thalès risquoit sa réputation ; il l'augmente par cet air de modestie ; moins il est sage à ses propres yeux, plus il l'est aux yeux de tous.

Qu'est-ce donc que notre Modestie ? Un orgueil qui craint d'être surpris, une timide & prudente recherche de la gloire. On est tout étonné que la vanité & la modestie prennent des routes si différentes, & qu'on les retrouve toutes deux en même tems, au même terme. Si le Sage est vraiment modeste, qu'il s'éloigne un peu des Villes, qu'il aille dans des lieux écartez jouir de la Vertu, qui seule doit faire son bonheur : mais

Seneque ne l'a pu dissimuler : on consentiroit de perdre toute la Sagesse pour en conserver seulement le titre.

Le Sage a représenté durant sa vie un rôle difficile, mais soutenu par les applaudissemens. Si la mort qui démasque les hommes vulgaires ne l'altère point, nous aurons fait injure à sa vertu. La Mort ne s'offre pas à lui adoucie, déguisée, embellie comme aux regards du Heros : elle se montre affreuse, elle le prend désarmé ; il est seul, il la reçoit sans fremir, il est plutôt consumé que vaincu par la douleur, il cède à la violence de la maladie, à l'injustice d'un Ennemi, à la force de la Destinée.

Je pardonne à des peuples jaloux de la liberté, d'avoir consacré la mort d'un Citoyen qui refusoit de survivre à la République ; mais plus je l'examine, plus il me paroît foible : l'aspect du vainqueur le terrasse & renverse son imagination : Cet objet de crainte, le plus vil peuple l'avoit soutenu : Caton a besoin de mourir pour se délivrer de sa frayeur ; il redoute la vengeance de César, peut-être sa clémence. Basse malignité qui envie au Vainqueur la gloire de pardonner ! La mort de Caton est une défaite, & non pas un Triomphe.

La tranquillité des autres Philosophes est-elle préférable à la fureur impétueuse de celui-ci ! ils meurent au milieu d'un cercle de Spectateurs ; c'est encore une

leçon de Philosophie qu'il veulent donner. Dans ce naufrage général où ils perdent la vie , il faut au moins sauver une vie imaginaire. L'un lit sur le front de ses Spectateurs l'admiration & le respect pour sa fermeté ; l'autre se dérobe à l'objet terrible de la mort. Epicure repasse les plus agréables occupations de sa vie , & par le passé il efface ou couvre l'horreur du présent.

N'est-il donc point de Heros ny de Sages qui sçachent vivre & mourir ? Nul n'est-il généreux par devoir , modeste par la sincere reconnoissance de sa foiblesse , patient par l'aveu des reproches qu'il mérite , & des défauts dont on lui fait grace , temperant par un sentiment de sa dignité qui se dégrade dans les plaisirs , sourd à des applaudissemens comme à des impostures qui le trompent , tranquille en mourant par l'espoir d'une plus grande félicité ?

Consolons-nous , la Terre a vû de ces Vertueux à la fuite de l'éternelle Verité : elle a vû la Gloire & l'Intérêt , premières & dernières Idoles du Genre-Humain , tomber sous les coups de ces Vainqueurs. Vainqueurs admirables ! Si nous les imitions , il seroit vrai de dire que ce qu'on regarde dans les Sages & les Héros comme vertu , n'est pas toujours foiblesse , & l'apparence nous imposeroit moins sur le mérite de tous les Hommes.



DISCOURS

SUR CES PAROLES :

*Rien ne contribué davantage à former un Honnête-
Homme que l'Adversité.*



DEPUIS que les Hommes sont assujettis aux Adversitez, n'ont-ils point encore appris à en faire usage ? Les uns se sont abandonnez à toute l'impatience de la Nature, & ils ont ajoûté à leurs peines ; les autres ont voulu s'étourdir sur leur chute, & assoupir un sentiment qui se reveille toujours. Plusieurs se plaignent des Hommes, comme si l'on adoucissoit des Ennemis en les convaincant d'injustice : les plus grossiers ont accusé un Destin capricieux, objet imaginé pour le charger de leur colere ; les plus sensés ont crû la révolte inutile, & se sont condamnez

au silence : tous également mal-habiles dans l'art de se soulager. La Raison ne faisoit que présenter à ceux-ci l'image de leurs maux , & l'aveuglement ne la déroboit pas à ceux-là. Parmi tous ces désesperez une espece singuliere d'Hommes perce la foule. Si vous les écoutez, ce sont eux dont les réflexions épurées ont trouvé dans la Raison des ressources inconnuës : par eux nous devons être mis au dessus des malheurs. Eh comment ? Est-ce en nous déclarant que nos maux n'en sont point , qu'on ne perd rien à perdre les biens & les honneurs ? Croyent-ils par un changement de nom démentir le sentiment ? Est-ce en nous assûrant que notre vie ne tiendra pas long-tems contre des douleurs violentes ? Est-ce en nous permettant de nous en délivrer par une mort volontaire ? Précepteurs du Genre-Humain, voilà toutes les consolations que vous lui promettez. Ne dites point que votre Sage seul peut goûter vos remèdes , ou qu'il n'en a besoin d'aucuns ; vous insultez à notre foiblesse , & vous décelez la fausseté de vos leçons. Vous ne sçauriez nous conduire à cette région innaccessible à la douleur , à ce lieu éminent où vous placez votre Sage ; il faut une consolation plus vraie, plus solide , & qui s'adresse à tous les Hommes. Laissons donc toute la sensibilité à leurs cœurs ; mais intéressons-les par un motif qui honore leur raison , sans la contredire. Tâchons de leur inspirer , non la lâcheté

de sortir du combat , mais le courage de soutenir le choc. Peut-être pardonneroient-ils à la Fortune, s'ils sçavoient que ses faveurs ne leur échappent que pour faire place à l'innocence ; que l'esprit aveuglé par la vanité , le cœur corrompu par les délices , ne s'éclairerent & ne se purifient jamais mieux que par l'Adversité : Maîtresse utile pour nous apprendre nos devoirs, & pour nous forcer à les pratiquer.

PREMIERE PARTIE.

QUAND les sens sont liez par le sommeil , il reste à l'Imagination une activité douteuse , imparfaite. On ne voit point les objets tels qu'ils sont , on en conserve un sentiment obscur & confus ; on prend des fantômes pour des réalitez , & l'on s'assure que rien n'est plus solide que ces chimeres que l'on saisit , que l'on embrasse , & auxquelles on s'attache obstinément. Ce sommeil est une suite de rêves plus furieux , ou plus tranquilles. Telle est à peu près la situation de ceux que la Fortune a comme adoptez , dont elle a pris sur soi les vûes , les projets , les désirs , qui vivent dans la splendeur , & dans les délices. Ou d'épaisses ténèbres les environnent , ou ils ne reçoivent que de faux jours ; l'idée de leur prospérité croît à leurs yeux à mesure qu'ils s'y appliquent , & ils en ignorent tous les de-

voirs ; ils ne sçauroient les découvrir , tout s'oppose à cette recherche , leur propre cœur , & tous ceux qui les entourent. Perfidie de la Fortune , qui nous laisse la nécessité de chercher la Vertu , & qui nous cache la route que nous devons tenir !

Heureux , nous ne le sommes que par autrui & pour autrui. La Fortune décerne aux uns la gloire & les richesses en échange de la protection qu'ils doivent aux autres : elle donne des titres , des préseances ; ornemens étrangers , qui ne nous ajoûtent rien , biens qui n'ont d'être que dans l'opinion , fruits nez & estimez dans un climat , inconnus ou méprisez dans un autre , dehors brillans , sous lesquels elle cache un pesant fardeau.

Oüi , elle le cache toujours ; elle séduit nôtre esprit qui consent à toutes ses illusions. Il s'élève de tous ses avantages , & leur donne une solidité qu'ils n'ont pas. Le Conquérant est revêtu de ses Victoires , le Ministre de ses succès ; ils ramènent tout à eux-mêmes. Celui-là croit triompher seul , & compte pour rien la valeur des Soldats ; celui-ci se rend tout l'honneur de ses projets ; à peine pense-t-il que la vigilance de ses inférieurs y ait contribué ; il ne songe à eux que pour les charger de la honte des entreprises échoüées. L'homme heureux ne vit point pour les autres ; il croit qu'il ne doit vivre que pour lui. A-t'il besoin de leur

secours, la Fortune lui en a mis le prix en main : il les voit tous s'empresse à le servir. L'ardeur des uns pour se procurer un bonheur à peu près pareil au sien, le dépit des autres qui ne peuvent y parvenir, tout lui relève l'idée de sa félicité.

Né dans l'élevation, vous n'avez vû que des têtes humiliées devant vous ; vous avez respiré l'orgueil aussi naturellement que l'air ; tout vous avertit du pouvoir où vous êtes de protéger ou de nuire. Artisan de votre prospérité, si l'édifice s'est élevé promptement, cette rapidité fait honneur à votre industrie : si l'ouvrage vous a coûté de longues fatigues, on vous compte le mérite de la persévérance.

Contentez-vous, s'il est possible, de cette vûë flatteuse de vous-même, & des regards avantageux des autres : que ce plaisir ne tourne pas en amertume contre eux : jouïssiez de ce qui leur manque, mais sçachez ce que vous leur devez. Vaines leçons ! vous ne les sçauriez entendre. Où retrouver des traces de l'égalité que la Fortune a effacée ? Vous ignorez la douleur, sçavez-vous s'il faut plaindre les malheureux ? Vous recevez des déferences, croyez-vous qu'il y ait de l'injustice à les exiger ? Vous vous jouiez des biens & de la réputation des Hommes, parce que vous ne recevez point de plainte de ceux que vous offensez, que nul ne prend leur parti devant vous. Vous sçavez que

leur ressentiment fera impuissant, ou qu'un souris va vous les réconcilier. Vous conservez de fausses impressions contre les plus Vertueux, par la paresse d'approfondir. Fatale ignorance ! Source de mille injustices ! Erreur des heureux, ne pouvez-vous être dissipée ? Helas ! si l'on veut percer le nuage, la Fortune appelle de toutes parts des Hommes pour tenir un voile devant nos yeux, où il ne passera aucun rayon de la vérité. O malheur ! comme si ce n'étoit pas assez de nous-mêmes, & de la vûë de nôtre bonheur, pour nous séduire, les passions d'autrui viennent encore nous aveugler. L'envie naturelle des infortunez contre les heureux est étouffée par la crainte & l'esperance. Ce sont des Vaincus qui suivent le char du Vainqueur, pour partager quelques dépouilles, & vaincre à leur tour ; ils chantent sa victoire, & nul ne se tairoit impunément dans ce concert de louanges. Qui voudroit guérir les défauts de l'homme heureux ? Trop de gens ont intérêt de les entretenir. La complaisance, flatterie tacite, & la plus ingénieuse de toutes, en faisant tout ce qu'il veut, lui persuade qu'il ne veut rien que de juste ; elle prévoit ses désirs, devine ses inclinations. Le Flateur lui fait d'agréables portraits de la Vertu, la raison n'en peut desavoüer la justesse. N'y manque-t'il que la ressemblance ? L'amour-propre se charge de la trouver ; on est trompé presque de bonne foy.

Alexandre ravage des Provinces , fait couler le sang innocent , enchaîne des Rois qui ne l'offensoient pas ; il reçoit de ses Flateurs le titre de Conquerant. Ce n'est pas assez : il trouve chez les Corinthiens le portrait reveré d'un Heroïsme tout opposé ; on y adore Hercule Pacificateur de l'Univers : ces traits chéris, Alexandre les adopte ; il reçoit sans rougir le nom d'Hercule , & dans le tems qu'il trouble le repos du Monde , il s'égale à celui qui n'avoit travaillé que pour en assurer la tranquillité. On n'ose le tirer d'erreur , & il oubliera ce qu'il doit à sa Patrie & à son Pere ; il renoncera à sa naissance pour en emprunter une fabuleuse ; & les Mortels , du nombre desquels il se tire , n'auront pas la force de lui déclarer à sa mort , qu'il n'est pas fils d'un Dieu.

Tous les Heureux sont l'objet d'une Adulation peut-être moins grossiere & moins generale , mais également capable de les déregler. Que sert de parcourir les differens degrez de fortune ? Un cercle d'Amis sur qui la prosperité nous donne quelque ascendant , est pour nous la Cour d'un Roy aussi dangereuse pour nous séduire , & peut-être encore plus : car on se défie moins des Flateurs guidez par des interêts moins vifs. Ainsi nos erreurs sont en sûreté contre l'indiscrétion de nos Ennemis , contre les lumieres de nos plus sages Amis ; ainsi se forme une conspiration generale contre la verité.

Justifions cependant l'Homme. Quand il n'a de flatteur que lui-même, il ne se flatte pas long-tems : s'il a trop aisément consenti aux applaudissemens, quand il ne les entend plus, il se juge lui-même. L'Amour-propre qui lui persuadoit que la raison étoit de son côté, chancelle quand il voit que la commune opinion est d'un autre. Il pourra connoître enfin ses obligations, tout n'est pas desesperé. Osons donc faire un souhait pour lui : Que ses Protecteurs l'abandonnent ; que ses trésors lui échapent : il va se réveiller. Un nouveau jour va luire à ses yeux ; bientôt se rétreffiront ces espaces que la prospérité étendoit dans son imagination ; bientôt il reconnoîtra ces fantômes qu'il prenoit pour des corps solides ; les vices lui paroîtront dans toute leur difformité. En vain lui disoit-on que la raillerie étoit basse & injuste, dès qu'il en devient la victime, il se persuade qu'elle est une espece d'homicide. En vain la Raison lui eût crié, que l'estime des Hommes ne valoit pas les sacrifices qu'il lui faisoit ; que tel qui nous louë aujourd'hui, nous blâme demain par legereté, ou pour dédommager son orgueil des éloges que nous lui avons arrachez ; il faut que tous les Adulateurs disparoissent, & il comprendra que l'on ne doit faire le bien que pour le bien, & que la Vertu seule est la récompense de la Vertu. Qu'un Ami fidele eût osé l'éclairer sur quelque dé-

faut, il l'auroit crû seul de ce sentiment, ou lui eût attribué une imprudence coupable, pour se mettre en droit de rejeter son témoignage; aujourd'hui il reçoit de pareils avertissemens comme des bienfaits. S'il lui reste quelques Vertus, & quelques Approbateurs, ce sont des approbations non suspectes, & dont il peut jouir en sûreté. Vous qui gémissiez sous les rigueurs qu'il a peut-être exercées contre vous, venez; il vous tend les bras; il étoit impitoyable, la Fortune en le frappant va le rendre sensible: il apprend enfin qu'il faut vivre pour les autres, & il pensoit ne devoir vivre que pour lui.

Grace aux malheurs qui vous introduisent, paroissez, Veritez salutaires. Peut-on vous payer trop chèrement? Dégradez les honneurs; désavoüez les vains applaudissemens; dissipez les illusions. Vous nous montrez nos devoirs; bien-tôt nous serons forcez de les pratiquer. Trompez, en semant dans les champs de la Fortune, nous allons enfin moissonner dans ceux de la Vertu.

SECONDE PARTIE.

QUAND la Prosperité laisseroit à l'homme la liberté de connoître ses obligations, elle seroit un obstacle à les acquiter. Elle l'affranchit de la plupart de

de ces liens qui attachent les autres Hommes ; elle l'emporte , ou l'amollit par des passions à qui elle fournit un aliment continuel. Autant l'aveuglement mettoit les penchans de l'Homme heureux à couvert des remords , autant la puissance le met à l'abri des obstacles.

Quel tumulte excitent dans nôtre cœur les passions ! elles y croissent , s'étendent , s'élancent au dehors , ne s'arrêtent que par impuissance , & ne cèdent qu'aux passions des plus forts. Les Tourbillons dont un nouveau système a composé le Monde , se meuvent , se poussent réciproquement ; mais enfin il se forme de plus grands assemblages de matiere qui l'emportent sur les plus petits , les attirent à soi , & leur impriment le mouvement. Image des Riches & des Puissans ! Maîtres de tous les objets que les Hommes recherchent , ils sont maîtres des Hommes ; rien ne leur résiste ; leur amour propre devient haine , vengeance , colere , mollesse , suivant les objets vers lesquels il se porte ; Eh ! Avec quelle activité ne se porte-t-il pas vers les uns ? Avec quelle complaisance ne s'arrête-t-il pas dans les autres ?

Un vent impetueux pousse cet Ambitieux dans les routes de la Grandeur ; il renverse à droit & à gauche tout ce qui se trouve sur son passage ; sa course est celle d'un torrent débordé. Du jour qu'il s'est embarqué , il a rompu avec la justice & l'humanité. Heureux , il

hait ceux qui le sont ; ses mains tombent de leur propre poids sur les richesses d'autrui. L'Ambition est une Maîtresse, qui en lui accordant les premières faveurs, lui en fait souhaiter de nouvelles. Faut-il supplanter des supérieurs, pousser ceux qui panchent, précipiter ceux qui tombent, deviner un Concurrent, profiter de ses fautes, lui en occasionner, lui en supposer ? Guerres ouvertes, stratagèmes, tout est employé. A mesure qu'on avance, on s'endurcit encore. Que de vices à qui la prospérité ouvre la breche ! Tout le Monde est tyrannisé ou par l'Homme heureux, ou par ses Créatures, qui croyant participer à son autorité, font des injustices pour son compte. Perfidie, trahisons, vous êtes presque inséparables de la Fortune ; mais quand vous amenez de grands événemens, vous prenez les nobles noms de vûës politiques & de raisons d'Etat.

C'est en vain que le Macédonien a promis aux Indiens de les épargner, la Fortune rompt le serment. Il les fait tous massacrer après sa victoire. Quand Silla se baigne dans le sang de tant de Romains, peut-être est-ce le crime de sa fortune. Qui sçait si Pompée avec les avantages de César, n'en eût pas eu la cruauté ? L'histoire des Heros heureux, est l'histoire des passions allumées, assouvies, & souvent des excès les plus coupables. Qu'il est rare de trouver un Heros modéré dans le cours des prosperitez, prêt à les sacrifier au

repos de l'Univers! je pardonne à ses ennemis d'avoir tant attendu à croire possible un tel effort; c'est assez de reconnoître aujourd'hui une Vertu si supérieure à l'homme. En effet, qu'il est naturel de suivre ses passions quand elles sont excitées par l'occasion & enhardies par la facilité de les assouvir! Leur résistera-t-on soi-même, quand rien ne leur résiste? Un seul refuse de plier le genou devant le Favori d'un Prince, ce Mortel & toute sa Nation sont condamnés à périr, le supplice est prêt. Le désir de se vanger, quelque vif qu'il soit dans le commun des Hommes, se ralentit par la crainte des peines ou par la difficulté des moyens: on ne trouve pas si-tôt des gens pour les associer à sa haine. Pour l'homme heureux, il a son parti fait: il menace & il est vengé; il regarde & son regard tue. Je croyois posséder mes biens à l'abri de son autorité, & déjà cette autorité les vient usurper: C'est un grand arbre qui attire à soi tout le suc de la terre; les arbres voisins séchent & languissent autour de lui. Je croyois qu'il m'obligeroit gratuitement; mais il ne fait que proposer quelquefois des récompenses, il n'accorde jamais de Graces: combien un Favori craint-il d'épuiser pour les autres un crédit réservé pour lui seul? Je me flatois d'être dans sa confiance, mais il ne m'ouvroit quelques secrets, que pour s'applaudir en particulier d'actions dont il n'osoit se vanter en pu-

blic, pour épanouir sa joye sur la défaite d'un Concurrent, souvent pour me tromper & mettre d'autres personnes en défiance : il comptoit également sur mon silence, & sur mon indiscretion. Devoirs particuliers à la grandeur, devoirs communs aux autres Etats, il les viole tous également.

Mais n'est-il point une sorte de prospérité moins dangereuse à la Vertu ? Une prospérité douce, oisive, tranquille nourrit moins de passions, qu'une prospérité dépendante de l'agitation & attachée à de grands emplois. Non, non, ce sont seulement des passions différentes qu'elle appelle. L'Heureux, assis sur les roses, semble dire à toute la Nature de respecter son repos ; il n'apperçoit de changement que la variété des plaisirs ; il reconnoît sur sa table tout le peuple des Airs & des Mers ; ses oreilles sont enchantées par les sons ; ses yeux réjouis par les plus pompeux spectacles. Le plus cher de tous les plaisirs, celui qui coûte tant de soins & d'inquiétudes, ne lui coûte de desirs que ce qu'il lui en faut pour en relever le goût. La Beauté qu'il veut vaincre est-elle sensible aux richesses ? il a des trésors à répandre : aux divertissemens ? il les fait naître : à la vanité ? quel appareil l'annonce & le suit ! A ce prix le sexe change pour lui des loix imposées au Vulgaire. Est-ce assez ? Il voudroit un nouvel art de plaisirs, des vices qui n'appartinssent qu'à

lui, & auxquels le commun des Hommes ne pût atteindre. L'usage de la volupté ne l'adoucirait-il point ? Non, le dégoût qu'elle amène, la moindre résistance qu'il trouve, le rend furieux. Tremblez ; la jalousie, le dépit, peut-être vont l'armer contre vous ; les unions les plus saintes seront troublées ; rien n'est sacré pour lui. Les empoisonnemens, les meurtres ne sont que trop souvent les crimes des Riches voluptueux.

Ah ! fermons les yeux à tant d'horreurs : ouvrons-les aux vertus des Heureux. Voyons celui qui semble le mieux user des faveurs de la Fortune. Le suivrons-nous dans les périls de la Guerre ? D'où vient qu'il pâlit à l'aspect de l'ennemi ? N'est-ce point que les plaisirs l'attachent trop à la vie pour y renoncer ? Il meurt mille fois, tandis que l'Infortuné perd sans peine des jours traversés, ou s'expose à tout dans l'espérance de se faire un meilleur sort. Le Riche est trop chargé de bagage pour vaincre dans le combat. Ne comptons pas plus sur sa modération, que sur son courage ; elle lui sert à savourer ses délices à plus longs traits, que ne feroit une joie immodérée. Ne vous trompez pas sur sa justice, il n'en aura qu'autant qu'il en faut pour affermir son crédit & sa réputation : vous la verrez plier dès qu'elles sera compromise avec ses intérêts. Ne vous applaudissez point de son estime ; il est esclave de la vogue ; il louë ce qui est loué ; il

il seroit tout prêt à vous accabler de mépris : il n'a que des apparences de Vertu.

Mais quoi ! L'affabilité , la magnificence n'appartiennent-elles pas à la Fortune ? Helas ! souvent elle en a fait des esclaves des vices. On veut faire montre de ses trésors , on ne les répand que faute de les pouvoir garder ; un seul bienfait éclatant est le fruit de mille injustices secrètes.

Désintéressement , générosité , sincérité , candeur , je ne vous chercherai que chez l'Homme infortuné ; & s'il vous possède , est-il quelque perte qu'il doive regretter ? Un feu continuel dévore le Fortuné ; ce feu dans la disgrâce baisse , s'affoiblit , s'éteint faute d'aliment. L'Homme ne court plus après les faux biens qui l'occupaient ; l'occasion & le prix des plaisirs lui manquent ; par une espèce de mort anticipée , il est séparé des objets les plus dangereux. Le besoin qu'il éprouve , le plie à tous les devoirs ; complaisant officieux , fidèle , moins rempli de l'idée de lui-même , moins prompt à s'offenser , dégagé de mille soins , maître d'un tems qui n'appartiendra plus qu'à ses Amis & à ses Proches. Dresseroit-il des pièges à quelqu'un ? Il n'a plus rien à espérer ni à craindre. Si dans l'instant de sa chute il a murmuré contre ceux qui l'ont causée , il va rendre grace au sort de n'être plus en état de faire d'injustice. Quelque innocent qu'il fût

Dans la prospérité ; quelques vertueuses que pussent être ses actions , elles devoient toujours lui être suspectes : il agissoit par choix , & la Vertu veut de la peine. Dans tout ce qu'on fait par choix , l'orgueil triomphe ; la dépendance nous sauve de ce reproche. L'Adversité , dit un Ancien , est une enquête pour discerner la vraie Vertu de la fausse : il faut être contredit , attaqué , pour sçavoir si l'on a de la constance , ou de la modération. L'Adversité nous rend toutes les Vertus ou comme des biens nouveaux , ou comme des biens de nôtre fonds qu'elle nous fait retrouver.

Otez à Regulus les menaces des Carthaginois , à Caton ses malheurs , ces Heros ne sont plus que des Hommes.

O Dieux ! s'écrioit le Philosophe Demetrius , que n'ai-je plutôt connu le renoncement que vous m'imposiez : je rends à la Fortune tous ses dépôts. Par le fer & le feu, vous m'avez guéri de la débauche & de l'avarice. Entre vous & l'Homme , l'Adversité rétablit une éternelle alliance.

C'est ainsi que ce Païen plaidoit la cause de ses Dieux. Des lumieres superieures aux siennes doivent nous faire , sinon souhaiter les adversitez , au moins les recevoir avec patience. Nous devons reconnoître que la même Providence qui afflige quelquefois les plus irréprochables, de peur que la prospérité n'attire

tous leurs vœux & ne leur paroisse un prix digne de la Vertu, fait grace à la plûpart des hommes, quand elle leur impose la nécessité de souffrir, pour les ramener de leurs égaremens, & leur applanir les routes de la Sagesse.





DISCOURS

QUI A REMPORTÉ

LE PRIX

A l'Académie des Jeux Floraux en 1711.

SUR CES PAROLES:

*Il y a dans les différentes conditions de la vie
une proportion de Biens & de Maux
qui les rend presque égales.*



NOUS reprochons tous les jours à la Fortune, d'avoir trop inégalement dispensé les biens & les maux. Il est des conditions, qu'elle a comme adoptées, pour les relever par l'autorité & pour les combler de plaisirs. Il en est d'autres qu'elle a humiliées par la dépendance, & condamnées à la peine & à l'obscurité. Tout sert à étendre l'amour propre des

Grands ; tout resserre celui des Petits. Ceux-là sont des Mondes vastes & lumineux , qui tournent autour de leur centre , & en entraînent une infinité d'autres : ceux-ci sont de foibles corps , froissés par tout ce qui les environne , & incapables de résistance. Pour les Grands tous les objets sont autant de miroirs qui les agrandissent à leurs yeux. Une Armée leur représente les efforts d'un million de bras dépendant du mouvement d'un seul. Un Tribunal leur montre les passions des Citoyens assujetties à la décision d'une seule bouche. Une Cour leur offre une multitude d'Esclaves veillant au plaisir d'un Maître. Les respects qu'on leur rend , les graces qu'on leur demande , tout les avertit de leur puissance. Les Petits au contraire ne trouvent rien qui ne les dégrade. La société ne leur fait voir qu'un joug pour la liberté , des châtimens pour la désobéissance ; tous leurs pas sont des devoirs imposés par le caprice des Supérieurs. Devoirs pénibles, contrainte fâcheuse, où il faut démentir par des préférences extérieures , la préférence secrète qu'on fait de soi-même. Victimes , ou du moins spectateurs de l'abondance & des plaisirs des Grands , ils sont dévorés par une envie impuissante. Ils sont donc les seuls à plaindre. Non , ne nous y trompons pas. Défendons-nous des apparences , des préjugés , de l'opinion , & nous trouverons dans tous les états de la vie une éga-

lité presque parfaite. Si l'on examine les avantages & les désagréments de chaque condition en eux-mêmes, on verra que la pompe & l'éclat ne sont que les soulagemens des fatigues & des périls de la supériorité, & que la dépendance est bien dédomagée par les délices du repos, & de la sûreté. Si nous voulons considérer le bien & le mal par l'impression qu'ils font sur les cœurs, nous serons persuadés que l'habitude du bonheur y rend les Grands insensibles, & si délicats aux moindres peines, qu'elles leur deviennent des afflictions insupportables, au lieu que l'habitude des peines y endurecit les Petits, & réserve toute leur sensibilité pour les plus légères consolations. En un mot ou la Fortune a mis l'équilibre dans le monde en partageant équitablement les biens & les maux, ou le Sentiment forme cet équilibre par le plus ou le moins de vivacité dont il saisit les uns & les autres.

PREMIERE PARTIE.

LA Fortune ne traite avec ses meilleurs amis, qu'à des conditions dures, & sous la réserve d'une infinité de retours. Entrez dans ces Cabinets superbes où se décide le destin des Empires : le respect & la crainte en gardent les portes ; au dedans le travail, le chagrin, l'inquiétude, les soins enchaînent ce

Ministre si réveré. Voyez-le environné d'une multitude innombrable de ressorts qu'il faut remuer en même tems avec une proportion juste : partagé entre mille objets , & occupé de chacun en particulier, comme s'il étoit unique ; obligé d'inventer , de délibérer , de résoudre , d'embrasser les idées les plus éloignées , comme ces Dieux de la Fable , qui d'un pas franchissoient l'étenduë des Mers : en garde contre les surprises d'autrui , & contre ses propres réflexions ; il faut manier & mettre en usage toutes les passions des Hommes , l'interêt , la haine , la jalousie , la vengeance , maintenir la paix au dedans , la terreur au dehors , & remporter sur tout l'Univers une Victoire perpétuelle.

Ce n'est pas pour lui que le jour finit & que la nuit commence , ses yeux ne se ferment guères par le sommeil : ce n'est pas pour lui que la Nature varie les Saisons , ses yeux ne s'ouvrent point à cette décoration du monde ; le présent est perdu pour lui ; les plus douces liaisons lui sont presque interdites ; les noms d'Ami , de Pere , d'Epoux , n'ont rien à prendre sur son attention. Tant de fatigues encore pour des ingrats ou pour des jaloux !

Le Guerrier , dans un mouvement plus convulsif que le Politique , voit de plus près les événemens , & ils l'étonnent davantage. La guerre est tout à la fois l'em-

pire du hazard & celui de la prévoyance. Tous les succès y sont douteux & les moments qui les amènent, ou les détournent, sont rapides. Il faut agir & méditer en même tems, deviner l'ennemi, se cacher à lui, le prévenir, toujours marcher, veiller, commander. On va combattre, vous diriez que le sang de tous les Soldats s'assemble dans les veines de leur Général. Il est ému de leurs craintes, de leurs transports. Cette vie pour laquelle il aime la gloire, il va la perdre. Les cris de ces millions d'Hommes qu'il expose, le jugement de son siècle, celui de la posterité, saisissent, ébranlent, troublent son imagination.

Dans un tumulte moins apparant le Magistrat est-il plus tranquille ? Sur ce Tribunal s'asseient avec lui l'ennui, l'impatience, la tristesse. Quoi ! Toujours plein des intérêts d'autrui, toujours assiégué par des subtilitez, inquiet pour s'en dégager, toujours au milieu des passions, & toujours en défense contre elles. Des connoissances qui balancent le jugement sans le déterminer. Dans une nuit épaisse une voix se fait entendre ; est-ce l'erreur ou la verité ? L'une contrefait l'autre. Des loix se présentent, ou comme des voiles qui empêchent de voir, ou comme des flambeaux qui éblouissent.

Ainsi s'appesantit l'autorité sur ceux qui en sont dépositaires, Les fruits n'en sont que pour vous, Hom-

mes privez : vos besoins sont remplis comme les leurs ; les Mers se couvrent de Vaisseaux pour vous apporter les commoditez & les curiositez étrangères ; vos maisons sont à l'abri de l'insulte & de la violence ; les chemins vous sont rendus libres ; tous les Arts travaillent pour vous , les uns pour votre luxe , les autres pour votre santé ; tous les Marchands , tous les Artisans d'un Royaume sont autant d'officiers prêts à vous servir , & vous n'avez point la peine de les faire instruire , de les tenir dans le devoir , de réparer leurs pertes , de regler leur fortune : l'autorité en maintenant l'ordre politique pourvoit à tout en votre faveur. Mais vous êtes dominés, dites-vous ; vous aviez tous également droit aux biens du monde , pourquoi les tenir de la main des Superieurs plutôt que de vous-mêmes ? Ah ! sortez d'erreur ; songez que l'amour-propre portant tous les Hommes à vouloir commander , on a souffert un Maître pour éviter plusieurs Tirans. Votre liberté même est moins engagée que celle d'un Monarque ; vous êtes soumis à lui , il l'est au tems , aux circonstances , aux devoirs ; sa raison toujours tyrannisée suit des guides nécessaires ; la vôtre se détermine par elle-même & au gré de vos inclinations ; c'est pour vous qu'est faite la tranquillité. Les Grands au haut de la rouë sont bien plus ébranlez que vous qui êtes au centre ; vous n'éprouvez point de secousses violentes ;

vosre sommeil est paisible , vosre réveil aussi doux ; vous ne connoissez de révolutions que celles des saisons. Oserai-je ici peindre avec toutes leurs couleurs les renversemens funestes des Grands, les horreurs de l'exil, les chaînes, les outrages, le poison, la mort ? Non, ne rappellons point l'histoire de siècles ou de peuples barbares ; ne parlons que des décadences communes dans tous les âges, & dans les pays les mieux policez. Partout les Grands navigent sur des écueils ; après s'en être sauvez cent fois, ils y viennent enfin échoüer. Ils sont environnez d'ennemis couverts. Tous ces témoins de leur grandeur, si nécessaires pour la leur rendre aimable, en sont envieux ; & plus ils en sont vifs admirateurs, & plus ils sont prêts à la leur ravir. Enfin ce Favori, ce Ministre est disgracié ; que son malheur est aigri par la multitude des Spectateurs ! Un particulier à qui il arrive une déroutte, lit-il sur autant de fronts la joye maligne, le reproche amer, qui mettent le comble à l'infortune de ce Grand ?

Prenons garde que ces pensées n'entrent trop avant dans les esprits, elles feroient tomber des mains les plus ambitieuses, les armes, les faisceaux, la balance. En effet la grandeur seroit une maladie continuelle sans les secours de l'opinion & des préjugez. Un phantôme d'orgueil promene ce Ministre parmi des épines qui le piquent sans cesse, & tient en haleine ce Guerrier par-

mi le fer & le feu. Un phantôme d'orgueil dissimule aux Grands la haine qu'on leur porte ; il les enivre d'encens ; & quand ils reçoivent des hommages si peu sinceres , ils y donnent une sorte de réalité , en oubliant qu'ils sont faux.

Mais la médiocrité où sont les Petits , leur refuse-t-elle ces mêmes ressources de vanité & de complaisance ? Non , si nous ne tenons pas les Hommes à nos pieds , nous les voyons à côté de nous , & nous nous appuyons également sur eux. La civilité remplace par son langage celui des respects & de la soumission. Nous nous offrons mutuellement nos services ; ces offres nous rendent plus forts à nos yeux , plus capables d'entreprendre ; elles entretiennent nos esperances. Le commerce de l'Amitié nous persuade que nous sommes aimables : hé ! qui goûte mieux que nous la pureté de l'Amitié ? Pour qui ses signes sont-ils moins équivoques ? je ne suis point maître d'objets qui attirent la cupidité des hommes ; ce n'est ni le crédit , ni la richesse qui m'attache mes amis , c'est donc le mérite seul. Amitié , doux soutien de la vie , Volupté ignorée des Grands ! Elle a pour compagnes la Franchise & la Confiance elle n'approche pas des Cours , lieux de reserve , de contrainte & de déguisement. Aussi les Pilades , les Patrocles , fameux amis des Grands ,
ne

ne sont que des noms de Fable ; l'Histoire est trop fidele pour en fournir beaucoup d'exemples.

Les Petits ont donc en partage l'amitié , la sûreté , le repos ; les Grands achètent les trésors & le faste par les travaux & par la haine publique. Il ne tiendrait aux Petits pour être heureux , que de se connoître ; & si les Grands se connoissoient , ils seroient le plus à plaindre. Voyons si les uns & les autres ne connoissent pas quelquefois leur sort , & si le sentiment ne compense pas ce qu'il peut y avoir de plus ou de moins d'avantages réels d'un côté ou de l'autre.

SECONDE PARTIE.

LE sentiment est l'arbitre naturel des biens & des maux , peut-être même en est-il le seul auteur. Les avantages que l'on croit les plus réels , consistent moins dans la possession , que dans l'impression qu'ils font sur notre ame. L'Athenien qui croyoit , que tous les Vaisseaux du Port de Pyrée lui appartenoient , goûtoit la douceur des richesses , tandis que les véritables propriétaires en étoient privez par le peu d'attention qu'ils faisoient peut-être à leurs trésors. Mais le sentiment des plaisirs dépend essentiellement du besoin ; dès que le besoin ne subsiste plus , il fait place au dégoût & à l'insensibilité. Croiroit-on que le cœur hu-

main , tout vaste & tout avide qu'il est , n'eût pas de quoi suffire à tous les biens dont il jouit quelquefois , & que quand il en poursuit tant de differens tour à tour , c'est que l'habitude lui pese , & qu'il cherche à se soulager par le changement ? Telle est la situation des Grands dans l'opulence , dans la gloire & dans les divertissemens : leur appétit surchargé n'est plus piqué de rien ; leurs sens sont engourdis : au lieu que le goût des Petits est éveillé par les moindres douceurs , & que ces douceurs ont toujours pour eux l'aiguillon de la nouveauté. L'or prodigué sur ces lambris superbes ébloüit mes yeux , il ne frappe pas ceux d'un Grand. Ces prodiges de la Peinture , ces figures qu'elle anime pour moi , sont mortes pour lui ; il passe sans s'y arrêter. Ces jardins , où l'art a dompté la nature pour l'embellir , où elle a asservi les élemens au plaisir ; ces cascades , ces rivières suspenduës causent à ce Grand moins de satisfaction , que n'en cause à ces particuliers un ruisseau qui coule chez eux , ou un arbre qui fleurit & qui fructifie dans leurs vergers ; ce qui ravit les Petits , ce qui les enchante , ce qui les transporte , n'effleure pas seulement les Grands. Que la Magnificence leur varie ses spectacles , qu'elle leur élève de nouveaux palais , qu'elle en change les ornemens ; la curiosité des Grands n'aura pour tout cela

que le premier coup d'œil ; c'est un plaisir bientôt épuisé pour eux.

Peut-être l'Honneur qui s'offre à eux sous tant de formes différentes , qui leur parle tant de langues , les arrêtera mieux que ces spectacles muets & trop constans ; la flatterie trouve pour les louer de nouveaux tours , où ce sont de nouvelles mains qui leur offrent l'encens : n'importe , ces flots toujours nouveaux ne forment toujours qu'un même fleuve. Ce Grand reçoit des Hommages ; il en a toujours reçu. Il s'entend louer ; c'est un bruit auquel ses oreilles sont accoutumées. Ses inférieurs ployent les genoux devant lui , il n'en est pas fort touché : mais ils reçoivent de lui un regard favorable , & ils en sont enchantés. Ah ! ils sont donc bien plus heureux que lui : il ne reçoit que des tributs : ceux-ci reçoivent des grâces ; & les grâces flatent bien autrement que ce qui est dû. Sans son secours ces particuliers se procureront les uns aux autres des honneurs plus sensibles , l'estime non suspecte , les éloges purs & désintéressés. L'homme privé est loué par moins de voix que le Prince ; mais il l'est de celles qu'il connoît , c'en est assez : sa vûe & ses desirs ne portent point au-delà. Il s'élève , il s'applaudit sans scrupule de ces suffrages qu'il recueille , moisson que le Grand laisse échapper , ou qui le lasse & l'ennuye. Avouez-le , Hommes ambitieux , convenez que les

honneurs vous deviennent insipides ; ou dites-nous pourquoi vous vous dérobez si souvent à ces objets de votre passion ? D'où vient que ce Prince n'est pas tout le jour sur le trône à recevoir des Ambassadeurs , à juger ses sujets , à exercer son pouvoir , à s'occuper de l'idée qu'il est Prince ? Pourquoi se ménage-t-il des heures & des amusemens pour oublier sa dignité ? Vains secours encore que ces divertissemens ! ils lui deviendront plus fades que les honneurs. Ce Voluptueux de Rome dans un bain délicieux ne sçait s'il a du plaisir ; il ignore même dans quelle situation il est : il interroge ses esclaves , c'est à eux à le lui apprendre. Cet autre, désespéré de n'être plus affecté des plaisirs réels, en cherche de singuliers & d'extravagans. Si Caligula eût trouvé dans les voluptez communes dequoi flater encore son goût , eût-il inventé le divertissement de faire Consul son cheval , & de le revêtir en plein Senat des ornemens consulaires ?

La jouissance des plaisirs veut être précédée, suivie, interrompue de quelques momens de privation. Ici la volupté se raffine , la terre & les mers sont dépeuplées pour couvrir ces tables somptueuses : on ajoute à la fête les embellissemens les plus recherchés ; une Cour polie & magnifique est assemblée ; c'est le rendez-vous des jeux & des ris. Mais quoi ! ils y marchent à pas lents , ils semblent appesantis : sur ces fronts chargez

de pierreries, les rides ont peine à se retirer. Joye parfaite, joye sans mélange, où êtes-vous donc ? Dans ces campagnes où la terre laisse arracher ses moissons à des mains laborieuses à qui elle ne promet de nouveaux presens, qu'en leur promettant de nouvelles peines ; dans ce repas rustique, dans ces fruits arrosés des larmes & des sueurs de ces hommes innocens. Leurs cœurs vuides & alterez s'ouvrent aux plaisirs ; la Nature leur épargne la peine de réfléchir & de raffiner pour y trouver des attraites. La premiere superficie les touche, eh ! peut-être tous les plaisirs n'ont-ils que cette superficie, cette fleur si-tôt fanée, cette pointe si promptement émoullée. Que dirai-je du plus vif des plaisirs, de celui qui se présente à notre orgueil sous une apparence si noble & si délicate ? ce plaisir qui consiste dans l'esperance, les refus, les impatiences, les soins, les Grands le peuvent-ils goûter ? Helas ! l'Amour leur prodigue ses faveurs sans leur donner le tems de les connoître, tandis que les hommes du commun y préparent leur goût par l'attente, & l'irritent par les difficultez.

Mais suffiroit-il pour consoler les Petits, que les Grands fussent insensibles au plaisir, si les Grands étoient aussi exempts de douleur ? Il est certain que les richesses, les hommages, les amusemens sont les appuis sur lesquels un Grand est porté sans le sçavoir, & qui lui

font bien sentir sa foiblesse dès qu'ils chancelent. Quelque assurée que soit sa félicité (car je ne veux pas rappeler une seconde fois les renversemens tragiques des Maîtres du Monde) n'y aura-t'il pas dans sa vie quelques instans moins agréables? Cette sérénité ne sera-t-elle point troublée par quelques légers brouillars? Il n'en faut pas davantage pour le désespérer: ce cœur amolli par les plaisirs s'ouvre, se déchire par les moindres égratignures. Un pli de rose blesse Smindride.

Fatale Délicatesse, heureusement ignorée des Petits! La patience les endure; le cœur se fortifie avec le corps. Comme les autres hommes ne me doivent point leurs déferences, je ne serai point chagrin s'ils me les refusent; leurs discours ne me troubleront pas; suis-je accoutumé à me nourrir de leurs flateries? Je souffre les peines de mon état sans m'en appercevoir, comme ceux qui ont l'habitude de monter sur des rochers, ne sont pas effrayez par les précipices qu'ils voyent sous leurs pieds.

Ce n'est pas à vous que je parle, Esclaves des hommes, Objets d'une pitié souvent stérile, Victimes des besoins, Pauvres, dont les larmes ne tarissent jamais, votre état est hors de comparaison. Dans l'ordre de la Nature il est trop acablé de miseres, & dans l'ordre de la Religion il est soutenu par des consolations trop surnaturelles, & récompensé par un prix trop éclatant.

Aussi êtes-vous la seule exception à la regle de l'égalité des conditions ; c'est à cause de vous que nous nous reſtraignons à dire qu'elle n'eſt pas tout-à-fait exacte. Toûjours l'eſt-elle aſſez pour réprimer l'orgueil des Grands & la jaloûſie des Petits , pour conſerver les Societez par l'autorité & l'obéiſſance , pour rendre les Particuliers traitables ſur leur interêt, & les faire concourir au bien general.





DISCOURS

QUI A REMPORTÉ

LE

PRIX D'ELOQUENCE

SUR LE SUJET DONNÉ PAR MESSIEURS
de l'ACADEMIE FRANÇOISE.

*Les inconveniens de la Richesse, non seulement selon l'E-
vangile, & ces paroles de JESUS-CHRIST,
Væ vobis divitibus; Mais encore selon les Philosophes
Payens.*

En l'Année M. DCC. XV.



L semble qu'on ne puisse condamner les Richesses sans démentir le sentiment le plus conforme à la Nature, & sans faire un reproche temeraire à la Sagesse divine. L'homme incessamment averti de ses besoins se flate de trouver dans les biens presens des secours à ses maux, des appuis à sa foiblesse. Est-

il si coupable de les chercher & d'en jouir ? Et la Providence , qui les lui accorde , ne lui fait-elle que des présens trompeurs & funestes ?

Si l'ordre de l'Univers , si l'établissement de la Société exige une inégale distribution des avantages temporels , le Seigneur qui a béni les Richesses des Patriarches , & de tant de Saints Rois , n'a-t'il qu'une Bénédiction ? La Grace ingénieuse à prendre diverses formes ne se répand-elle plus sur tous les Etats ?

Helas ! on n'oseroit presque l'espérer , si l'on écoute toutes les malédictions que l'Evangile prononce contre les Riches. Est-ce donc en vain que JESUS-CHRIST a déclaré que son Royaume n'est pas de ce monde , que les Pauvres sont ses vrais Sujets , & qu'il abandonne à ses Ennemis les prosperitez du siècle ?

Apparentes contrarietez , dont il faut éclaircir le mystere. La Verité suprême , pour nous juger , ne mesure point nos trésors , elle n'interroge que nos cœurs : les Richesses sont innocentes , nous ne sommes coupables que d'en abuser : c'est la Manne qui se corrompt dans le vase , où elle est amassée avec trop d'avidité. Malheur aux Riches , non parce qu'ils recueillent les fruits de la Terre ; mais parce qu'ils mettent toute leur application à les chercher , toute leur gloire à les posséder.

Ces Richesses sont d'ailleurs si fragiles, que la Raison seule devoit s'en défier. Quelle illusion de s'attacher, de se lier à ce qu'on peut perdre si-tôt & avec tant de douleur ! Aussi dans des siècles abandonnez à toutes les erreurs, celle-ci n'a pas trouvé grace devant les Philosophes ; ils ont insulté à tout l'or de Rome & d'Athenes, ils ont regardé comme un poids acablant ce qui passoit pour un soulagement à tous les besoins, ils ont redouté les soins & les crimes que l'opulence coûte, ou qu'elle produit.

Ainsi les lumières de l'Esprit & celles de la Foi sont d'accord. Le danger des Richesses est une découverte perfectionnée par la Religion. Renoncer à l'abondance, ce fut une vertu stérile chez les Payens, que l'on a mise à profit dans le Christianisme. Le Sage négligeoit la fortune pour s'épargner des fatigues passagères, le Chrétien la fuit, dans l'espérance de s'assurer un repos éternel ; l'un se plaint qu'elle ne peut le satisfaire, & il ne se console que par la vanité de fouler aux pieds ce que le vulgaire estime ; l'autre se réjouit d'y trouver la matière d'un sacrifice, & dans ce sacrifice le prix de l'immortalité.

Dans un discours tout Chrétien ne craignons pas d'appeler à témoin les Oracles du Paganisme ; ils feront rougir un siècle, qui avec des lumières plus pures, est plus idolâtre de la Fortune. Attaquons le culte que

les Riches & les Pauvres lui rendent par leur désirs. Ils pourront les éteindre , ou les moderer , quand ils sçauront que tous les inconveniens de la Richesse naissent ou de l'Avidité dont on la désire , ou de l'Usage auquel on l'employe , & qu'elle est presque toujours l'effet , ou la cause de l'iniquité.

PREMIERE PARTIE.

DEpuis que l'homme a perdu son véritable Trésor , il se consume à fouiller des terres ingrates : son cœur , que Dieu seul pouvoit remplir & fixer , s'attache à toutes les creatures. Dévoré de passions , il croit les appaiser en leur obéissant ; ignorant les bornes des biens , & l'étendue de ses désirs , il se flatte , qu'en possédant beaucoup , il tiendra son bonheur dans ses mains. De là cette vive impatience d'acquérir , cette ardeur infatigable d'accumuler. Allumées dans son ame , tout conspire à les irriter , la dépendance du Pauvre , la supériorité du Riche , l'hommage volontaire , ou l'obéissance forcée que s'attire l'opulence , la pompe qui l'accompagne , les plaisirs qui la suivent , les honneurs qu'elle usurpe. La Pauvreté est un monstre , dont le nom seul épouvante. Pour s'y dérober on abandonne la Patrie , on passe les Mers , on fuit sous un autre Hemisphere.

Mortels , ouvrez enfin les yeux , voyez les filets que le Tentateur a déployez sur vos pas. Vous ne sentez pas que la soif des Richesses , cette fièvre de l'âme , la trouble , la dérange , l'affoiblit. Plus fatale mille fois , que les maladies qui abbatent le corps , elle vous donne des mouvemens convulsifs , elle vous dégoûte des alimens salutaires , pour vous nourrir de poisons. Apprenez que ce désir violent, ces démarches vers la Fortune, sont une révolte contre Dieu , une source d'injustice & d'infidélité contre les hommes.

La Terre est l'exil du Chrétien , & le Ciel est sa Patrie : il a juré d'élever ses vœux au Ciel , d'y tourner toutes ses pensées ; dès qu'il cesse d'y aspirer , il perd ses droits. Comment trahit-il un serment si saint ? Infidèle à son Auteur , cruel à soi-même , il s'attache à des biens périssables qui le dégradent , qui l'avilissent. Cherchons , dit-il , cherchons les Trésors , établissons ici notre demeure. Aussi lâche , aussi criminel que les Tributs de Ruben & de Gad , qui renonçoient à la Terre promise , trop contentes de quelques Campagnes au-deçà du Jourdain. Il veut s'engraisser avec les pécheurs , il éteint son espérance , dément sa foy , efface dans son cœur l'image de JESUS-CHRIST.

Ceux qui naissent dans l'opulence , naissent dans un état dangereux , il faut l'avouer ; mais le Seigneur ne leur a pas laissé de choix. S'ils craignent le péril qui

les menace , le bras tout-puissant les soutient , il affermit les flots sous les pas de ceux qui marchent par son ordre. De quel œil au contraire voit-il ce rebelle , qui loin de craindre le danger , s'y précipite ? Placé dans une voye facile , qui eût abouti au salut , cet indiscret en sort & s'égare dans des voyes laborieuses. Soldat téméraire , il quitte son poste , il tombera dans le piège de l'ennemi. Jonas infidelle , il s'embarque , & la tempête va le submerger.

Ah ! Seigneur , que votre miséricorde l'arrête ou le détourne ; confondez sa prudence , déconcertez ses mesures ; son avidité repoussée se rallentira. Non , vous le voulez punir , & vous permettez des succès à ses entreprises ; tout lui réussira : il se regarde déjà comme l'héritier de tous les Riches , il dévore leur dépouille , il est ennemi de tous ceux qui veulent s'agrandir , il s'efforce de les précipiter & de s'élever par leur chute. Plein de la fureur de s'enrichir , auroit-il quelques scrupules sur les moyens ? Peut-être souhaiteroit-il qu'il s'en offrît beaucoup de légitimes : mais les ressources que l'honneur semble approuver , le travail , l'économie , la frugalité , routes pratiquées par nos Peres , sont aujourd'hui trop longues , on ne les suit plus. Interrogez ces Fortunes rapides que l'on admire , & que l'on envie ; parlez à ces hommes qu'un jour a vû ramper dans la poussière , & que le jour suivant

voit au faîte de la prospérité. Ces arbres transplantés ombragent une Terre qui ignore leur naissance , & leur progrès. La pierre brute qui dans la révélation de Daniel descend de la Montagne , devient en un moment un vaste Edifice , dont toute la plaine est couverte.

La lâcheté , l'audace , la fourberie , la cruauté feront les mêmes prodiges en faveur de cet Empressé , qui court à la Fortune. Proposez-lui les emplois les plus suspects , il les embrassera ; le plus sordide Commerce , il s'y plongera ; ne les lui proposez pas , il les demande , il les sollicite. Déjà la prévarication vend les droits de la veuve , sous prétexte de la défendre. L'usure , sous couleur de nourrir le Pauvre , le dévore. Les concussions épuisent les Provinces , sous l'apparence de servir le Monarque. Faut-il nier un dépôt , détourner les deniers publics , se parjurer dans le Négoce , souiller le Tribunal du sang innocent , rien ne l'arrêtera. Qui sçait même si les Trésors du Seigneur sont en sûreté sur les Autels ?

Si quelques remords se font entendre , on leur impose silence ; si l'on a quelques dehors de justice , c'est pour surprendre la crédulité. Peut-être l'impiété déclarée nuirait à de certains projets ; l'apparence des vertus y peut servir , on les contrefait alors , & l'hypocrisie est un nouvel outrage à la Religion.

Assez & trop enrichi par les premiers crimes , qui est-ce qui retourne sur ses pas , ou qui s'arrête ? Plus la cupidité trouve d'ouvertures , plus elle se déborde , un succez en appelle un autre. En vain la Raison s'écrie , c'est assez , tes besoins sont remplis , tu te consumes pour un superflu onéreux , pour donner plus d'ôtages à la Fortune , pour sentir plus vivement ses revers ; Esclave , ou ennemi de tout le monde , donne-toi la paix & la liberté. En vain la Nature lassée l'invite au repos , & accuse les Richesses de ne guérir ny les maux du corps , ny les troubles de l'esprit ; il est sourd à toutes ces voix , un vent impetueux le pousse ; il cede , il est entraîné : s'il réfléchit , il sent croître ses besoins à mesure qu'il les satisfait. L'eau d'un ruisseau ne le désaltere pas , il veut puiser dans un fleuve , & les torrents irritent sa soif au lieu de l'éteindre.

Bientôt disparoissent les limites de ses Champs ; bientôt s'étendent ses Domaines ; il absorbe , il envahit , il usurpe , il achette des uns aux dépens des autres. Malheureux , veux-tu donc habiter seul sur la Terre ? Pour remplacer le prix d'une acquisition faite aujourd'hui , demain doit éclore une iniquité. Ces biens , que tu multiplies , ne sont pas à toi. Dans ces Palais somptueux , sous ces Trophées que tu te dresses de la misere publique , ne vois-tu pas la main qui écrit ton ju-

gement ? Ah ! que ces pierres ne se séparent-elles ! Que le sang qui les a cimentées ne peut-il se ranimer & rejaillir sur toi !

Mais toutes les Richesses ne coulent pas d'une source impure , l'envie d'en obtenir n'arme pas tous les hommes. Que dis-je ? Ceux qu'elle n'engage pas dans les mêmes désordres , ne doivent leur innocence qu'au hazard, ou qu'à leur foiblesse. Ceux-ci n'ayant pas la force de rompre la Loi, se sont contentés de la plier , ceux-là n'en ont pas eu besoin ; la Fortune est venuë au devant d'eux ; qu'elle eût refusé ou fait attendre ses faveurs , ils les eussent achetées de tout ce qu'il y a de plus sacré.

L'avidité cherche à se justifier par differents prétextes. L'un exagere ses besoins , l'autre ses dépenses. Tel se plaint que la Fortune lui consume les biens qu'elle lui prodigue. Tel se couvre du voile de la pieté paternelle : la prévoyance pour une famille qui croît sous ses yeux , l'appelle à de nouveaux engagements. Ainsi cet insatiable accumule la malédiction sur sa tête & la pépetuë à sa posterité. Est-il Pere ? Est-il Chrétien ?

Pour nous , si le Ciel nous conduit dans les routes de la prospérité , marchons en tremblant comme dans une forêt ténébreuse , & remplie de monstres. Si nous ne pouvons refuser les Richesses , recevons-les dans notre maison , dit un Sage , & non dans notre cœur ,
où

où pour parler avec l'Ecriture , fermons notre ame à des soins qui nous déchirent. Travaillons dans le monde , non pour le monde. Ses biens sont des fardeaux difficiles à porter : heureux de n'en être point chargez , si la main de Dieu même ne nous les impose. Avons-nous à choisir ? Préférons la pauvreté dont JESUS-CHRIST fut le Docteur & le Modèle ; c'est la condition qui nous approche le plus de lui. Imitons l'adresse du Courtisan à se placer le plus près qu'il peut de son maître.

Tels étoient les sentimens des premiers hommes que l'Eglise a enfantés , de ces Heros en qui le sang de JESUS-CHRIST étoit encore à sa source. Oui , les mêmes mains qui brisoient les Idoles aux pieds des Apôtres , & qui brûloient les Livres du Paganisme , y répandoient les trésors , comme les objets d'un culte aussi funeste. La moindre réserve étoit une lâcheté digne d'imprécation. L'Eglise dans sa naissance ignore la distinction du Riche & du Pauvre. Tous ses Disciples ne songeoient qu'à s'enrichir de Vertus. Ils craignoient l'usage des Richesses , saintement timides ils croioient plus facile de sacrifier le tout à la fois , que d'en sacrifier une partie de jour en jour ; ils s'en dépouilloient quelque justement qu'elles fussent acquises , comme s'ils n'eussent pû les posséder sans risquer leur innocence.

SECONDE PARTIE.

L'usage des Richesses a été plus d'une fois la source du Salut pour les Justes de l'ancienne & de la nouvelle Loy. Sans elles Abraham n'eût pas exercé l'hospitalité, ni S. Louis ouvert tant d'aziles à la misère, & consacré tant de monuments à la piété. Sans elles on ne peut offrir à ceux qui souffrent, qu'une compassion stérile. Enfin le Pauvre n'a qu'une vertu à pratiquer, la patience, souvent suspecte & involontaire; le Riche, au contraire, peut mettre toutes les Vertus au jour, aucune n'est impuissante dans ses mains; qu'il fasse le bien, qu'il s'abstienne du mal, il a tout le mérite du choix. Aussi l'Ecriture appelle les Richesses l'ornement & la couronne du Sage.

Plût au Ciel qu'on pût renouveler pour tous les Riches l'éloge qu'elle fait d'un seul! Mais elle nous avertit qu'il n'a presque point d'imitateurs, elle en cherche, & désespère d'en trouver. O malheur! l'homme tire de son abondance plus de moyens pour se perdre, que de secours pour se sauver. Loin de le porter à de bonnes œuvres, elle le détourne d'y penser, elle éloigne de lui la vérité, elle éveille ses passions, elle lui facilite la manière de les assouvir, lui assure l'impunité, l'enivre d'une orgueil insupportable à la société,

le plonge dans les délices de Babylone. Faut-il donc s'étonner si l'usage des Richesses attire tous les reproches de la Morale & tous les anathêmes de l'Evangile ?

L'homme couvert des playes du peché ne devoit jamais les perdre de vûë : toutes ses forces l'abandonnent dès qu'il oublie sa foiblesse. Or c'est cette idée triste & salutaire que les Richesses lui dérobent ; elles l'occupent d'un faux bonheur. Le Riche s'aime , s'admire , toujours élevé sur ses Trésors , toujours rempli des jugemens avantageux que l'on fait de son état , quelquefois malignement amusé des vains efforts de ceux qui veulent l'égaliser. S'il ne se dit pas , comme l'Ange rebelle , l'auteur de tout ce qu'il est , du moins croit-il avoir mérité la préférence sur ses concurrents , & trop souvent cet orgueil est celui des plus Vertueux. Orgueil , dont Job purifioit sa famille par de continuelles Victimes. Orgueil , dont un saint Roi fut puni. Dieu ne pardonne pas à Ezechias la secrete complaisance , avec laquelle il étale ses Trésors aux Ambassadeurs d'Assyrie.

Mais sans interroger l'éternelle Verité sur les crimes du Riche , mettons-le au milieu des hommes. Regardons-le comme membre de la Société , il cherche à s'en séparer , à la trahir , à se l'assujettir. Indépendant, il méprise les hommes : Supérieur à eux , il les tyrannise

nise , il les considere comme des victimes dévouées au travail , il les choisit , il paye leur Esclavage , il croit faire grace à ceux qu'il préfere. Quelle hauteur à commander ! Quelle dureté à exiger des soumissions ! Quelle colere si on les lui refuse ! Il est jaloux de ses égaux , impitoyable pour ses inférieurs , hardi à se jouer de la réputation d'autrui , irrité des moindres avertissements : Eh ! qui ose lui en donner ? Quand la verité perce-t'elle jusqu'à lui ? La flaterie garde toutes les avenues , comme si ce n'étoit pas assez du spectacle de ses Richesses pour l'enfler : autant de témoins , autant de Séducteurs pour justifier sa présomtion , & enhardir sa temerité.

La Raison , s'il pouvoit l'entendre , l'avertiroit que ces amis assidus , ne sont que les Panegiristes de ses biens , qu'en le loüant , ils le méprisent ; mais il ne penetre pas si avant , il s'accorde avec eux pour être trompé ; ainsi les lumieres les plus communes son obscurcies pour lui : ou s'il est obligé de renoncer à l'amitié pure , aux loüanges désintereffées , sa vanité s'en dédomage par le pouvoir de servir ou de nuire.

Encore s'il s'en tenoit au plaisir de goûter l'encens qui fume autour de lui , s'il se contentoit du luxe , qui lui présentant les Richesses sous tant de formes differentes , insulte si fierement aux miseres d'autrui. Mais où son yvresse le va-t'elle égarer ? Il croit me-

riter tout ce qu'il peut acheter ; il ignore les Loix , & il s'assoira parmi les Juges ; il est incapable de commander , & le voilà en possession de l'autorité ; s'il veut attaquer , se venger ; armé de ses Richesses , fortifié de mille mercenaires , il menace , & il foudroie.

Heureuse l'humiliation du Pauvre ! Heureuse la nécessité qui le plie à tous ses devoirs ! Il a besoin du secours des hommes , & il est prêt à leur obéir , il craint leur ressentiment , & il se garde de les offenser. Oublieroit-il , comme le Riche , sa foiblesse & son péché , dont il fait une penitence si laborieuse ? Il est tendre pour ceux qui pleurent , parce qu'il pleure lui-même. Le Riche ne plaint personne , parce qu'il est hors des atteintes de la douleur ; le Riche ne peut presque sçavoir s'il marche dans la voye droite , ou dans l'erreur , tant il est aveuglé par l'adulation ; le Pauvre reçoit la verité de toutes parts , on n'a pour lui ni ménagement , ni complaisance. Eh ! peut-on trop payer la verité ? Celui-là s'attache au monde qui lui rit , celui-ci gémissant sous un Ciel d'airain , arrosant de ses larmes une terre ingrate , attend de nouveaux Cieux & une Terre nouvelle , il brûle d'être afrauchi de tant d'infirmités. Enfin la plûpart de ses pechez ne sont que des desirs qui lui échapent , & que son impuissance étouffe en naissant. Sa chair accablée de travaux se-

roit-elle éveillée par les délices qui viennent en foule assieger l'homme fortuné ?

Ah ! si un nouvel Ezechiel perçoit la muraille & reveloit toutes les impietez de l'opulente Jerusalem , il fremiroit de voir la sainteté des Mariages violée ; la Virginité attaquée , ébranlée , vaincuë ; ces commerces criminels engagez , soutenus , récompensez par l'abondance ; ces scandaleuses voluptez que les premiers Chrétiens n'osoient nommer , & dont ceux d'aujourd'hui se glorifient : il pleurerait sur ces sacrifices affreux où l'avarice & la prodigalité immolent au hazard le Patrimoine des Familles ; il s'écrierait au milieu de ces assemblées tumultueuses , où dans une agitation continuelle de tous les sens , les ames se portent mutuellement des coups mortels. Pardonneroit-il même ces plaisirs que la coutume autorise , & qu'un certain état semble imposer , ce cercle d'amusements qui nourrit la mollesse. Helas ! ce sont les seuls crimes que se reproche le Riche reprouvé , les seuls qu'il expie dans les flammes éternelles. Justice de mon Dieu , n'êtes-vous point trop severe ? Pour avoir goûté quelques douceurs défenduës , Jonathas doit-il périr ?

Quels sont donc les Riches à qui vous ferez grace , ou quels Riches se défendront des charmes de la volupté ? Le loisir y prépare le cœur , les objets le séduisent , les occasions le déterminent. Comment lutter sans

cesse contre un torrent ? Comment se tenir debout sur une pente si glissante ? On est foible , & on est poussé dans l'abîme. Sara est à peine arrivée sur les Terres de Pharaon , qu'il est averti de la beauté de l'Etrangere. Judith paroît dans le Camp d'Holopherne , & l'on excite dans l'ame du General la fatale curiosité de la voir. Perils des Rois & des Riches, vous êtes presque les mêmes. La Richesse est pour les particuliers une espece de Souveraineté ; tout ce qui les environne veille pour les corrompre , les discours & les exemples adjouënt encore aux objets une nouvelle force.

L'homme fortuné est un malade en qui je ne vois plus que des signes de mort. Rien ne pourra le guérir. Si le Seigneur envoie ses Medecins spirituels , ils seront ou rebutez comme saint Paul chez le Proconsul , ou égorgés comme Jean Baptiste chez Herode. S'il inspire des Prophetes ; que de Juifs charnels prêts à s'écrier , comme la Tribu d'Ephraïm , nos trésors & nos plaisirs sont nos Dieux , nous ne connoissons plus le Dieu d'Israël.

Tonnez donc , Seigneur , vangez-vous du blasphême , dissipez les Riches comme la poussiere. Non , je parle des Chrétiens , & vous avez pour eux des entrailles de douceur ; vos rigueurs étoient pour les Disciples de Moyse. Tendez les bras à ces Riches , ramenez-les à vous ; mais par quel chemin ? La Penitence

pousse le Solitaire dans les Deserts , & la Richesse nous retient dans le Monde. La Penitence veut arracher des larmes , la Richesse fait nager les cœurs dans la joye ; la cendre doit couvrir le Penitent , & le Riche éclate d'or & de pourpre. Demandez-vous qu'il s'en dépoüille , qu'il abandonne son trésor à la cupidité , à la diffusion , qu'il jette ce glaive que mille furieux se hâteront de prendre , & dont ils vont se blesser ?

Graces soient renduës à la miséricorde Divine ; si elle nous épouvante par le danger des Richesses , elle nous rassûre en nous en apprenant l'usage. Ce metal funeste , source de vengeances , peut devenir le prix des récompenses éternelles. A la suite d'un Dieu souffrant paroît une foule d'indigents & d'infirmes. Voilà les amis qu'il nous présente. Amis qui ne demandent pas à nous ravir nos Biens , à les consumer avec nous en délices ; contents de la moindre partie , pour nous la rendre au centuple. Exerçons cette pieuse usure : l'Eternel nous a donné gratuitement dequoi acheter le Ciel. Oui , le Ciel qui a coûté tant de travaux aux Apôtres , tant de sang aux Martyrs , ne nous coûte que d'épancher un superflu souvent incommode , de céder aux sentimens de la Nature , de payer une dette que les Payens même croyoient indispensable.

Celui qui multiplie le pain dans le Desert , & l'huile dans les vases de la Veuve , avoit-il besoin du Riche

pour nourrir le Pauvre ? Il les a liez l'un à l'autre , afin que celui-ci se rachetât par l'aumône , & que celui-là fît des vœux par reconnoissance. C'est à sa Providence qu'il associe le Riche , en le plaçant entre le Ciel & la Terre , comme une nuée féconde , pour répandre une rosée bien-faisante. C'est à sa patience qu'il associe le Pauvre , en l'instruisant à ne plus envier des trésors , dont nous ne sommes que les œconomes. Ainsi il éteint la soif des Richesses , il en épure la jouissance , & remédie aux deux inconveniens qui en sont presque inséparables.

PRIERE A JESUS-CHRIST.

S Eigneur , rompez nos liens , rendez-nous notre liberté. Nous n'avons été que trop long-tems esclaves des Biens de la Terre ; donnez-nous le partage des Enfans d'adoption : apprenez-nous à user de ce monde comme n'en usant pas ; encouragez-nous à en voir sans regret passer la figure ; arrêtez nos regards sur le Royaume qui ne passe point ; dégoûtez-nous des sources funestes qui nous alterent ; montrez-nous les torrents de délices où nous seront plongez : & que la mort si amere à l'avare qu'elle dépouille , & au Philosophe qui n'a point d'esperance , soit pour le Fidelle un jour de conquête , qui le mette en possession des veritables trésors.

Fin du second Tome.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce second Volume.

Reflexions sur l'Ode. pages 1

L I V R E P R E M I E R.

Ode I. à M. de Sacy.	1
Ode II. à M. CREBILLON.	11
Ode III. à M. le Duc de RICHELIEU.	17
Ode IV.	22
Ode V. à M. le Duc de la TREMOILLE.	26
Ode VI.	31
Ode VII. à M. l'Abbé de MACCARTHY.	37
Ode VIII.	42
Ode IX.	46

L I V R E S E C O N D.

Ode I. sur les avantages de la Paix en 1713.	51
Ode II.	57
Ode III. à l'Académie des Jeux Floraux.	64
Ode IV.	70
Ode V.	77

L I V R E T R O I S I E M E.

Ode I. à M. DES TOUCHES.	86
--------------------------	----

T A B L E.

	pages
Ode I I. sur la bonté du feu ROY pour sa Maison.	94
Ode I I I. sur le même sujet.	99
Ode I V. sur le même sujet.	103
Ode V. sur la Dignité du feu ROY dans toutes ses actions.	108
Ode V I.	114
Ode V I I. à l'Académie Française.	123

L I V R E Q U A T R I E' M E.

O D E S S A C R E' E S.

Ode I.	129
Ode I I.	136
Ode I I I.	142
Ode I V.	149
Ode V. sur le Vœu de LOUIS XIII.	157

P O E M E S.

Les Apôtres, au R. P. T O U R N E M I N E.	163
Les Martyrs, à S. E. Monseigneur le Cardinal de F L E U R Y.	169
Les Anacorettes.	176
Le GOUT, à M. le Duc de N O A I L L E S.	181

D I S C O U R S.

Discours sur la confiance en Dieu.	I
Discours sur les principes des Actions humaines.	XXIII
Discours sur l'Adversité.	XL
Discours sur l'Egalité des conditions.	LVII
Discours sur les Richesses.	LXXIX

Fin de la Table de ce second Volume.

Fautes à corriger dans le premier Volume.

EGLOGUES.

- P** Age 17. vers 10. memes, *lisez* même.
P. 30. vers 1. l'humide astre des Nuits, *lisez* le Flambeau de la Nuit.
P. 34. vers 4. de divers, *lisez* de diverses.
P. 47. vers 9. saugemter, *lisez* s'augmenter.
P. 79. vers 1. les, *lisez* ses.
P. 103. vers 6. tu peus, *lisez* tu peux.
P. 172. vers 16. ôtez le mot tout.
P. 178. vers 18. agrémens, *lisez* agrément.
P. 189. vers 8. on sçai, *lisez* on sçait.
P. 210. vers 1, seeretaire, *lisez* secretaire,
P. 247. vers 3. ôtez &.
P. 258. vers 10. ôtez la virgule à la fin du vers.

Fautes à corriger dans le second Volume.

ODES.

- P** Age 26. entre ces mots malades, inquiets, ôtez la virgule.
P. 32. Eprit, *lisez* Esprit.
P. 53. abaudonnez, *lisez* abandonnez.
P. 105. vers 3. assoupissent, *lisez* s'assoupissent.
P. 115. vers 16. rempant, *lisez* rampant.
P. 144. vers 4. tu sçais, *lisez* tu sçus.

DISCOURS.

- P. LXX. smendride, *lisez* Smindiride.
P. LXXVI. Tributs, *lisez* Tribus.





Roy, Pierre C.

Oeuvres diverses

Bd.: 2. (1727)

Paris 1727

P.o.gall. 1941-2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10056845-2